

13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1
0

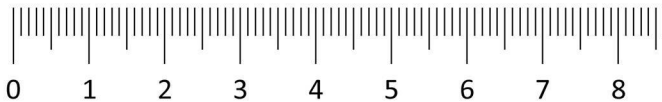
ORIGINE
DE LA
MAÇONNERIE
ADONHIRAMITE.

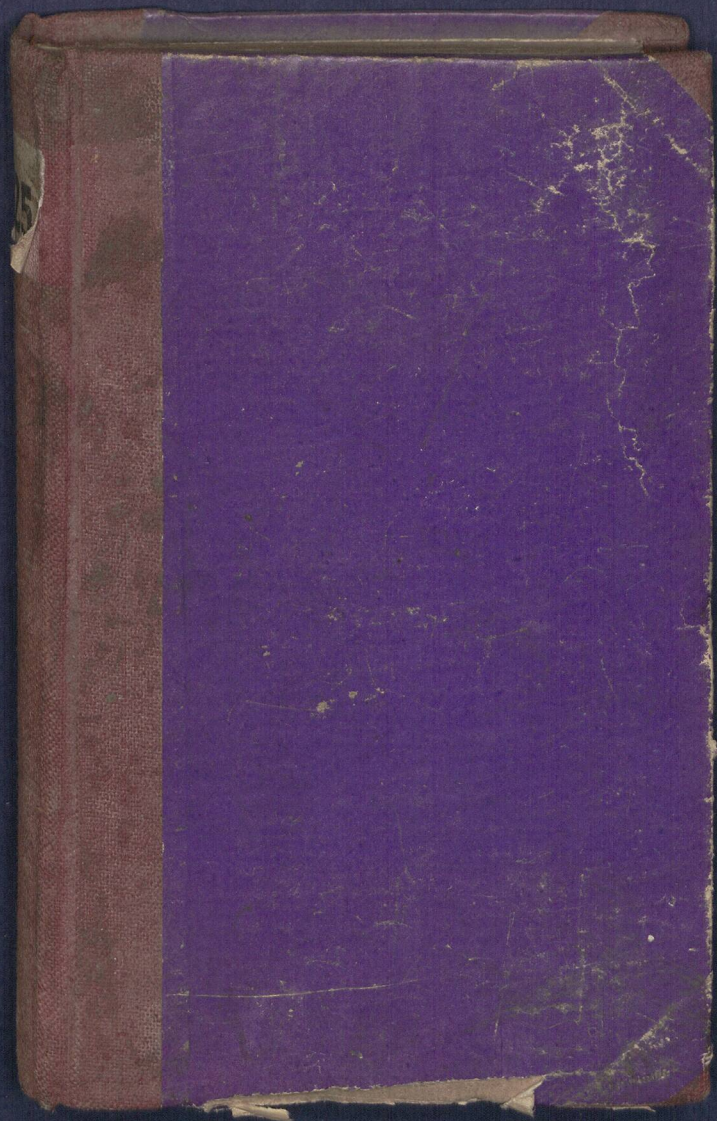
O U
NOUVELLES OBSERVATIONS
CRITIQUES ET RAISONNÉES,
Sur la Philosophie, les Hiéroglyphes, les
Mystères, la Superstition et les Vices des
Mages.

*Précédée d'un Chapitre sur l'Egypte an-
cienne et moderne ; avec des remarques et
des notes sur les Historiens et la Chrono-
logie du monde.*

Rien n'est beau que le vrai,
le vrai seul est aimable.

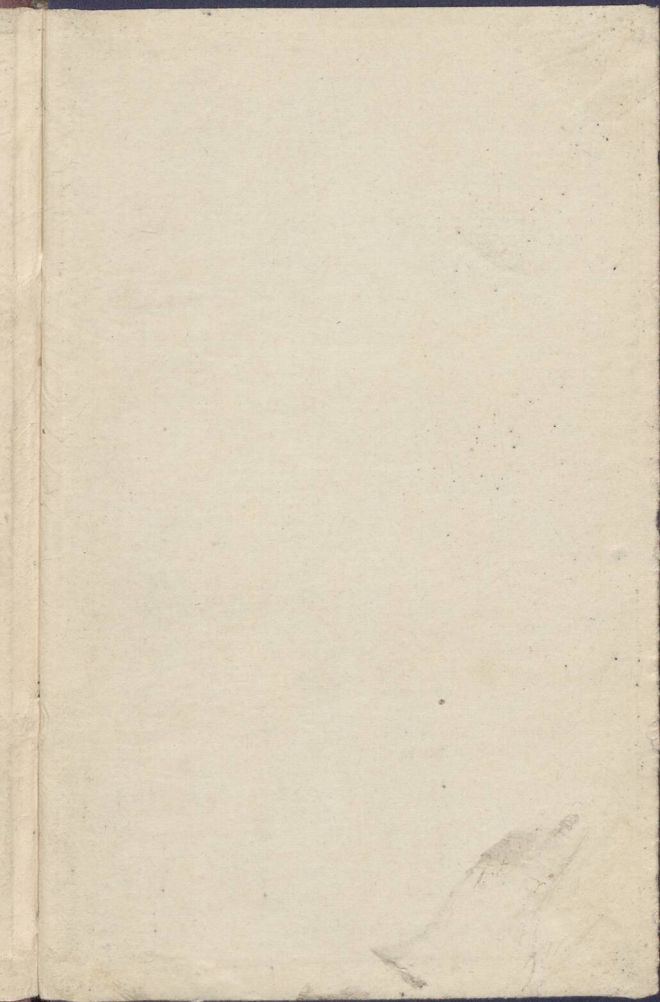
A HELYOPOLIS. 1787.

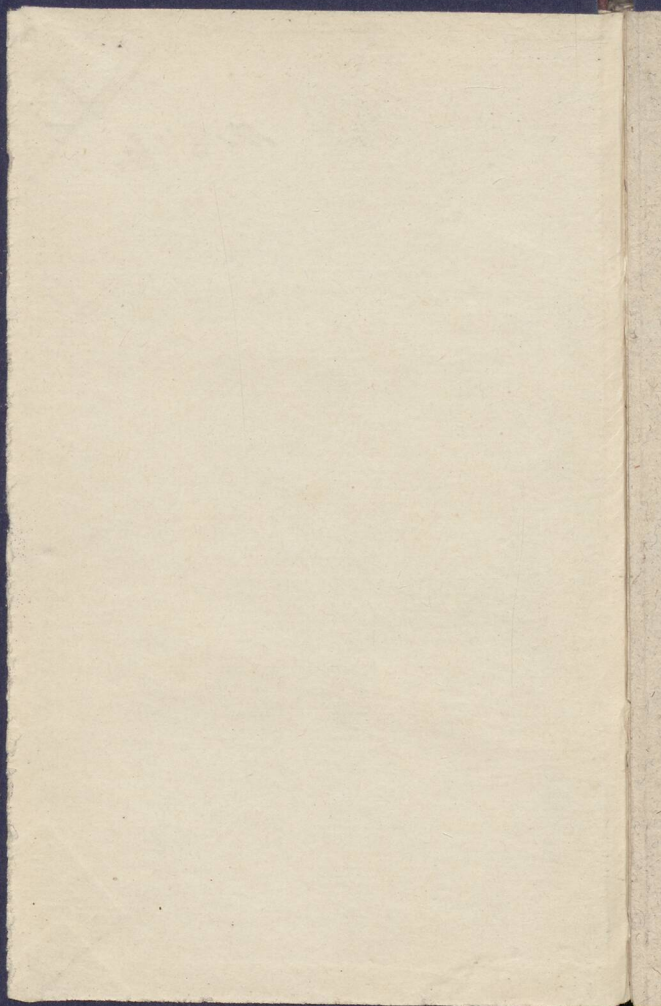






BIBLIOTEKA GŁÓWNA
UNIWERSYTETU im. A. MICKIEWICZA
W POZNANIU





a 846.

ORIGINE
DE LA
MAÇONNERIE
ADONHIRAMITE.

H. 4400482

V. 5548561

H-125

W-33383

MS. 1819

ORIGINE
DE LA
MAÇONNERIE
ADONHIRAMITE.

OU
NOUVELLES OBSERVATIONS
CRITIQUES ET RAISONNÉES,

Sur la Philosophie, les Hiéroglyphes, les
Mystères, la Superstition et les Vices des
Mages.

*Précédée d'un Chapitre sur l'Egypte an-
cienne et moderne ; avec des remarques et
des notes sur les Historiens et la Chrono-
logie du monde.*

Rien n'est beau que le vrai,
le vrai seul est aimable.

A HELYOPOLIS. 1787.



59 21 343 1/



ORIGINE
DE LA
MAÇONNERIE
ADONHIRAMITE.

CHAPITRE PREMIER

O U

DISCOURS PRELIMINAIRE,

EN réfléchissant sur les connoissances humaines, il semble qu'elles pourroient être comparées aux flots, qui se forment sur la surface de la mer : ils s'élèvent, se brisent, et se perdent dans l'immensité des eaux ; puis se réforment, s'amencèlent et se brisent sans cesse : ainsi les systèmes des philosophes ; formés les uns des autres, brillent et s'éclipsent successivement, en s'amoncelant dans nos vastes bibliothèques. Un fait bien constant, c'est

A

qu'il n'y a peut-être pas une seule phrase des anciens, qui, à force d'être expliquée, analysée, commentée, ne nous ait produit un *in-folio*. Les fictions des poètes et des romanciers, ont entré dans les ouvrages les plus sérieux. L'histoire des nations (1), qui devrait ne renfermer que des vérités authentiques, et par-conséquent être le monument le plus précieux de la littérature, l'histoire, dis-je, est remplie de fables ridicules, et de faits déguisés par la flatterie et la superstition. Enfin, la chronologie du monde est un chaos obscur, dans lequel il est impossible de pénétrer. En vain, une infinité de savans ont prétendu l'éclaircir : leurs immenses écrits, qu'un homme ne pourroit lire en soixante ans, n'ont servi qu'à augmenter les difficultés, en multipliant les assertions et les opinions particulières. A l'exemple de ces écrivains, je ne prétends pas donner mes préjugés pour des lois : je cherche seulement à faire apercevoir ce que pouvoient être la religion, les mystères, la philosophie et la supercherie des Mages ou prêtres de l'antiquité ; et je tâche, en même tems, de démontrer la mauvaise foi ou l'ignorance des historiens. Les moyens

(1) Je ne prétends parler ici que de l'Histoire ancienne.

que j'emploie, pour parvenir au but que je me propose, sont, autant que je puis le croire, à la portée de tous les hommes; ils consistent à comparer les différens passages des auteurs, et à leur opposer des observations et des notes critiques et raisonnées. J'ai eu le plus grand soin de rapporter le tems où vivoient les écrivains que je cite, afin que le lecteur puisse remonter lui-même à la source où chacun a puisé.

Avant que d'entrer en matière, remarquons ici que Sanchoniathon fut, dit-on, le plus ancien des historiens: quelques chronologistes prétendent qu'il vivoit du tems de Sémiramis, vers l'an 2164, avant J. C. (2), 973 ans avant que Moïse sortit de l'Égypte avec les Israélites; d'autres le place sous Gédéon, 246 ans après la mort de Moïse. Quoi qu'il en soit, Sanchoniathon, prêtre de Beryte, a écrit l'histoire des Phéniciens: cette histoire commençoit, dit-on, par un système absurde et fabuleux, sur la formation de l'univers: on sait que les Phéniciens, se croyoient (suivant Sanchoniathon) le premier peuple du monde. L'auteur qui ne s'accorde jamais avec Moïse, attribue tout aux descendans de Caïn, et ne parle pas du dé-

(2) Selon Usserius.

luge. Philon de Biblos, écrivain du deuxième siècle, (3) a traduit en grec l'ouvrage de Sanchoniathon. Cette histoire phénicienne est perdue, ainsi que la traduction grecque de Philon. Nous ne connoissons ces deux ouvrages que par quelques fragmens, que Porphyre (4) rapporte, et dit avoir conservés : ces fragmens ont été copiés et commentés par

(3) Le nouveau Dictionnaire historique nous dit (page 364) que Philon étoit un Grammairien du premier siècle : c'est une erreur, il vivoit sous l'empereur Adrien, successeur de Trajan, et ce dernier est mort l'an 117 de notre Ere. Voyez Suidas.

(4) Porphyre, né à Tyr l'an 235 de J. C., étoit un Philosophe Platonicien : il fit un ouvrage contre les Chrétiens, dans lequel il voulut prouver que les Prophéties de Daniel avoient été faites après coup. Les SS. Pères ont réfuté cet Ouvrage, et Théodore le Grand le fit brûler en 388; le reste des écrits de Porphyre sont imprimés. Quant aux fragmens de Sanchoniathon, l'abbé du Pin, Docteur en Sorbonne, en 1686, Dowel, Professeur d'Histoire à Oxford, en 1689, et d'autres, les rejettent comme supposés. Il faut avouer qu'avant l'imprimerie beaucoup d'auteurs avoient la sotte vanité de faire passer les fruits de leur imagination pour des Ouvrages très-anciens; mais depuis la découverte des caractères mobiles, c'est tout le contraire.

Eusebe (5) dans sa chronique , que saint Jérôme a traduite : ensuite par Scaliger , M. Fourmont ; etc. Enfin , Eusebe nous dit que Sanchoniathon avoit épuisé tout ce qu'il rapporte sur l'origine et l'histoire du monde , dans les écrits de Thot ou Mercure , a.tendu que ce dernier , ayant été l'inventeur des lettres (6) , il doit avoir été le premier bistorien. C'est donc , ajoute l'abbé Banier , dans les ouvrages de ce chef des savans , du célèbre Mercure , que l'Auteur Phénicien avoit puisé le fond de son histoire.

On va voir que ce n'est pas pour cela seul que Mercure est appelé chef des Savans.

Manéthon , Grand - Prêtre d'Héliopolis , florissoit vers l'an 500 avant J. C. Il a composé en grec une histoire de l'Égypte , et il l'avoit tirée aussi des écrits de Mercure et des anciens mémoires conservés dans les archives , confiés à sa garde. Cet ouvrage de Manéthon s'est perdu comme celui de Sanchoniathon ; Jules Africain , Ecrivain Chrétien , qui florissoit au commencement du troisième siècle , en a rapporté des extraits dans une chronique , qui contenoit l'histoire universelle depuis Adam jusqu'à

(5) Voyez la note du Chapitre V.

(6) Voyez les notes sur Mercure.

Macrin , empereur romain , mort l'an 218 de notre Ere. Cette histoire de Jules s'est encore perdue , et il ne nous en reste que des fragmens dans Eusèbe , que le Syncelle et d'autres ont copiés (7).

A ces monumens précieux de l'antiquité , je joindrai encore la fondation de Tyr et de Thèbes , rapportée dans un recueil de jugemens rendus (8) contre les Auteurs profanes , par une Société de Gens de Lettres.

Cadmus , fils d'Agénor , Roi de Tyr et de Sidon , fut envoyé par son père chercher Europe , sa sœur , que Jupiter avoit enlevée. Il vint par mer , des côtes de la Phénicie , s'empara du pays connu depuis sous le nom

(7) Manethon a fait aussi un poëme sur le pouvoir des Astres (voyez la note sur Hésiode) qui présidoient à la naissance des hommes. Ce poëme fut imprimé en 1698 , in-4°. grec et latin. L'histoire de Sanchoniathon étoit , dit-on , en neuf livres , celle de Manethon en cinq , ce qui forme quatorze livres , et nous avons tout au moins cinquante gros volumes sur les seuls fragmens de ces interprètes du divin Mercure.

(8) C'est ainsi que je nomme le nouveau Dictionnaire historique , imprimé en 1779 ; il faut avoir la patience de le lire d'un bout à l'autre , pour connoître les erreurs de cet ouvrage.

de Béotie (c'est une contrée de la Grèce),
y bâtit la ville de Thèbes , l'an 1519 avant
J. C. , et apporta aux Grecs un nouvel alpha-
bet : pour preuve , on cite ces vers de Bré-
bœuf :

C'est de lui (de Cadmus) que nous vint cet
art ingénieux ,
De peindre la parole et de parler aux yeux ,
Et par les traits divers de figures tracées ,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

On vient de lire qu'Agénor étoit roi de
Tyr , et père de Cadmus ; eh bien , deux
pages plus loin les mêmes auteurs nous disent
que Tyr ne fut bâtie que l'an 1255 avant J. C. ,
c'e t-à-dire , 264 ans après que ledit Cadmus,
fils d'Agénor , eut bâti Thèbes.

Il ne faut pas croire que ce qu'on vient de
lire soit une erreur de calcul ; c'est la chro-
nologie ancienne dans toute sa pureté. Ob-
servons encore que l'on vient de nous dire
que ce fut un nouvel alphabet que Cadmus
porta aux Grecs : ces derniers en avoient
donc déjà un ? Alors je laisse à juger quel
intérêt avoient les Grecs de quitter leur an-
cienne manière de s'entendre , pour prendre
des caractères inintelligibles pour eux , que
leur apportoit un aventurier , qui leur parloit
une langue qu'ils n'entendoient pas.

D'autres chronologistes prétendent que les lettres de Cadmus étoient celles dont se servoient les Egyptiens, mais cela n'est pas vraisemblable, attendu que les Grecs étoient une colonie égyptienne, que Cécrops avoit amené en Grèce, soixante ans avant que Cadmus y vînt (9); et qu'ainsi

(9) Cadmus n'apporta en Grèce que seize lettres. Voici leurs noms, leurs figures; et le rapport qu'elles ont avec les nôtres, et avec notre prononciation.

Noms des lettres grecq.	}	Alpha, Bêta, Gamma,		
Figures des lettres grecq.		A α	B β	Γ γ
Rapport qu'elles ont avec les nôtres.....		A	B	G g

Delta, Epsilon, Iota, Cappa, Lamda, Mu, Nu,					
Δ δ	Ε ε	Ι ι	Κ κ	Λ λ	Μ μ Ν ν
D	E	I	K	L	M N

Omicron, Pi, Rho, Sigma, Tau, Upsilon,					
Ο ο	Π π	Ρ ρ	Σ σ	Τ τ	Υ υ
O bref.	P	R	S	T	U voyelle.

Les quatre lettres suivantes ont été apportées par Palamède, du temps de la guerre de Troye, vers l'an 1219 avant J. C.

Noms des lettres grecq.	}	Csi, Theta, Phi, Chi,			
Figures des lettres grecq.		Ξ ξ	Θ θ	Φ φ	Χ χ
Rapport qu'elles ont avec les nôtres.....		Cs,	Th,	Ph,	Q;

les lettres en question , doivent être connues des Grecs ; de plus , c'est qu'une infinité d'auteurs conviennent que les Egyptiens se servoient d'hiéroglyphes , c'est-à-dire , que chaque caractère étoit pour eux une représentation symbolique de la chose qu'ils vouloient exprimer.

Il est inutile de prévenir ici mes lecteurs sur plusieurs passages qu'ils trouveront dans cet ouvrage , peu favorables aux mystères , ainsi qu'à la philosophie des mages ou prêtres tant révéérés en Egypte et ailleurs ; d'autres écrivains , avant moi , ont cherché à dévoiler les cruautés , le fanatisme et les superstitieuses pratiques de ces pontifes de l'antiquité. Jamais le vrai sage ne s'est cru offensé par les sarcasmes lancés contre les erreurs et les vices ; et pour le bonheur de l'humanité , nous savons que , dans plusieurs parties de notre globe , les souverains sont aussi grands philosophes

Enfin ces quatre dernières :

Eta , Omega , Dzeta , Psi.

H η Ω ω ζ ϣ ψ

É fermé , O long , Dz , Ps.

furent , dit-on , inventées par le poète Simonide , né à Ceos (aujourd'hui Zéa , île de la Méditerranée) , l'an 460 avant J. C.

(10) que les particuliers qui ont mérité ce nom par leurs lumières et leurs vertus.

Je terminerai ce chapitre, par quelques citations sur les Druydes, elles serviront à l'intelligence de cet ouvrage.

La plus commune opinion sur les prêtres, nommés Druydes en grec, est que c'étoient des Gaulois, qui célébroient leurs principaux mystères, au milieu des forêts et dans les chênes. Pline dit (l. 16.) que l'allusion du mot grec de Druyde à celui de chêne, est grande; mais qu'il y a plus d'apparence que le mot de Druyde vient du mot hébreu, *Derussim* ou *Druisim*, qui signifie spéculateur, ou amateur des sciences; et que les mages de Perse et les Druydes possédoient de même des connoissances et des secrets; ce qui détermine le même auteur à nommer les Druydes, magiciens. L'auteur de la préexcellence des gaulois prétend que la langue grecque étoit très-familière aux Druydes, et que ces derniers, faisant leurs saillies au pays de

(10) De quel respect, de quel estime ne devoit-on pas être pénétré en attendant Séchab-Abbas, XI^e. roi de Perse, dire à ceux qui le sollicitoient d'inquiéter les chrétiens qui pratiquoient leur religion dans ses états: « L'intérieur des hommes relève de Dieu seul, et mon devoir doit se borner à veiller au gouvernement de l'état. »

Grèce, ont appris la langue gauloise aux grecs; et que la Grèce fut nommée, pour un tems, Gallogracia. Quoiqu'il en soit les Druydes furent les souverains du peuple.

Les Druydes étoient les seuls juges des gaulois : ils s'assembloient tous les ans, sur les frontières du pays de Chartres (on croit que c'étoit dans la ville de Dreux), pour juger tous ceux qui avoient quelques procès, et il falloit obéir à leurs sentences. Si quelque crime avoit été commis, ils ordonnoient la peine que bon leur sembloit, contre les coupables. Si une personne, de quelque qualité qu'elle fût, ne s'en tenoit pas à leur ordonnance, ils lui défendoient de se trouver aux sacrifices : ceux qui étoient interdits ainsi, étoient tenus pour impies, et fuis de tout le monde; lors même qu'ils demandoient justice, on ne la leur rendoit pas. Les Druydes n'alloient jamais à la guerre, et ne contribuoient en rien aux impôts de leur pays, avantage qui leur attiroit beaucoup de disciples. Ceux qu'ils admettoient parmi eux étoient obligés d'apprendre un grand nombre de vers, mais il leur étoit extrêmement défendu de les écrire.

César, Lucain et Mêle, disent que les Druydes enseignoient qu'après la mort, l'ame alloit jouir d'une vie éternelle, et Diodore assure qu'ils disoient publiquement qu'elle passoit

dans un autre corps , ainsi que l'enseignoit Pythagore , qui avoit été leur disciple (11).

Selon Tertullien , les Druydes passaient la nuit auprès des tombeaux des hommes vaillans , pour en recevoir des oracles. Les gaulois instruits par les Druydes , faisoient vœu , lorsqu'ils se trouvoient en danger , d'immoler des hommes à leurs dieux , qui étoient le soleil , la lune et les étoiles. Leur croyance étoit que ces dieux ne pouvoient être apaisés qu'en donnant la vie d'un homme pour un autre. Les Druydes seuls avoient le droit de sacrifier , et ils osoient avancer que les criminels étoient plus agréables aux dieux ; mais que , lorsque les coupables manquoient , il falloit sacrifier des innocens.

Strabon observe qu'ils frapportoient avec une épée le dos de la victime , et qu'ils présageoient les choses qui devoient arriver , par son tressaillement.

Ils avoient des femmes avec eux , qui assistoient aux sacrifices et aux offices sacrés.

Au commencement de chaque année , ils avoient pour coutume de s'envoyer réciproquement du gui pour leurs disciples. C'est

(11) Voyez Clément d'Alexandrie , l. 1. , et Jamblique.

de-là , dit-on , que sont venus ces mots :
Augui , l'an neuf (12).

(12) Plusieurs auteurs ont cru retrouver dans ces mots , *augui l'an neuf* , le ridicule usage de s'entre-donner politiquement des présens et de se faire réciproquement de vains souhaits à chaque renouvellement d'année ; mais d'autres savans prétendent que les Druydes même avoient pris cette coutume des anciens Romains , et ceux-ci des Latins. Voici le fait. Des ambassadeurs (on ne dit pas de quelle puissance) venant le premier jour de l'an rendre hommage à Tatiüs , roi des Sabins , qui étoit en guerre avec Romulus , vers l'an 750 avant J. C. , s'avisèrent de lui présenter des rameaux , qu'ils avoient cueillis dans une forêt consacrée à la déesse Strenia. Ce roi , en reconnoissance , autorisa l'usage de se faire des présens à pareil jour , et ces présens furent nommés Strenias , et par nous étrennes. En Perse , les cérémonies de la nouvelle année ont une autre origine. Le roi Dgiemched , faisant le tour de ses provinces , arrivé dans l'Aderbidgian , se plaça sur un trône pour être vu de son peuple. Tout le monde , frappé de la dignité de sa personne , et de l'éclat des pierreries qui couvroient sa tête , s'écria : Nauruz ! nauruz ! (c'est aujourd'hui un nouveau jour pour nous.) Le roi saisit cette occasion pour instituer une fête où chaque seigneur feroit des présens , et en recevrait à son tour. Cette cérémonie durait six jours ; les cinq premiers se passoient en bienfaits et en grâces que le roi accordoit au peuple , aux savans , aux magis-

Enfin les Drnydes étoient gouvernés par le plus savant d'entr'eux, lequel possédoit une autorité absolue. Lorsqu'il s'agissoit d'élire ce chef, les Druydes (dit un écrivain français) s'opiniâtroient tellement pour avoir chacun cette dignité, que des paroles ils en venoient souvent aux mains.

CHAPITRE II.

Exposition de l'Égypte, ce qu'elle étoit, ce qu'elle devint, ce qu'elle est. Position des villes de Memphis, d'Héliopolis, du Caire, etc. Sources du Nil et ses cataractes; causes de son débordement, et dans quel temps. Formation du Delta.

L'ÉGYPTE est située au nord-est de l'Afrique; elle contient deux cent cinq lieues du

trats, à la noblesse et à ses enfans. Le sixième, après diverses cérémonies, on plaçoit devant le roi un grand pain fait de différentes sortes de grains; le monarque en mangeoit; puis, invitant tous ceux qui étoient présens à suivre son exemple, il leur adressoit ces paroles: C'est aujourd'hui le nouveau jour du nouveau mois d'une nouvelle année; il est juste que nous resserriions des liens qui nous attachent les uns aux autres.

midia au nord, et soixante-neuf de l'orient à l'occident, dans sa plus grande largeur. Elle est bornée à l'orient par la Mer-Rouge et l'isthme de Suez; au midi, par la Nubie; à l'occident, par les déserts de Barca et de Berdoa, qui font partie de la Barbarie, à l'entrée desquels sont des monastères de Coptes (1); et au nord, par la Méditerranée. L'ancienne Egypte fut long-temps divisée en plusieurs dynasties ou royaumes (2), dont

(1) C'est ainsi qu'on nomme la langue Egyptienne, et les chrétiens jacobites originaires de l'Egypte: ce mot vient du latin *Coptæ*.

(2) Hérodote assure qu'il y avoit dix-huit mille villes dans l'ancienne Egypte, et sept millions d'habitans. Pline, l. 5, chap. 9, en met 20000; et Théocrite, idylle 17, en veut 33,339, sous Ptolomée Philadelphie, c'est-à-dire, l'an 285 avant J. C. Homère, dans son Iliade, nous dit que la seule ville de Thèbes avoit cent portes, et qu'elle étoit si peuplée, qu'elle pouvoit faire sortir, par chacune de ses portes, deux cents charriots, et dix mille combattans; ce qui suppose dans cette même ville plus de huit millions d'individus, attendu que les enfans, les femmes, les vieillards, etc. ne peuvent être compris dans le nombre des combattans. Cette ville fameuse fut bâtie par Busiris, quarante-cinq ans tout au plus après que l'Egypte fut habitée par Ménès. Voilà une des remarques que l'on peut faire à chaque page dans les écrits des

les trois principaux étoient la haute-Egypte, qui étoit la partie la plus méridionale, appelée Thébàide, nom que lui avoit donné la fameuse ville de Thèbes qu'elle renfermoit : l'Egypte du milieu ou Heptanome, parce qu'elle étoit composée de sept nomes ou gouvernemens, et dont la capitale étoit Memphis (3) : et la basse-Egypte appelée Delta, pour sa ressemblance avec la lettre grecque de ce nom, qui contenoit toute la partie septentrionale, jusqu'à la mer Méditerranée, et qui avoit Héliopolis (4) pour capitale. Mais l'an du monde 2515 (a), Sesostris, roi de Thèbes, se rendit

historiens de l'antiquité, cités tant de fois, et qui ont servi à former des milliers de volumes. Voyez l'Histoire ancienne de Rollin.

(3) Aujourd'hui Menf, située sur la rive occidentale du Nil, vingt-neuf degrés quarante-huit minutes

(4) Sous le trentième degré six minutes, à l'orient du Nil, à deux lieues de ce fleuve et du grand Caire.

(a) C'est l'époque que donne Rollin, qui dit suivre le système d'Usserius; mais rien n'est plus incertain que la chronologie de l'Histoire ancienne. Chaque auteur qui l'a traitée s'est permis d'augmenter ou de diminuer le nombre des années du monde. Les différences dans les époques sont quelquefois de deux mille ans. Je dois seulement avertir ici que les auteurs du nouveau Dictionnaire historique, qui ne disent rien du système

maître de ces différens royaumes, et les réunit en un seul (5). Aujourd'hui cette partie de l'Afrique, se divise encore en haute et basse. La première se compte depuis la ville d'Assouan, autrefois Syenne, située sous le tropique du Cancer, jusqu'au grand Caire; ce qui donne un espace entre deux chaînes de montagnes de cent soixante-trois lieues, sur neuf au plus de large, attendu que le reste consiste en montagnes et en déserts de sables inhabités et inhabitables. La basse-Egypte comprend le grand-Caire (6), sous le trentième degré deux minutes de latitude, jusqu'au cap Brulos ou Bourlos, sous le trente-

qu'ils suivent, placent ses octrois en deux
2282 ans avant J. C.

(5) Strabon, lib. 7, pag. 787.

(6) Cette ville est située à cinq quarts de lieues du Nil, du côté de l'orient, sur le canal du Prince des Fidèles: il est incontestable que ce canal, tiré du Nil, communiquoit autrefois à la Mer-Rouge, proche de Suez; une partie de vingt-quatre lieues, taillée dans les rochers, remplie actuellement par le limon que le Nil y a laissé, en est une preuve évidente. Il fut creusé, suivant les ordres du calife Omar, par Amrou, fils d'Elaas, après qu'il eut pris Alexandrie, l'an 642 de notre ère, et la vingtième de l'égyre. Voyez Elmacin, histoire des Arabes, Abulfeda, et Strabon, qui n'est pas d'accord pour l'époque d'Alexandrie.

unième degré quarante-une minutes; ainsi elle contient quarante-deux lieues de long; sa largeur est de soixante-neuf, et se compte en ligne droite, depuis une des bouches du Nil, nommée Pélusiaque, à l'est au Delta, jusqu'à la tour des Arabes, qui se trouve à sept lieues sud-ouest d'Alexandrie; mais cet espace renferme aussi des déserts de sables, tant au sud-est, que du côté de la Lybie. Il est bon d'observer ici que, selon (o) Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pline le

(o) On vient de voir que la haute-Egypte, qui a 163 lieues de long, sur 9 de large, contient 1377 lieues de superficie. La basse-Egypte, de 42 sur 69, en contient 2898: ajoutons à ce calcul 225 lieues pour quelque coin que nous pouvons ne pas connoître; nous aurons en tout 4500 lieues de superficie, desquelles il faudra retirer 150 lieues au moins que prend le Nil, dans son cours; plus de 2000 lieues que prenoit le seul lac Mœris, qui au rapport d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Pline, de Bossuet, etc., avoit 180 lieues de circuit, quoiqu'il fût creusé de mains d'hommes, et placé dans la basse-Egypte, et qu'alors elle fût moins grande, 60 lieues pour le lac Brulos; 250 pour celui de Menzalé, ne mettons que 350 lieues pour le nombre de larges canaux qui traversoient la campagne, pour le lac Maérotis, celui de Béhiré, ceux qui étoient au rès de Memphis; nous aurons 2500 lieues à retirer de 4500; restera 2000 lieues de superficie, pour ceux

naturaliste, et bien d'autres, la basse-Egypte na pas toujours existé : c'étoit, nous disent-ils, un grand golfe, rempli par la mer Méditerranée, jusqu'au vingt-neuvième degré cinquante-quatre minutes, ou environ, c'est-à-dire au pied des montagnes où sont bâties les pyramides ; alors le Nil, après avoir franchi les rochers, qui semblent s'opposer à son passage sous le tropique du Cancer, couloit, comme aujourd'hui, le long du milieu de la haute-Egypte, et s'avançoit vers le vingt-neuvième degré trente-sept minutes ; mais là, trouvant encore un obstacle insurmontable (7), il se débordoit par dessus le mont Psammis, et prenoit son cours au nord-ouest, derrière les collines qui séparent à présent le Delta d'avec la Barbarie, et se perdoit dans les sables du désert (8). L'an

tenir dix-huit ou vingt mille villes, dont plusieurs avoient 4, 5, 6, et même 7 lieues de circuit : quand elles n'auroient eu qu'un quart de lieue quarré chacune, et se touchant toutes immédiatement, elles n'auroient pu être contenues dans l'étendue des deux Egyptes.

(7) Les montagnes qui conduisent à Alexandrie, et qui se trouvoient à l'orient du Nil.

(8) M. Savary, un de nos meilleurs voyageurs modernes, rapporte aussi ce passage, et nous assure qu'à l'instant où il écrivoit (1777), on suivoit encore cet ancien lit du

du monde 1811 , Cham (c) étant venu habiter l'Afrique qui lui étoit tombée en partage (9), Ménès, ou Mesrain, son fils, s'établit dans la haute-Egypte , l'an du monde 1816 (10). Comme premier roi de cette contrée ,

fleuve , que les Arabes nomment mer sans eau , et il ajoute ces mots remarquables : Des bois pétrifiés , des mâts , des antennes , débris des bâtimens qui y naviguoient , en marquent encore la trace. (Lettres sur l'Égypte , pag. 12 et 263.)

(c) Cham , en hébreu , signifie brûler.

(9) Selon des milliers d'auteurs. Voyez aussi Rollin , Histoire ancienne.

(10) Par les époques que j'ai eu soin de rapporter , on peut s'apercevoir combien la chronologie de l'Histoire ancienne est fautive ; mais l'on en sera plus que convaincu , lorsque j'aurai démontré évidemment qu'en suivant tous les auteurs , tant sacrés que profanes , qui établissent Ménès fondateur et premier roi de la monarchie égyptienne , auquel Ménès il leur plaît de faire faire tant de choses , il n'y avoit (l'an 1816) pas cinquante mille personnes dans les trois parties du monde , et par conséquent tout au plus seize à dix-sept mille , y compris les enfans , les vieillards , etc. dans toute l'Afrique : ainsi qu'on s'imagine ce que peut faire une colonie qui vient s'établir dans des lieux marécageux , tels qu'étoit la haute-Égypte , entourés de rochers , inondés par un fleuve considérable , remplis d'animaux féroces ; sans commerce , sans asyle , obligés de pour-

il ordonna de rendre hommage aux Dieux , et leur offrit des sacrifices : il fit construire des canaux, dessécher des marais; puis s'avancant l'espace de 153 lieues au nord, il creusa un nouveau lit pour le Nil, forma un pont sur ce fleuve, le traversa, et opposant une digue à son cours, au mont Psammius, il le força à revenir sur lui-même, pour repasser entre les rochers et couler dans la Méditerranée. Le sable que le Nil entraîne avec lui, et le limon qu'il dépose par-tout où il passe, remplirent le golfe, de manière qu'environ soixante ans après, un roi, nommé Uchoréus (11) bâtit la ville de Memphis, à laquelle il

voir chacun à ses besoins; alors on jugera de la possibilité d'entreprendre des travaux tels que ceux que l'on attribue à Ménès; et l'on tâchera de découvrir l'endroit d'où venoient les bâtimens qui, après avoir franchi le mont Psammius, naviguoient dans l'ancien lit du Nil; et quel étoit le lieu de leur destination. Ménès signifie le Soleil. (M. Court de Gébeline.)

(11) Avant cet Uchoréus, l'histoire ancienne nous cite Osymandias, qui régnoit en Egypte vers l'an du monde 1870, époque à laquelle, en exagérant beaucoup, je ne puis trouver cent mille personnes dans toute l'Afrique. Cependant on lit que ce roi fit élever des édifices superbes, entr'autres un orné de sculpture et de peinture, d'une beauté parfaite, représentant une victoire qu'il avoit

donna cent cinquante stades (12) à l'occident du nouveau lit du Nil, à plus de quatre lieues

remportée sur les Bactriens, avec une armée de quatre cents mille hommes de pied, et de vingt mille chevaux. Osymondias paroissoit dans ce monument, offrant aux dieux l'or et l'argent qu'il tiroit chaque année des mines de l'Égypte, et dont la valeur montoit à seize millions de notre monnoie. Sous ce monarque parut la première bibliothèque du monde ; et quoique tous les historiens rapportent que sept (a) cents ans après, les Égyptiens, les Phéniciens, les Syriens, les Hébreux, ne connoissoient encore que seize lettres de l'alphabet ; ils nous assurent pourtant ici que cette bibliothèque étoit aussi immense qu'admirable, et qu'elle avoit pour titre les *Trésors des Remèdes de l'âme*. Enfin Olymandias se fit construire un tombeau d'une magnificence incroyable : il étoit environné d'un cercle d'or massif, d'une coudée d'épaisseur, et de trois cent soixante-cinq coudées de circonférence, sur chacune desquelles étoient marqués le lever et le coucher du soleil, de la lune, et des autres constellations. Ainsi, cinquante-quatre ans après l'arrivée de Ménès, les sciences les plus profondes, les arts les plus utiles étoient portés au plus haut degré dans les marais de l'ancienne Égypte. Voyez Hérodote, Diodore, Ussetius, Rollin, etc.

(12) C'est-à-dire, sept lieues et demie,

(a) Voyez le premier chapitre.

de la digue, et presque à l'entrée de ce que nous nommons la basse-Egypte, qui existoit alors. C'est dans cette nouvelle partie que, quarante-huit ans après, Mœris fit creuser ce lac immense; et quoiqu'il plaise au géographe Pomponius et à M. Rollin de diminuer arbitrairement l'étendue de ce lac, l'historien nous rapporte pourtant au ch. II des Egyptiens, page 27, que deux pyramides, dont chacune portoit une statue colossale, placée sur un trône, s'élevoient de 300 pieds au milieu de ce lac, et occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi, ajoute-t-il, elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli; et monstroient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de mains d'hommes, et sous un seul roi. J'avoue qu'après des faits si scrupuleusement détaillés, on est forcé d'admirer l'antiquité. L'Egypte entière n'a point d'autre rivière que le Nil (13) qui, par ses débordemens, la

selon les uns, et six lieues un tiers, selon les autres; parce que les uns parlent de la stade comme de la vingtième partie d'une lieue, et que les autres, comme Quint-Curce et Strabon, nous représentent cette mesure itinéraire comme la vingt-quatrième partie de notre lieue.

(13) Diodore nous dit qu'autrefois le Nil se nommoit *Ægyptus*, et que ce fut un roi

rend la plus fertile contrée de toute l'Afrique. Ce fleuve prend sa source dans le royaume de Goïam, en Abyssinie (14), à douze degrés en deçà de l'équateur. A droite de Miné (15), il y a une montagne qui regarde le nord (16), au bout de laquelle sont deux trous ou citernes, nommés par les habitans du pays, *ieux*

appelé Nilus ou Nilectus, qui lui donna son nom. Les Arabes l'ont toujours nommé mer, nom qu'ils donnent aux grands fleuves; c'est pourquoi plusieurs auteurs disent que, dans l'antiquité, le Nil s'appeloit Océan.

(14) Pierre le Pays, et d'après lui le père Kirkher. *Ved. Ægypt. tom. 1. p. 57.*

(15) Presque toutes les cartes géographiques que j'ai vues m'ont paru, comme la plus grande partie de nos livres, être les échos les unés des autres, ou remplaçant une erreur par une autre: celle d'Afrique, de MM. Tchirikow et Delille, est assez conforme aux nouvelles découvertes, soumises aux observations de l'académie.

(16) Abufelda, savant historien arabe, tant de fois cité, place les sources du Nil dans les montagnes de la lune. C'est absolument une erreur. On doit être persuadé, d'après des observations sûres et les relations des voyageurs modernes les plus dignes de foi, que la montagne dont il est ici question, ne fait nullement partie de celles de la lune, attendu que ces dernières sont beaucoup plus près de l'équateur, au milieu de l'Afrique, à plus de 250 lieues des sources du Nil.

ou fontaines, chacun de quatre pieds de diamètre, et distans l'un de l'autre d'environ douze toises; c'est de ces deux ouvertures que sort le Nil, qui d'abord entre dans un lac nommé Dambéa; puis reprenant son cours du côté de l'orient, il forme un demi-cercle devers l'équateur, pour repasser à l'occident, proche de sa source, et traverser les déserts de l'Abyssinie et de la Nubie. Mais après avoir parcouru paisiblement un long espace, en faisant quelques détours du levant au couchant, grossi de plusieurs rivières, il se trouve resserré par une suite de rochers escarpés et inégaux; alors devenant bouillonnant et furieux, il surmonte tous les obstacles qui semblent s'opposer à son passage, et se précipitent du haut en bas de ces rochers, qui ont plus de 200 pieds d'élévation (17);

(1) C'est ce qu'on nomme cataractes. Le Nil en a deux; l'une en Nubie, proche de Napata; l'autre à cinq lieues d'Assouan: c'est à cette dernière que les rois de la Thébaidé ont fait travailler. Comme la rapidité du fleuve en cet endroit éloigne la nappe d'eau tombante d'environ 80 pieds de la perpendiculaire du rocher, l'un de ces rois a fait faire de cet espace une plate-forme à laquelle l'eau sert de voûte. Tous ceux qui voyagent dans la haute-Egypte ne manquent pas de visiter cet ouvrage merveilleux; et lorsque c'est dans le temps de la crue du fleuve, ils jouis-

cette chute effroyable, dont le bruit est porté par l'écho à plus de deux lieues à la ronde, imprime dans l'ame du voyageur la crainte et l'admiration. Après cette chute, le Nil, reprenant son cours et sa tranquillité ordinaire, traverse la haute-Egypte, du midi au nord entre dans la basse; et là, à quatre lieues du Caire, il se partage en deux branches (dont l'une coule nord nord-est, l'autre nord nord-ouest, laissant entre elles le Delta), remplit divers canaux qui arrosent la campagne, puis va se perdre dans la Méditerranée (18).

sent encore du spectacle étonnant que leur donnent les habitans des environs : ces derniers se mettent deux dans une petite barque, et la conduisent à l'endroit du Nil le plus furieux, pour se laisser emporter à l'impétuosité de sa chute; le spectateur effrayé se persuade qu'ils vont être abîmés dans le précipice où ils se jettent; mais leur adresse à conduire leur barque et à vider l'eau qui y entre, les fait bientôt reparoître sur le fleuve, qui, un peu plus loin, devient tranquille. Strab. l. 17. pag. 818. Sénèque, Nat. Quæst. l. 4, ch. II. Paul Lucas, etc.

(18) Les anciens ont observé que le Nil entroît dans la Méditerranée par sept bouches; mais un de nos voyageurs modernes (M. Savary) en a découvert une huitième. La première est la Caponique, au nord-ouest quart-nord, qui sort du lac Béhiré. Sept lieues plus loin, au nord-nord-ouest, on trouve la Bal-

Les pluies considérables qui tombent en Abyssinie, pendant environ quatre mois, c'est-à-dire depuis que le soleil sort du signe du taureau jusqu'à ce qu'il entre au signe des balances, sont les causes des débordemens périodiques du Nil. C'est assez régulièrement au solstice d'été, que les eaux de ce fleuve

bitique ou de Rosette, qui est une des deux grandes branches du Nil, qui renferment le Delta. En passant au nord, on voit la Sébénétique qui sort du lac de Bruclos, proche du cap du même nom. La bouche phamétique ou de Damiette, seconde branche du Nil, est à quiaze lieues de là, au nord-nord-est, même position à l'orient, et même distance que celle de Rosette à l'occident; ce qui donne au Delta, en suivant les côtes de la mer, trente lieues de large, à très-peu-près. C'est à une lieue de cette dernière bouche, que M. Savary place celle qu'il a découverte, quoique dans sa carte elle en soit éloignée de trois. Au nord-est-quart-nord, s'ouvre la Mendésienne; au nord-est la Tanitique, et au nord-est-quart-est, la Pélusaque, nommée ainsi, parce qu'autrefois le Nil avoit une troisième branche (comblée aujourd'hui) qui portoit ses eaux à l'ancienne ville de Péluse, bâtie proche de cette ouverture. Les quatre dernières bouches que je viens de citer sortent du lac de Menzallé, qui reçoit les eaux du Nil par le petit canal de Damiette moderne, par ceux de Farescourt, de Méhallé, de Mit-Densis et d'Atrib; mais presque tous ces canaux ne coulent que pendant la crue du Nil.

commencent à croître ; et cette augmentation continue tous le mois d'août , et va de seize à dix-huit coudées de haut (19). Alors le Nil

(19) Une coudée s'évalue à un pied et demi. La plus grande partie des auteurs , tant anciens que modernes , nous disent que la mesure ordinaire de la crue du Nil est de quatorze jusqu'à seize. Plus haute , l'inondation est dangereuse ; plus basse , la famine est à craindre ; mais comme on a fait de nouvelles observations , je crois devoir les rapporter. M. Savary (lettres sur l'Égypte , pages 13 et 15) écrit d'Alexandrie , qu'en 1777 dix-huit coudées étoient le terme de l'abondance ; qu'à seize , on ouvroit le canal du grand-Caire , où s'arrêtoit l'inondation , attendu que le Nil ne se déborde plus dans la basse-Égypte , quoique la crue monte souvent jusqu'à vingt-deux coudées. Ceci paroît d'autant plus étonnant , que les eaux ont moins d'issues qu'autrefois , puisque le canal du Prince des Fidèles , qui communiquoit à la mer-Rouge , la grande branche Pélu-siaque et d'autres sont comblées , et que le fameux lac Mœris , celui de Maréotis , etc. n'existe plus. Cette différence singulière vient , dit-on , des sables que le Nil entraîne , lesquels , après avoir fermé la basse-Égypte , en ont tellement exhaussé le terrain , qu'il est actuellement au-dessus du niveau des plus fortes inondations. Voici les preuves qu'on apporte pour établir ce fait.

Du temps de Mœris , qui régnoit , selon Rollin , 2089 ans avant J. C. , vers l'an du monde 1915 , et selon M. Savary , 1507 ans

débordé depuis le 28 juillet à peu près, dans les campagnes de la haute-Egypte, les couvre

avant J. C., et 500 ans, dit-il, avant la guerre de Troie (quoique cette ville ait été prise l'an du monde 2795 (a), du temps de Mœris donc, huit coudées inondoient le Delta, et le couvroient entièrement. Lorsqu'Hérodote vint en Egypte, vers l'an du monde 3544, environ 460 ans avant J. C., il falloit quinze coudées. Sous les Romains, 450 ans après Hérodote, il en falloit seize, et sous les Arabes dix-sept, 672 ans après les Romains. Ainsi, ajoute M. Savary, voilà donc, dans l'espace de 3284 ans, le Delta élevé de quatorze coudées. (Rollin, Hist. ancienne, pag. 125. M. Savary, lettres sur l'Egypte, pag. 14.) Comment accorder tout cela avec Strabon, qui, écrivant au temps d'Auguste, dit positivement qu'à douze coudées la fertilité étoit fort grande, et que lors même que la crue n'alloit qu'à huit, la famine ne se faisoit point sentir.

Quoi qu'il en soit, pourquoi les terres de la haute-Egypte ne sont-elles point épuisées de même, quoiqu'inondées depuis 3970 ans? Comment croire qu'il n'y a pas eu d'augmentation sensible sur cette haute-Egypte, de 1377 lieues de superficie, couverte pendant trois mois, chaque année, par ce même fleuve, dont les eaux, un peu plus loin, ont déposé un monceau de sable de 2898 lieues de superficie, élevé de plus de

(a) Rollin, qui dit suivre Ussérius, place la prise de Troie l'an 2820.

entièrement pendant le mois d'août, de septembre, et souvent la moitié d'octobre; après

trente pieds au-dessus du niveau de la mer? Comment enfin concevrai-je la formation du Delta, puisque le lit ordinaire du Nil n'a jamais conservé un pouce de limon, sans quoi il faudroit ajouter ce pouce de plus à toute l'étendue de la basse-Egypte? Le merveilleux lac de Mœris ne me donneroit-il pas la solution de ce problème? Il avoit 180 lieues de circonférence, ce qui fait 2025 lieues de superficie; de manière qu'il ne restoit pas 4 lieues de pays à l'entour, et on donne à ce lac 300 pieds de profondeur. Dans quel endroit a-t-on déposé le résultat d'une pareille fouille? Les historiens n'en disent rien, qu'il me soit permis de conjecturer. Ainsi je suppose qu'en creusant ce lac, on n'aura descendu que, tout au plus, de 100 pieds dans les entrailles de la terre; et qu'en jetant à mesure ce que l'on retireroit sur les 4 lieues et demie, à peu près, de terrain qui restoit à l'entour, on aura exhaussé ce terrain de 200 pieds au lieu de 14 coudées, comme on le prétend. Mais, pourroit me dire un observateur, les sables des déserts, dont le vent forme si souvent des nuages, des tourbillons, des montagnes; ces sables qui ont comblé divers canaux du Delta et de ses environs, qui ont fait disparaître ce beau lac de Mœris, celui de Maréotis, englouti des temples immenses, des palais, des avenues entières de colonnes, de sphinx, etc. ces sables, dis-je, n'auroient-ils pas contribué beaucoup à l'élévation des terres de la basse-Egypte, ouverte à ces ouragans, depuis le mont Coulzoum, jusqu'au dessous de Ro-

quoil rentre dans son lit , et laisse un limon sur les terres , qui les engraisse et les fertilise à un tel point que le laboureur n'a d'autres soins que celui de semer et de recueillir deux ou trois fois par année. Cet avantage a été senti des premiers habitans de l'Egypte, et la facilité de se procurer presque sans peine tout ce qui est nécessaire à la vie ; loin de les rendre indolens , leur a fait cultiver les sciences et les arts à un si haut degré , que les autres nations ont été obligées de les avouer pour leurs maîtres. Cependant , en rendant hommage aux connoissances profondes des Egyptiens , que l'on regarde comme les premiers et les plus grands philosophes de l'antiquité , on doit faire attention que cet honneur est dû aux mages, ou prêtres, et non au peuple qui vivoit dans l'ignorance.

zette , tandis que la haute-Egypte est défendue à droite et à gauche par une chaîne de montagnes qui semblent disposées pour la garantir. A ces observations je répondrais que mon système n'est pas plus merveilleux que le lac Mœris.

CHAPITRE III.

Philosophie des Mages, leurs hiéroglyphes et leurs dieux ; expiation ; funérailles. Origine des oracles ; des miracles et des vices des Mages.

CE n'est point ici le lieu de chercher l'origine des égyptiens, encore moins celle de leurs rois, de leurs dieux, de leurs prêtres et de leur religion (1) ; je ne m'arrêterai pas non plus à démontrer combien il faut de tems

(1) Hérodote nous dit que, selon les prêtres qui lui parloient, depuis le premier roi jusqu'à leur tems, il y avoit eu 341 générations d'hommes, et autant de rois et de pontifes, ce qui évalue à 1,000 ans. Les dieux de la Phénicie étoient ceux de l'Égypte ; tous les savans sont partagés sur le point de savoir si les Égyptiens ont copiés les Phéniciens, ou ces derniers les Égyptiens : jusqu'à présent on n'a pu faire que des suppositions, jugez si à l'avenir on pourra davantage. M. Huet dit que tous les dieux du paganisme sont Moïse ; et toutes les déesses Séphora et Marie, la femme et la sœur de Moïse (démonstration évangélique, chap. 10, p-140). Mais Bochart assure que Noé est Saturne ; Sem, Pluton ;

à une première colonie (2) non pas pour acquérir quelques foibles connoissances, mais pour porter les sciences et les arts plus loin qu'aucun peuple de la terre. Je dirai seulement que si, sans avoir égard à la chronologie (3) on s'en rapporte à ce que disent tous les auteurs, tant anciens et modernes, on sera bientôt pénétré de la plus parfaite estime pour les prêtres égyptiens; on se convaincra sans peine que leur religion étoit aussi respectable qu'elle étoit approfondie: que toutes les erreurs et les superstions dont on les accuse, ne sont que cette même religion, commentée, symbolisée et mal interprêtée (4) par la suite des siècles, et qu'ils ont conservé leur sagesse,

Cham, Jupiter-Ammon; et Japhet, Neptune. François Bianelimi, qui établit à Vérone l'académie des Alétophili (c'est-à-dire des amateurs de la vérité), dit, dans son histoire universelle, que Jupiter est Sesostris, Junon la Syrie, Neptune l'Asie mineure, Apollon Babylone, Mars l'Arménie, Mercure la Phénicie, Minerve l'Egypte, ect. Le père Tournemine dit que Minerve est prise de l'idée de la Sainte-Trinité (Trévoux, novembre 1702, p. 92.

(2) Voyez le Dict. de don Calmet, tom. 1, p. 228, où il dit que la dispersion des nations après la tour de Babel, ne se fit que petit à petit, et par colonie.

(3) Voyez mon discours préliminaire.

(4) Lisez tous les mythologistes.

tant que la loi du plus fort, l'orgueil et l'intérêt, n'ont pas été la base de toutes les conditions humaines. Les mages étoient les seuls qui connussent l'histoire, les lois et la morale : eux seuls, cultivoient les mathématiques, la géométrie, la physique, l'astronomie ; et toutes les autres sciences, qui vous les ont fait admirer. Les prêtres étoient seuls chargés de l'éducation des rois, des grands, et de ceux qui devoient occuper quelques places importantes dans l'Etat ; aussi, tant qu'ils ont été vertueux, ils étoient l'instrument du bonheur du peuple ; mais à mesure qu'ils se sont corrompus, ils ont fait servir leurs connoissances, la religion même, et les symboles de la divinité, à leur amour-propre, à leur cupidité, et aux différens buts qu'ils se proposoient. Mais revenons à leurs vertus. Dans ces premiers tems, les prêtres, livrés entièrement à la méditation, à l'étude de la nature, et à la contemplation des astres, étoient bien dignes d'être interprètes de la divinité ; leurs mœurs, aussi pures que leur morale, pénétroient d'admiration et de respect, et leur faisoient, à juste titre, mériter le nom de *sages*. Ils enseignoient qu'il y avoit un Dieu unique (5) qui avoit conçu

(5) Lactance, livre premier, et Cudworth, système intellectuel.

le monde par son intelligence, avant que de former par sa volonté; ils étoient si persuadés de cet Etre suprême (6) et pousoient le respect et l'adoration si loin envers lui, qu'il n'ont jamais osé décider, ni quelle étoit sa forme (7), ni quelle étoit sa puissance. C'est pour cet effet que dans d'autres tems ils élevèrent un temple au Dieu inconnu, qu'ils dédièrent à la sagesse (8): et craignant qu'on ne les accusât de sophisme et d'ignorance, ils y mirent cette inscription : *Je suis tout ce qui*

(6) Les Egyptiens assuroient que rien de ce qui est mortel ne peut être Dieu (Plutarque, d'Isis et d'Osiris).

(7) Les prêtres Egyptiens ne se bornoient point à défendre à leurs disciples de ne faire aucune image de la Divinité; mais ils regardoient comme une impiété et un sacrilège de vouloir représenter l'Etre suprême, impénétrable et inconnu par des figures arbitraires et périssables. On voit par les commandemens de Dieu, que Moïse, élevé chez les mages, défendoit aux Israélites, de faire aucune statue, et d'adorer des images: il savoit que les hiéroglyphes et les idoles n'avoient été inventés et imaginés par les prêtres, que pour instruire le peuple et contenter ses yeux, et quels abus toutes figures avoient fait naître par la suite. Mahomet même défend expressément aux arabes de faire aucune représentation d'hommes, d'animaux, etc. (Vie de Pythagore, Plutarque, Dacier).

(8) Représentée par Minerve.

a été , ce qui est , ce qui sera , et jamais mortel ne percera le voile qui me couvre (9). Le mécanisme de l'univers , la nature intime de la matière , qu'aucun mortel ne peut concevoir , paroissent à ces philosophes des secrets du très-haut , d'autant plus respectables , qu'ils étoient au dessus de leur entendement et de leurs connoissances : pleins de vénération pour le créateur , ils admiroient ses ouvrages , et les regardoient comme des témoignages de sa puissance , et d'une intelligence infinie : Les productions de la terre , les secours qu'ils recevoient des astres , étoient pour eux des motifs de reconnoissance : tous les effets de la nature , tous les événemens qui pouvoient instruire , étoient marqués par des caractères relatifs (10) et particuliers qu'ils plaçoient

(9) Plutarque , p. 354.

(10) Avant , non-seulement l'invention des lettres , mais encore la convention de s'entendre ; enfin avant l'écriture , il est certain que les caractères relatifs aux objets , ou la représentation des objets mêmes , étoient d'un grand secours à tous les hommes : cette manière de s'instruire a dû rester en usage pendant des siècles , malgré la connoissance de l'écriture ; mais ces caractères hiéroglyphiques , quelqu'intelligibles qu'ils aient été , vus par un peuple ignorant , ont dû être bientôt regardés comme des figures mystérieuses ou sacrées , dont les prêtres seuls connoissoient la signification ou la puissance.

dans les temples, ou sur des monumens publics. Le soleil, la lune, les étoiles, les élémens, étoient nommés, figurés, suivant leurs différentes propriétés. Ainsi le feu élémentaire, répandu dans tous les corps, étoit nommé Phta, ou Kneph, mot plein d'énergie, qui signifie celui qui anime, qui vivifie la source de toutes lumières. C'est de cette idée que les grecs ont pris leur Vulcain, qu'ils disoient être le dieu du feu, la source de toutes perfections; et cette erreur a fait croire à plus d'un auteur, (11) que le Kneph des égyptiens avoit été regardé de tous tems comme un être intelligent, et même comme le bon principe. Le soleil étoit, selon les anciens mages, une forte partie de ce feu élémentaire, réunie en un globe: aussi les grecs le regardoient-ils comme fils du premier, tandis que les autres se contentoient de l'appeler la grande, la suprême lumière, les propriétés de cet astre faisoient multiplier ses noms et ses représentations à l'infini. Ce que nous nommons bonheur, n'avoit rien de ridicule et de chimérique pour les anciens prêtres de l'Égypte; ils le croyoient une suite de l'ordre que le moteur éternel avoit établi dans l'uni-

(11) A Cudword, l'abbé Banier, M. Court de Gébelin, et à beaucoup d'autres.

vers , et que tout être plus parfait qu'eux ressentoit sans cesse : ce raisonnement profond leur faisoient regarder comme autant de bienfaits du créateur , tout ce qui contribuoit à leur félicité ; et pour mieux faire connoître leurs sentimens à cet égard , ils plaçoient toujours à côté , ou après , les représentations du soleil , le caractère qui désignoit la cause des événemens heureux ; et il y a tout à présumer que c'est cela qu'on a nommé bon principe , ou agatho-démon (12). Enfin ils figuroient le Temps (13), la Nature (14) et

(12) Ce qui prouve que l'agatho-démon , ou bon principe , n'est pas le même que le phra ou kneph, c'est que dans toutes les tables des divinités égyptiennes ou grecques , on trouve ces noms placés ainsi : 1. Kneph , ou Vulcain. 2. Le soleil , fils du premier. 3. Agatho-démon , ou bon principe.

(13) Les égyptiens et les phéniciens représentoient le temps par un dragon , ou serpent , tourné en cercle , et mordant sa queue , ou par un vieillard , dont les grecs ont formé leur Saturne.

(14) Osiris étoit une statue , qui , avec des rayons à l'entour de la tête , ou un sceptre à la main , représentoit le soleil ; quelques auteurs lui mettent sur la tête une mitre , ou un bonnet pointu ; d'autres , au lieu d'un bonnet , lui mettent un globe , ou une trompe d'éléphant , ou de grands feuillages : enfin , il y en a qui , au lieu d'une tête d'homme , lui

la raison (15), de manière à instruire, ou au moins, à faire attendre le rapport qu'il y avoit entr'eux et les services qu'on en retiroit. Audessous du tems, à côté de la nature et de la raison, étoit représentée la cause du mal (16):

en donnent une d'épervier; puis lui mettent un T à la main, attaché avec un anneau. Il en est de même d'Isis; autre statue, figurée comme une femme féconde, couverte d'un voile, jusque vers le bas du visage, portant un boisseau sur sa tête, et sous le bras gauche une urne penchée; c'étoit le symbole de la terre. Les mages les appeloient le roi et la reine de la nature: on les disoit vulgairement frère et sœur, mari et femme, pour faire entendre qu'ils étoient tous deux l'ouvrage du très-haut, et que l'un contribuoit à la fertilité de l'autre.

(15) On la représentoit par un enfant, nommé Horus, qu'Isis, soutenu par Osiris, tenoit devant elle: cela montrait que la raison humaine est faible, et qu'elle a besoin de soutien.

(16) L'emblème des misères humaines varioit autant que les causes en étoient différentes. Mais ordinairement on figuroit le mal, par un monstre appelé Typhon; mot qui signifie opposé au bien. Un ouragan, un incendie, une lamine et mille autres fléaux, lui faisoient donner des formes et des attributs bizarres: la fable dit que sa tête s'élevoit jusqu'aux étoiles; d'une main il touchoit l'orient, et de l'autre l'occident; il jetoit des flammes par la bouche et par les narines. Le père Kircher, t. 1. p. 221, rapporte une de ces figures. Typhon n'est homme, que depuis la tête jusqu'au

Ils la plaçoit ainsi , pour prouver que les malheurs attachés à l'humanité sont l'effet d'une certaine liberté , laissée à la matière par le souverain Etre. Là , finissoient les caractères du premier ordre : ensuite venoient ceux du second. Ces derniers représentoient les inventeurs des sciences et des arts (17), ainsi que les rois qui avoient gouverné avec sagesse ou tyrannie ; les ministres , qui avoient contribué au bien ou au mal public , et les guerriers , qui avoient défendu ou trahi la patrie (18). Le bœuf , si utile au labourage et aux travaux de la campagne , représentoit souvent l'agriculture ; cet art , qui a toujours été le plus nécessaire aux hommes , étoit estimé en Egypte ; aussi n'épargnoit-on rien

nombril , ses cuisses et ses jambes sont de deux dragons horribles ; ses doigts sont de vipères. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici , que M. Fourmont , section 3 , p. 131 , assure que par Typhon , on doit entendre Jacob , et M Huet , p. 4 , dit que c'est Moyse. Voyez Bochart, Vossius et Tomassia.

(17) Thot , ou Mercure , à qui on attribue les premières connoissances d'astronomie , et l'invention des caractères symboliques : Esculape , pour avoir étudié et enseigné la médecine ; et mille autres semblables.

(18) Voyez tous les auteurs anciens , et surtout Plutarque , d'Isis , p. 354 , et Diodore de Sicile.

pour le faciliter (19) : et comme le cultivateur n'étoit pas plus éclairé que le reste du peuple, les prêtres élevoient des colonnes publiques dans les temples de la terre, de la nature, (20) et en d'autres lieux ; sur lesquelles ils avoient soin de marquer le cours du soleil, les diverses apparences de la lune, la révolution des saisons ; enfin, les mois (21) figurés par les différentes productions de la terre, par les animaux qui naissoient dans tel ou tel autre tems, et par ceux dont la signification pouvoit être aisément reconnue : il n'y avoit pas même jusqu'aux vents (22) qui ne fussent

(19) On faisoit creuser des lacs et des canaux à grand frais, pour conduire les eaux dans toute la campagne.

(20) Représentée par Isis et Osiris. Isis est la Cérés des grecs.

(21) On croit avec raison que ce sont les Egyptiens qui ont donné les noms que nous connoissons aux douze signes du Zodiaque : ils figurent le commencement de la pêche par les poissons ; le bélier annonçoit la naissance de l'agneau, dont il est le père : l'écrevisse, qui marche à reculons, montrait que le soleil rétrogradoit ; le lion prouvoit la forte chaleur de l'été ; les balances désignoiént l'égalité des jours et des nuits, ainsi des autres. (Voyez Macrobian Saturnales). l'abbé Pluche, l'abbé Manier, M. Court de Gébelin, ect. ect.

(22) Le vent étésien étoit figuré par l'épervier ; le vent du midi par la hupe, et les autres

indiqué. C'étoit-là que le cultivateur venoit s'instruire de ce qu'il devoit faire, et du bien qu'il avoit à prétendre, suivant les signes qu'il voyoit dominer. Les rois faisoient souvent construire des édifices à-peu-près semblables à ces colonnes sacrées (23) : c'est pourquoi, en parcourant les environs de Thèbes et de Memphis, on rencontroit à chaque pas des obélisques, des colonnes, des pyramides, dont les dehors étoient toujours consacrés à l'utilité publique : les uns remplis de caractères symboliques, marquoient quelques points essentiels d'astronomie, ou les inondations régulières du Nil, (24) et ses différentes crues (25). Les animaux malfaisans et

par différens oiseaux tournés de tel ou tel côté. (Plutarque) On voit aisément que cette espèce de coq que l'on met ordinairement sur les clochers, est un reste de cette vérité historique.

(23) On appelloit travaux sacrés tous les ouvrages des prêtres.

(24) L'étoile de la canicule qui paroissoit lors du débordement du Nil, étoit représentée par le chien, symbole de la constance; et pour démontrer le tems de l'inondation, qui arrivoit sous les signes du lion et de la vierge, les prêtres formèrent des sphinx, d'une grosseur énorme, qui étoient moitié lion et moitié femme; il y avoit même de ces monstres, formés de ces trois natures, de femme, lion et chien (M. Court de Gébélín, p. 180).

(25) Des colonnes de marbre, graduées dans

ceux qui les détruisoient (26). Les plantes les plus utiles (27) et les plus salutaires. Les autres étoient de vraies méridiennes, et montoient, par leurs angles, les quatre points cardinaux (28) : l'intérieur de ces monumens servoit de sépultures aux bons rois, et d'entrée, cit-on, à des souterrains ténébreux, qui conduisoient aux temples où les prêtres offroient des sacrifices et pratiquoient leurs austérités.

Voilà une foible idée de la religion des anciens mages, et des moyens qu'ils employoient pour instruire le peuple : mais comme la philosophie, ou plutôt la raison humaine, est aussi fragile que l'être à qui elle inspire tant d'orgueil, la vicissitude des tems changea

toute leur hauteur, dont la base étoit de niveau au lit du Nil, servoit à mesurer la crue journalière de ce fleuve. Autrefois on voyoit deux de ces colonnes auprès de Memphis ; aujourd'hui il n'y en a plus qu'une à la pointe d'une île, située entre l'ancien Caire et Gizé.

(26) Le crocodile, l'ichneumon, l'hippopotame et l'ibis.

(27) Le lin, le lotus, et les légumes qui sont excellens en Egypte.

(28) La plus grande des pyramides. Il est incontestable que chaque grande pyramide avoit son temple et des prêtres. On voit encore dans les environs, des ruines de plusieurs édifices considérables.

tout. Des milliers de caractères hiéroglyphes se trouvant sans cesse dans les temples, dans les monumens publics, et dans tout ce qui servoit aux assemblées et aux fêtes, fournissoient au vulgaire trop d'occasion de s'arrêter stupidement devant ces emblèmes. Comme il savoit confusément que ces figures d'hommes, de femmes, d'animaux, avoient rapport au soleil, à la lune, à la terre, aux saisons, etc. il prit bientôt le symbole pour la chose même, et par la suite, chaque représentation devint pour lui une idole qui attira sa vénération et ses hommages, ou qui lui inspira de la crainte. Alors Osiris, ou le soleil, fut un dieu qui avoit habité l'Egypte, et qui veilloit sur elle du haut du ciel qu'il gouvernoit, et où il étoit retourné. Isis, ou la terre, que l'on a confondu avec la lune, devint réellement la femme d'Osiris, et par conséquent la reine du ciel : tous les autres signes leur servirent de cortège. Telle est, ajoutent l'abbé Pluche et M. Court de Gébelin (29), l'origine du roi, de la reine et de l'armée des cieux, que les Israélites adoroient (30), et dont ils avoient pris l'idée chez les Egyptiens.

(29) Voyez le Spectacle de la Nature, et le Calendrier universel.

(30) L'abbé Banier dit que le livre d'Heuve,

Les historiens même qui, sans rien approfondir, voulurent expliquer les hiéroglyphes, crurent voir dans ces emblèmes autant de particularités et de monumens qui attestoient ce qu'étoit arrivé aux fondateurs de la colonne égyptienne. Ainsi des symboles les plus simples sont nées les erreurs, l'idolâtrie et la superstition; et les statues morales, que l'on traçoit faute d'écriture, ont été converties, par ignorance, en autant de puissances célestes, terrestres et infernales. Ce qui doit étonner, c'est que les prêtres, remplis des connoissances les plus profondes, loin de prévenir un culte aussi ridicule, ou d'en arrêter les progrès, en publiant partout la vérité, ont cherché à aggraver l'erreur; mais leurs motifs étoient de conserver l'autorité qu'ils avoient sur l'esprit du peuple, et qui diminuoit à mesure que les princes devenoient puissans. Il est certain que dès que les prêtres profanèrent le culte divin en accréditant la vénération des figures maté-

— dans lequel il est parlé des anges, a beaucoup contribué à faire adopter l'idée des esprits célestes; que c'est un ouvrage supposé, mais qu'il est très-ancien; que les apôtres l'ont cité et même suivi. C'est dans ce livre qu'il est fait mention de l'archange Michel, de Raphaël, de Gabriel, d'Ur el, etc.

rielles, ils avoient perdu leur innocence et leur sagesse. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours été porté à croire que ce fut sous le règne de quelques rois inhumains et injustes, que les mages, si renommés pour la philosophie, osèrent avoir recours aux oracles et aux miracles. Ils crurent sans doute qu'il n'y avoit pas d'autres moyens d'en imposer aux tyrans, qu'en leur opposant une force surnaturelle, à laquelle ils ne pourroient jamais se soustraire, et pensèrent arrêter leur impunité en faisant parler les dieux. On sait que les oracles ont commencé par ceux de Thémis, de Jupiter et d'Apollon. La voix de ces prétendues divinités ne tarda pas à ordonner des peines expiatoires pour les vices; ainsi personne n'en fut exempt: rois, princes, ministres, généraux (31), artisans même. Le grand jour de l'expiation étoit le dernier ou le dixième de l'année. Ce jour, le grand-prêtre pouvoit entrer dans le sanctuaire, et alors Dieu se manifestoit à lui d'une manière plus particulière. Avant

(31.) Les rois et tous les grands qui étoient les élèves des prêtres, conservoient toujours pour ces derniers beaucoup de respect et d'estime, et leur accordoient de grands privilèges; ce qui, joint à la vénération que le peuple avoit pour eux, leur donnoit une autorité trop étendue. (Diodore, liv. 1.)

qu'il d'y entrer, il faisoit hautement une confession générale de ses fautes, de celles du peuple, et sur-tout de celles des grands, et les exploitoit par de riches offrandes et divers sacrifices.

Cette manière pieuse et hardie de corriger les hommes, rendit les prêtres les vrais souverains du monde, mais enfanta en même tems l'idolâtrie et le fanatisme, et par conséquent toutes les horreurs que ces monstres traînent à leur suite. Les princes devinrent superstitieux, politiques (32) ou cruels; et les prêtres orgueilleux, intéressés et trompeurs. C'est de cet instant, je crois, qu'on peut dater qu'ils commencèrent à employer toutes leurs connoissances, (et ils étoient presque les seuls qui en eussent alors) tous les moyens que les sciences et la renommée d'avoir des vertus donnent pour l'emporter sur le pouvoir temporel : c'est de cet instant qu'ils cherchèrent à aggraver l'ignorance, et par conséquent l'erreur (33),

(32) Voyez ce que Cambyse dit à Cyrus, son fils, de ne pas se fier aux prêtres et aux augures, et de s'instruire lui-même dans la science de la divination, des auspices, etc. (Xénophon, *Cyrop.* lib. 1. p. 25 et 27) Cela n'empêcha pas le mage Smerdis ou Orospastès d'usurper le royaume.

(33) Cela ne seroit sûrement pas arrivé, si

dans l'imagination des hommes; à la remplir de ces histoires fabuleuses et ridicules qui dégradent la raison, et offensent le Dieu suprême, créateur et conservateur de l'univers. C'est de cet instant enfin où, conduits par le fanatisme, et sur-tout par la cupidité, ils osèrent s'enfermer dans les chênes des forêts, pour rendre des oracles barbares, et publier des apparitions de leurs fausses divinités (54). C'est à la suite de ces tems, qu'à Thèbes et à Babylone, les deux plus grandes villes de l'ancien monde, ils commencèrent à se permettre l'infamie d'introduire, chaque

les livres qui contenoient les vérités sacrées et une morale épurée avoient été publiés, et si chaque maison sacerdotale, au lieu d'être le réceptacle de l'orgueil et du mensonge, eût été une école gratuite, où tout particulier eût pu s'instruire et étendre sa raison.

(54) Voyez Suidas au mot *Dodone*, et Vandale dans son Histoire des Oracles. Entr'autres histoires, on connoît celle de Gygès. Cet officier de Candaule, roi de Lydie, assassina son prince, prit sa femme et monta sur le trône. Les Lydiens ayant eu recours à l'oracle de Delphes, pour savoir comment ils devoient punir ce criminel, les prêtres qui parloient pour le dieu, ayant reçu de Gygès six coupes d'or, pesant trente talens (somme 90,000 livres), prononcèrent en faveur du coupable. Voyez aussi l'histoire des premiers rois de Mycène, d'Athènes, etc.

nuit, une des plus belles femmes (36) dans leurs temples, pour faire accroire aux peuples que les enfans qui naissoient de leur extrême concupiscence étoient autant de dieux et demi-dieux que l'on devoit adorer. Voilà, remarque l'abbé Banier, comme des prêtres scélérats ont abusé de la crédulité des mortels.

Ainsi, au lieu de ces mages philosophes, de ces prêtres augustes et vertueux, si justement révéérés par les nations entières, ce furent des monstres qui semèrent la discorde parmi les hommes, aliénèrent leur raison, bouleversèrent les états, et attaquèrent la vie

(35) Hérodote, qui avoit étudié chez les prêtres, assure ce fait : on en trouve une preuve dans l'histoire de Mundus. Ce jeune homme, élevé dans la volupté et les vices qui régnoient à la cour de Tibère (Claudius), voulut séduire Pauline, dame romaine, et femme de Saturnin, gouverneur de Syrie. Ne pouvant y réussir, il s'entendit avec les prêtres d'Isis, qui firent savoir à Pauline que le dieu Anubis désiroit la voir. La dame, trop crédule, se rendit la nuit au temple, et Mundus déguisé satisfit sa passion, puis osa s'en vanter à la victime même de sa brutalité. Pauline, déshonorée ainsi, découvrit toute la fourberie à son mari; celui-ci en instruisit Tibère, et l'empereur fit pendre les prêtres, renverser le temple, et jeta la statue dans le Tibre. Le criminel Mundus ne fut qu'exilé.

des rois : ce furent enfin des impies , sacrilèges qui , d'un bout du monde à l'autre (36) , profanèrent les attributs de la divinité , et en bannirent presque entièrement l'idée pure et honorable que tout individu pensant a de l'éternelle providence qui l'a tiré du néant.

CHAPITRE IV.

Origine des mystères et des fêtes de l'antiquité. Assertions des histoires combattues par des notes critiques.

LORSQUE les prêtres eurent convaincu l'aveugle ignorance qu'ils avoient une relation immédiate avec les dieux ; qu'ils étoient les interprètes de leurs volontés , ils gagnè-

(36) Lisez toutes les histoires anciennes et modernes ; consultez les voyages faits par de hommes éclairés dans tous les pays de chaque partie du monde ; et si les préjugés ne captivent pas votre raison , vous frémirez sans doute en apprenant les excès de dévotion et d'horreur où , conduits par la superstition , le fanatisme , et sur-tout par la cupidité , se sont portés les prêtres que nous nommons druydes , bramias , sautois , etc. etc.

rent par la flatterie les rois qu'ils ne purent gagner autrement (1), et mirent le comble à leur hardiesse sacrilège, en inventant les mystères (2). Par ce mot, *vide de sens*, ils

(1) Les prêtres dans leurs foiblesses, nous dit l'abbé Banier, ont encensé les rois jusqu'à les qualifier de fils des dieux, de demi-dieux, de dieux même. Ils donnoient sans doute ces noms aux bons rois par reconnoissance, et aux tyrans par crainte.

(2) Les premiers mystères furent, comme on le peut penser, tout ce que les prêtres voulurent, soit la manifestation de leurs dieux dans leurs sanctuaires, soit des figures intelligibles, créées par la délire et l'enthousiasme, auxquelles ils attribuoient beaucoup de puissance secrète. Par la suite, on donna le nom de mystères à ce qu'on enseignoit dans diverses sociétés où l'on ne pouvoit être initié qu'après de fortes épreuves. La table isiaque étoit un mystère: elle renfermoit un triangle qui signifioit trois symboles, celui du monde, celui de l'Egypte et celui de Memphis. Plusieurs auteurs ont osé regarder cette table comme l'emblème de la Trinité. Les colombes ont aussi beaucoup servi aux mystères de l'antiquité; les prêtres les dressoient à faire des messages; et lorsque ceux d'un temple vouloient prévenir ceux d'un autre temple, de quelque fait qui pouvoit leur attirer la gloire de la divination, ils attachoient un billet après un pigeon, habité à l'endroit convenu; l'oiseau en liberté traversoit les airs, et alloit en peu d'heures instruire les prêtres d'un évé-

s'épargnèrent l'explication de leurs mensonges, forcèrent l'homme sensé à se taire, et le vulgaire à s'enthousiasmer pour ce qu'il ne pouvoit concevoir. Ainsi leur autorité n'eut plus de bornes : et l'on sait combien ils en ont abusé..... Je laisse à l'histoire les tristes récits des maux que ces ministres fanatiques et cruels ont fait au genre humain (3). Je ne veux que rappeler ici ces conventions singulières, ces cérémonies mys-

ment qui s'étoit passé quelquefois à plus de deux cents lieues. On sait que le messager qui venoit instruire Mahomet des volontés divines, n'étoit qu'un pigeon habitué à lui venir becquêter l'oreille dans son mal caduc. Les califes de Bagdad entretenoient, par les colombes, une correspondance avec ceux du grand - Caire, éloigné de plus de 500 lieues. C'est par ce moyen que, lorsqu'Alexandre alla consulter l'oracle d'Ammon, le prêtre sut son arrivée, et vint au-devant de lui, en le nommant fils de Jupiter, sachant parfaitement que c'étoit pour cela que ce guerrier avoit fait ce voyage.

(3) Non-seulement les prêtres, par leurs oracles, ont osé ordonner de sacrifier des victimes humaines aux dieux qu'ils avoient imaginés, mais encore, gagnés par les ennemis de l'état, en voulant faire dépendre la puissance temporelle de leur autorité criminelle et barbare, ils égorgoient les enfans des grands et des rois. Voyez Hérodote, Diodore, Quint-Curce, Plutarque, Justin, etc.

térieures où les législateurs et les philosophes de l'antiquité ont été s'instruire. C'étoit pour mieux rendre hommage aux Dieux, disoient les prêtres égyptiens, qu'ils avoient inventé les fêtes, les pèlerinages, les processions (4), etc. Mais quelques prétextés qu'ils prirent pour cacher les motifs qui les faisoient agir, ils n'eurent pas plutôt obscurci la vérité, qu'ils devinrent soupçonneux. Les secrets du sacerdoce tenoient à de trop

(4) Les plus considérables de ces fêtes étoient 1°. celle des lumières; elle se célébroit à Saïs, en l'honneur de Minerve; et, dans toute l'étendue de l'Égypte, ceux qui ne pouvoient pas s'y rendre étoient obligés de tenir des lampes allumées à leurs fenêtres. 2°. Les pèlerinages au temple de Sérapis (à Canope), où les prêtres écrivoient tous les miracles qu'ils opéroient sur un registre qui éblouissoient les yeux du peuple. 3°. La fête de Diane à Bubaste, où l'on venoit de toutes parts pour s'abandonner à l'ivresse, à l'indécence et au libertinage le plus outré. A la suite de cela venoit le bœuf Apis, qui rendoit ses oracles en mangeant ou ne mangeant pas ce que les prêtres lui donnoient en public; puis ses funérailles pompeuses, et les honneurs ridicules que l'on rendoit à celui que les mages avoient eu soin de marquer pour lui succéder: preuves bien convaincantes et bien honteuses des supercheries des prêtres. Lisez Cicéron, Diodore, Hérodote, Plin, et Rollin.

fortes conséquences; pour qu'ils ne craignissent pas de s'associer des hommes capables de les trahir et de les déshonorer. Ils sentoient combien il leur étoit nécessaire d'affecter au moins les mêmes vertus qui leur avoient acquis la confiance et le respect des peuples. Alors l'amour-propre et l'hypocrisie remplaçant leur ancienne sagesse, ils tirèrent vanité des connoissances de la nature, et des sciences qu'ils possédoient; ils les entourèrent d'entraves, et convinrent de ne les partager entièrement (5) qu'avec ceux dont ils auroient éprouvé les sentimens, et qu'ils trouveroient capables d'applaudir à leurs mystères et d'y être initiés. Voilà dans toute la rigueur l'analyse des initiations des mages.

Ces sociétés se divisoient en trois classes : 1^o. celle des prêtres qui seuls pouvoient avoir commerce avec les dieux, et faire usage des prestiges pour en imposer aux peuples; 2^o. celle des grands initiés choisis, ainsi que les premiers, dans les compatriotes, et pour

(5) J'ai osé prendre sur moi de dire que les prêtres partageoient quelquefois entièrement leurs lumières et leurs secrets. Hérodote, Pythagore, Platon, et d'autres qui ont resté long-tems chez eux, semblent assurer le contraire.

lesquels il n'y avoit rien de caché ; 3°. celle des petits initiés , qui étoient des étrangers , (6) auxquels on ne confioit que ce que les souverains pontifes jugeoient à propos. Ces derniers connoissoient trop bien le cœur humain , pour négliger les moyens d'inspirer de l'enthousiasme (7) et de la crainte à ceux qu'ils vouloient (8) admettre parmi eux. Les épreuves presque insurmontables qu'ils faisoient subir ; la rigidité des devoirs qu'ils imposaient ; l'éclat et la pompe qu'ils mettoient dans leurs cérémonies ; tout cela sans doute ne contribua pas peu à inspirer de la vénération pour les mystères. Observons en-

(6) Pour entendre et satisfaire les étrangers qui venoient chercher l'initiation , les prêtres déguisés en marchands , voyageoient dans tous les pays connus , pour apprendre les langues , et en connoître les mœurs.

(7) Voyez le chapitre VI.

(8) Tous les auteurs conviennent que les prêtres pouvoient admettre ou refuser ceux qui prétendoient à l'initiation , même ceux qui se présentoient pour s'instruire , sans qu'aucunes lois puissent les forcer d'agir autrement. Quant aux Egyptiens qu'ils vouloient initier , ils avoient soin , non-seulement de leur former le cœur et l'esprit , mais ils leur enseignoient encore tout ce qui regarde les exercices du corps , soit courir , nager , lutter , etc.

core que l'honneur de socier avec les premiers savans du monde, étoit trop flatteur pour que ceux qui en jousoient n'en exaltassent pas le prix. Pour prétendre au sacerdoce, ce n'étoit pas assez d'avoir des mœurs et de l'intelligence, il falloit encore être d'une conformation parfaite, c'est-à-dire, que les borgnes, les boiteux, etc. en étoient exclus. Les mystères se dirigeoient par cinq ministres, dont le chef, qui recevoit les initiés, se nommoit roi, Hiérophante ou orateur sacré; il représentoit le créateur; et le symbole qu'il en portoit étoit une plaque d'or, pendue en sautoir, sur laquelle étoit écrit *vérité* (Plutarque), *sagesse et science*; et l'on ne pouvoit prononcer son nom sans être puni (9). Il étoit remarquable par sa robe pourpre, richement brodée; par sa chevelure blanche et son diadème, tout éclatant de pierreries, au bas duquel on voyoit des hiéroglyphes qui exprimoient la puissance de la Divinité. Il devoit être d'une vie chaste et pure; mais crainte qu'il ne se laissât emporter aux passions, on lui donnoit des herbes froides, pour qu'il devînt plus continent (10). Le

(9) Jugez de la modestie des prêtres.

(10) C'est ce que rapportent Eusèbe, *Préparation évangélique*, et M. Court de Gébelin, *Monde primitif*. Cette continence sévère

second se nommoit *Dadouque*, ou *Flambeau par excellence*; il représentoit le sol, il, dont il portoit l'image sur la poitrine; il avoit, ainsi que l'hiérophante, une robe pourpre, une chevelure blanche et une couronne. Ces deux ministres étoient inamovibles, et le *dadouque* pouvoit se marier. Le troisième, appelé *Ministre de l'Autel*, représentoit la lune. Le quatrième, nommé *Céryce* ou *Héraud*, étoit armé d'un caducée, symbole de Mercure ou de l'éloquence; il écartoit les profanes, et pronouçoit les formules; et l'*Hydranos* ou *Baptiseur*. Outre ces ministres, il y en avoit dix autres qui servoient aux sacrifices, et aux opérations illusoires des initiations. Indépendamment des habits pontificaux dont ces officiers étoient décorés, ils devoient encore porter une robe blanche de fin lin, conforme à celle de tous les prêtres, et une ceinture de différentes couleurs, qui les distinguoient des classes inférieures (11).

ne s'est pratiqué qu'en Egypte et à Athènes. Chez les autres peuples, l'hiérophante changeoit tous les quatre ans et pouvoit se marier ainsi que les prêtres.

(11) Ce que l'on vient de lire est tiré des mystères d'Isis, d'Apulée, *A. e. d'or*, tome premier, traduction de Montlyard, d'Eusèbe, *Préparation évangélique*, tome 3^e, de Clément d'Alexandrie, de M. Court de

Quoique l'on ne reveloit point aux étrangers tous les secrets que l'on faisoit connoître

Gébelin, et voici mot pour mot un passage de l'Exode 28, et de la 54^e figure de la bible de M. de Sacy. La deuxième année que Moïse fut dans le désert, tous les prêtres avoient une robe de lin blanc sans plis. Sur cette robe ils avoient une ceinture de différentes couleurs : elle faisoit deux tours, et pendoit ensuite jusqu'aux pieds ; mais ils la rejetoient sur l'épaule lorsqu'ils étoient occupés à leur ministère. Le grand-prêtre avoit par-dessus cette robe de lin une autre robe de couleur d'hyacinthe, qui étoit fort ample, et qui pendoit presque jusqu'aux pieds, au bas de laquelle étoient attachées des grenades et des petites sonnettes d'or, entremêlées jusqu'au nombre de soixante-douze. Dessus cette robe le grand-prêtre se revêtoit de l'éphod, qui étoit d'une étoffe riche en broderie ; il venoit à demi-corps ; il étoit fermé par les côtés, et il ne s'ouvroit que par les côtés, et il ne s'ouvroit que par le haut ; il se refermoit ensuite avec deux agrafes ; où étoient deux pierres précieuses, d'une admirable beauté, sur lesquelles étoient gravés les noms des douze tribus, six sur une pierre et six sur l'autre. Il y avoit au-devant de cet éphod une place vide, d'un pied carré, que l'on remplissoit d'une pièce de broderie, nommée le pectoral, enrichie de douze pierres précieuses, sur chacune desquelles étoit écrit un des noms des douze tribus ; ces deux mots y étoient écrits sur une petite lame d'or, *doctrine et vérité*. Ce pectoral étoit attaché avec quatre chaînes

tre aux Egyptiens, les mystères se divisoient cependant en grands et en petits, pour les uns et pour les autres : les grands ne se célébroient que tous les cinq ans, et les petits tous les deux ans. Ainsi l'on voit qu'il s'écouloit au moins une année entre ces deux initiations. Démétrius Poliorcètes fut le seul reçu aux grands et aux petits mystères la même année, c'est-à-dire sans intervalle ; mais alors les mystères avoient déjà perdu

d'or ; deux le tenoient par en haut, et les deux autres s'attachoient vers la ceinture. Cet éphod étoit serré par une ceinture toute éclatante de broderie. Il avoit sur sa tiare une lame d'or qui couvroit son front, où étoient écrits ces mots, *la sainteté est au Seigneur.* L'or signifioit la sagesse, les sonnettes marquoient aux prêtres que toute leur vie doit parler, et que chaque pas doit avertir de penser à la vertu ; le pectoral annonçoit de quoi le cœur du prêtre doit être rempli. » Il ne faut pas être étonné si, non-seulement les habillemens des prêtres égyptiens, mais encore une grande partie de leurs cérémonies, se retrouvent dans ceux des Israélites. Moïse, élevé chez les mages, initié à tous leurs mystères, instruit dans toutes leurs sciences, ainsi que nous le fait remarquer l'écriture (act. 7. 22.). a cru devoir conserver d'eux ce qui sans doute ne pouvoit déplaire au Dieu suprême, et auquel les yeux d'un peuple esclave et ignorant étoient accoutumés.

cette pureté tant vantée ; et l'on voit par les commentaires d'Hermogènes, qu'Anstogyton fit une loi à Athènes, par laquelle ceux qui voudroient se faire initiés seroient obligés de donner une somme d'argent pour leur initiation. En Egypte, ces institutions étoient en l'honneur d'Isis et d'Osiris ; en Grèce, en celui de Cérès, nommée Eleusis (12), ou bonne Déesse, qui étoit l'Isis des Egyptiens, que les Grecs avoient arrangés à leurs fantaisies. Comme ces mystères avoient la même origine, ils étoient les mêmes pour le fond, c'est-à-dire, pour ce qu'on y enseignoit. Ils ne différoient que dans quelques cérémonies. La célébration des grands mys-

(12) Il fut un tems où les Euleusies étoient dirigées par des femmes qui officioient pontificalement. Ces prêtresses étoient obligées, pendant le tems de ces fêtes, à un secret inviolable, à un silence rigoureux, et à une abstinence complète de la jouissance conjugale. Ainsi, n'en déplaise à M. l'abbé Robin, on voit dans Plutarque, dans M. Fourmont le jeune, dans Hérodote même, qu'il cite comme disant le contraire, que les femmes assistoient non-seulement aux sacrifices, processions et aux mystères, mais sacrifioient elles-mêmes, et que le culte de Minerve, de Pallas, de Cérès étoit exercé et rendu par des femmes ; Apollon avoit une prêtresse pour ministre.

tères

tères étoient l'initiation de ceux qui avoient été reçus aux petits, après avoir subi les épreuves nécessaires (15). Pendant cette initiation on avoit une couronne de myrte sur la tête, et lorsque l'on entroit dans le temple, on prenoit de l'eau sacrée qui étoit à l'entrée. Les grands mystères, soit en Egypte ou à Athènes, se célébroient après la pleine lune du septième mois : ils duroient neuf jours. Le premier se nommoit *Agyrme*, c'est-à-dire, convention ; il étoit employé aux purifications, aux ablutions, et à la réception des initiés. Le second s'appeloit *Aladé-Mystai*, ou initié à la mer, attendu que ce jour-là l'initié devoit s'y rendre. Ce fut pour une cérémonie à peu près semblable que Salomon fit construire la mer d'airain. Le troisième étoit celui des sacrifices. Le quatrième étoit destiné à la procession des emblèmes mystérieuses. En Egypte, c'étoit la table Isiatique ; la représentation d'une divinité qui n'offroit aucune figure déterminée ; un très-grand flambeau, symbole de la sagesse et des sciences, etc. A Athènes, c'étoit une corbeille sacrée, qui représentoit celle où Proserpine mettoit les fleurs qu'elle cueilloit lorsqu'elle fut enlevée par Pluton.

(15) Voyez le chapitre VI.

Cette corbeille étoit sur un char tiré par des bœufs, et dont les roues étoient massives, et manière de cylindre. Le char étoit suivi de femmes qui criaient par intervalles, *Khaires Déméter*, c'est-à-dire statue de Cérés. Elles portoient des corbeilles mystérieuses, fermées avec des rubans couleur de pourpre, et qui contenoient du sésame ou blé d'inde, des pyramides, de la laine travaillée, un gâteau, un serpent (14), du sel, une grenade, du lierre, et des pavots. Tout cela étoit l'emblème de la vie et de l'agriculture, qui en est le soutien. Tandis que le char passoit, on ne pouvoit le regarder d'en-haut ni des fenêtres. Le cinquième jour, on faisoit des processions et aux flambeaux. En Egypte, c'étoit pour imiter les courses d'Isis, lorsqu'elle cherchoit Osiris, son mari, qui avoit appris aux hommes les arts et l'agriculture, et qui avoit été tué par son frère Typhon : à Athènes, c'étoit pour imiter Cérés cherchant sa fille. Hommes et femmes y assistoient,

(14) Les corbeilles que portoient les filles vierges (les prêtres n'en vouloient point d'autres) du temple de Minerve, renfermoient à peu près les mêmes emblèmes : le père Tourneaine, *Journal de Trévoux*, 1702, prétend que cela signifioit le serpent qui trompa Ève, et le Messie promis à nos premiers pères.

et comme les flambeaux étoient consacrés , soit à Isis ou à Cérès , c'étoit à qui en porteroit de plus beaux et de plus grands . Le sixième s'appeloit Jak-Kus , nom d'un jeune homme dont on portoit la statue en procession , ce jour-là , d'Athènes au temple d'Eleusis . Ce jeune homme étoit , disoit-on , fils de Cérès ; on s'armoit d'un flambeau , parce qu'il avoit suivi sa mère dans ses courses ; on lui mettoit , de même qu'aux initiés , une couronne de myrthe , emblème de la douleur ; on l'accompagnoit en chantant et en dansant au son des instrumens d'airain , en offrant des sacrifices , et en remplissant diverses cérémonies sur la route (15) . On sait que la déesse Isis , des Egyptiens , avoit aussi un fils , nommé *Horus* . Les septième et huitième jours étoient consacrés à des jeux et des combats feints . A Athènes , le huitième s'appeloit les Epidaurils , en mémoire d'Esculape , (16) qui étoit venu d'Epidaure à Athènes ,

(15) Diodore de Sicile , Plutarque , Hésichius , Meursius , Amyot , Court de Gébelin .

(16) Tous les auteurs qui nous parlent des mystères auroient bien dû nous dire quel est cet Esculape , attendu que dans tout ce qu'ils nous content de l'histoire ancienne , on voit qu'Esculape étoit fils de Ménès , premier roi des Egyptiens ; qu'il composa six volumes sur la Médecine , et que Mercure ou Thaut , son

pour se faire initié ; mais étant arrivé à la fin des mystères , on les avoit recommencés en sa faveur. Le neuvième et dernier jour s'appeloit *Plémokhoé*, du nom d'un grand vase de terre , plus large en haut qu'en bas , et assez profond. On prenoit deux de ces vases , on les remplissoit d'eau ; on les plaçoit dans le temple , l'un à l'orient , l'autre au couchant ; puis on alloit successivement de l'un à l'autre en récitant des prières ; et lorsqu'elles étoient finies , on renversoit cette eau dans une espèce de gouffre , en prononçant ce vœu : « Puissions-nous renverser sous de meilleurs auspices l'eau de ces vases dans ce gouffre terrestre. » Pendant tout le tems des mystères , il n'étoit pas permis d'arrêter ni de décréter personne , et il étoit défendu de paroître à ces fêtes dans des chars. C'étoit dans des temples magnifiques , et en présence du peuple , que se faisoit la célébration des mystères. On voit combien en Egypte celui d'Isis et d'Osiris , connu par la suite sous le

frère , avoit écrit trente-six volumes qui renfermoient les principes des sciences , des arts , et de toutes les connoissances profondes que les prêtres possédoient. On voit évidemment par ce passage que ni les mystères ni Athènes n'existoient au tems d'Esculape. Voyez Clément d'Alexandrie , et tous les auteurs d'après lesquels il a écrit.

nom de *Sérapis*, étoit admirable. Des avenues, à perte de vue, bordées par des sphinx énormes (17) de marbres précieux : des colonnades, des portiques immenses conduisoient à ce superbe édifice. A Eleusis, le temple de Cérès, où se donnoit l'initiation, étoit d'une grandeur étonnante; le dôme seul pouvoit contenir un nombre prodigieux de personnes; l'architecture de ce temple étoit dorique, et son portique que Philon fit construire, étoit aussi commode qu'agréable. Mais lorsqu'il falloit admettre un initié, et lui révéler les secrets, c'étoit dans le sanctuaire tout étincelant de lumières. Les mystères s'ouvroient au son d'une infinité d'instrumens, dont l'harmonie charmoit les sens. Le grand-prêtre, assis sur un trône, et sous un dais éclatant, disoit : « Je vais déclarer un secret aux initiés; qu'on ferme l'entrée aux profanes. » Ensuite il se levoit, étendoit ses bras, et faisoit cette prière. « Déesse Isis, les dieux célestes vous adorent; les infernaux vous craignent; vous faites mouvoir l'univers, vous gouvernez le monde, et vous foulez l'enfer à vos pieds. » Puis se plaçant sur son trône, il continuoit ainsi, tourné vers

(17) Plinè et Diodore nous assurent que celui qui étoit auprès de la grande pyramide, avoit plus de soixante pieds de haut.

le nouveau prosélyte : « O Musée ! toi qui es descendu de la brillante Sélène , sois attentif à mes accens : je t'annoncerai des vérités importantes ; ne souffre pas que des préjugés et des affections antérieures t'enlèvent le bonheur que tu souhaites de puiser dans les connoissances des vérités mystérieuses. Considère la nature divine ; contemple-la sans cesse : règle ton esprit et ton cœur , et marchant dans une voie sûre , admire le maître de l'univers. Il est un , il existe par lui-même ; c'est à lui que tous les êtres doivent leur existence. Il opère en tout et partout : invisible aux yeux des mortels , il voit lui-même toutes choses. » Ce discours et d'autres semblables inspiroient la plus haute estime pour ces sociétés mystérieuses , qui alors jouissoient d'une réputation presque universelle , et cependant peu méritée , puisqu'elles mêloient l'idée d'un Dieu unique aux prestiges et aux mensonges. Cicéron , dans ses lois , regardoit les mystères comme étant de la plus grande utilité , parce qu'on y enseignoit les vrais principes de la vie , et qu'on y apprenoit les moyens de vivre heureux , et de mourir avec l'espérance d'une existence encore plus heureuse. Mais Cicéron ne faisoit cet éloge que d'après les écrits d'Hérodote , de Diogène , et sur tout de

Platon. Ce savant aimable (q) desirant ins-
pirer ses sentimens sublimes, supposoit,
comme initié et philosophe, que les mystères
avoient été établis pour rappeler sans cesse
aux hommes l'unité d'un Dieu, les dogmes
de la création, de la Providence, et d'une
vie à venir : il est certain qu'au tems de Pla-
ton les mystères avoient perdu presque en-
tièrement leur splendeur. La superstition et
la mythologie des Grecs avoient remplacés
premiers symboles des Egyptiens : et ces
notions d'un être suprême, qui les avoient
rendus si grands, n'étoient qu'une tradition
merveilleuse, connue d'un bien petit nombre
d'initiés. Aussi le sage Socrate ne voulut ja-
mais y être admis ; il avoit sous ses yeux son
disciple Alcibiade, et beaucoup d'autres qui,
quoique initiés, jouoient les mystères dans

(q) Rien de plus sublime que les écrits de
Platon, et cependant on y trouve encore des
absurdités, entr'autres le conte de l'anneau
invisible. Le voici tel qu'on le rapporte : « La
terre s'étant entr'ouverte, Gygès, berger de
Candaule, roi de Lydie, descendit dans ce
nouvel abîme. Là, il vit un grand cheval,
dans les flancs duquel étoit un homme qui
avoit à son doigt un anneau magnifique, doué
de la vertu de rendre invisible. Il le prit, et
s'en servit pour ôter sans péril la vie à Cau-
daule, et monta sur son trône. » Voyez la
note 35 du chapitre des prêtres.

leurs festins nocturnes. De plus, c'est que Platon n'alla en Égypte qu'après la mort de son maître. Ce n'étoit donc point dans les initiations que Socrate avoit puisé sa doctrine. « Au sortir de cette vie, dit-il après avoir bu la ciguë, s'ouvrent deux routes (18); l'une mène à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honteux et des actions criminelles; l'autre conduit à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, et qui, dans un corps humain, ont mené une vie divine. » Il paroît évident que si les mystères avoient été réellement établis sur ce principe, ou, pour en juger d'après les autres, s'ils avoient conservé long-tems cette idée pure et sublime d'un Dieu, unique

(18) Dernières paroles de Socrate. C'est de lui que Platon tenoit l'idée des génies particuliers. Selon ces deux philosophes, chaque homme avoit un démon qui le gardoit, et qui étoit témoin non-seulement de ses actions, mais encore de ses pensées. La métaphysique de Platon se ressent de celle de Pythagore; elle est bien au-dessous de sa morale qu'il tenoit de Socrate; cependant les Saints Pères ont cru voir dans les écrits de Platon la préparation à l'évangile, la prophétie de la trinité, celle de la Vierge et du Christ. Platon est mort âgé de 81 ans, l'année du monde 3656, 149 ans après Pythagore, 52 après Socrate, et 348 avant J. C.

créateur et conservateur de l'univers (19). Tous les philosophes et les législateurs qui s'y sont fait initier n'auroient pas apporté dans leur patrie tant de faux dieux et de cultes différens, souvent aussi cruels que ridicules. Il est impossible de savoir chez quelle nation et dans quel tems les conventions mystérieuses ont pris naissance; tous les peuples en ont eu, et chacun s'en est dit l'instituteur. Si l'on entre un instant dans le chaos de l'antiquité, on y trouve une foule de faits aussi singuliers que peu vraisemblables. Chaque historien donne son sentiment comme une loi irrévocable. Les uns disent que Cérops, égyptien, ayant avec lui une colonie de ses concitoyens, vint dans l'Attique, l'an du monde 2422 (20), soumit les habitans de

(19) Le culte du moteur éternel doit être aussi pur, aussi vrai, aussi évident que lui-même. Il est donc certain que si les prêtres connoissoient réellement ce dieu suprême, ils ne le respectoient pas; on ne croyoit pas qu'ils pussent l'offenser; alors en parler avec emphase, le peindre et le faire agir selon leurs vues, étoient de grands moyens pour en imposer à leurs prosélytes; mais c'étoit cacher sa perfection, et par conséquent le faire méconnoître.

(20) C'est l'époque marquée sur les marbres trouvés à l'île de Paros, dans l'Archipel, par Guillaume Pétrée. Ces marbres remplis

cette contrée qui vivoient dans les forêts, quoiqu'au nombre de vingt mille, leur bâtit douze bourgs, les instruisit, leur fit des lois civiles et morales, établit le mariage parmi eux, forma l'aréopage, et leur apprit enfin à connoître Jupiter, et à le regarder comme le premier et le plus grand des dieux. D'autres assurent que les Pélagés furent les premiers habitans de la Grèce, qu'ils avoient été en Egypte, et en avoient apporté des dieux dont ils ne connoissoient ni la puissance, ni le culte qu'ils exigeoient; ils se contentèrent donc de leur offrir des vœux et des sacrifices, parce qu'ils avoient reçu des Egyptiens l'idée de l'hommage que l'on doit rendre aux dieux. Mais enfin voulant savoir à quoi s'en rapporter, ils furent obligés d'aller consulter l'oracle de Dodone, qui étoit rendu par des prêtres égyptiens. Long-tems

d'inscriptions grecques et latines, contenant les faits et les points de chronologie les plus importans de l'histoire d'Athènes, furent apportés en Angleterre, vers l'an 1624, à Howard, comte d'Arundel, qui avoit envoyé Pétrée au Levant. Quoique Vossius, Petau, Fourmont, et même le savant anglais Marsham, soit postérieur à ces précieux restes de l'antiquité, et qu'ils aient travaillé d'après, ils n'en sont pas plus d'accord pour les dates. Rollin fait venir Cécrops en Attique, l'an 2248. Hist. anc. t. 1. p. 158, édit. de 1731.

après, Inachus (21) vint en Grèce, et y communiqua la langue sacrée, qui étoient les

(21) Si les premiers écrivains ont eu le péloton de fil d'Ariane pour se conduire dans le labyrinthe de l'antiquité, il est évident qu'après l'avoir développé, ils le mêlèrent considérablement, ou, n'en connoissant pas le prix, ils en laissèrent échapper bientôt le bout, et employèrent tous les moyens pour cacher leur ignorance. Voici encore des points fondamentaux de l'histoire, aussi authentiquement reconnus que ceux que je viens de rapporter. Sicyone, ville du Péloponèse, (aujourd'hui la Morée, située sous le 40^e. degré de longitude, et le 38^e. de latitude) est le plus ancien royaume de la Grèce. Egialée en fut le premier roi, l'an du monde 2231, 1773 ans avant J. C. Inachus jeta les fondemens du royaume d'Argos (encore) dans le Péloponèse, l'an du monde 2181, 1823 ans avant J. C., 50 ans avant Sicyone, malgré que Sicyone soit le plus ancien royaume du Péloponèse. Inachus eut un fils, nommé Pharonée, qui lui succéda l'an du monde 2230, et une fille qui fut aimée de Jupiter. Ce dieu, pour soustraire Isis à la colère de sa femme Junon, la transforma en vache. Junon envoya un taon qui la piquoit sans cesse. Un beau jour, en passant auprès de son père, elle écrivoit son nom sur le sable avec son pied (de vache), ce qui la fit reconnoître : mais dans le moment qu'Inachus alloit se saisir d'elle, le maudit taon la piqua si cruellement, qu'elle se jeta dans la mer. Elle passa à la nage toute la Méditerranée, et arriva en Egypte (le trajet n'est guère que de 180 lieues en ligne droite),

hiéroglyphes ; ensuite Mélampe , mage , habile médecin , devin et magicien , comme

où Jupiter lui rendit sa première forme , et eut d'elle Epaphus ; après quoi il la maria à Osiris (le même dont nous avons déjà parlé). Cet Osiris étoit (aussi) fils de Jupiter ; il avoit (aussi) régné sur les Argiens (toujours dans le Péloponèse) ; mais ayant cédé son royaume à son fils Egialée , il voyagea en Egypte (on ne dit pas si c'est par terre ou par eau ; par terre il y a tout au moins 1206 lieues) , et s'en rendit maître (on ne voit nulle part ni comment , ni pourquoi , ni dans quel tems). Uni à (l'innocence) Isis , il fut au comble du bonheur. Charmés tous deux l'un de l'autre , ils vécurent de la meilleure intelligence ; ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens , lesquelles , selon Théodore (Histoire Universelle) avoient la louable coutume de se manger les uns les autres , et y introduisirent les arts utiles. Examinons , en passant , que lorsqu'il s'agit d'autorité , on a souvent recours aux poètes : voici encore deux vers de Tibulle que l'on nous cite :

*Primus aratra manu solerti fecit Osiris ,
Et tenerum ferro sollicitavit humum.*

« Osiris est le premier qui eut l'adresse de
» faire une charrue , et qui , avec un soc de
» fer , excita la fertilité de la terre. »

Ne croyons pas que ce soit là les seules lois que les Egyptiens ont eues. A côté des passages que nous venons de lire , les mêmes auteurs ont soin de nous apprendre qu'Hermès ou Mercure Trismégiste (c'est-à-dire , trois fois très-grand) , réunit chez les Egyp-

tous

tous les autres prêtres, apporta les mystères de Bacchus qu'il avoit pris en Egypte; mais, comme dit l'histoire, par amour-propre il les déguisa et les changea. Les grecs à leur

tiens (ses compatriotes) le sacerdoce et la royauté, on ne sait pas dans quel tems, il inventa l'écriture, les premières lois égyptiennes, les sacrifices, la musique, la lutte, etc. Mais d'autres plus exacts nous assurent que Mercure ne fut seulement que le conseiller d'Isis et d'Osiris; et pour nous en convaincre, ils attestent que Mercure florissoit vers l'an du monde 21. 4, 1900 ans avant J. C.; enfin 127 ans avant Isis et Osiris. Après de semblables contradictions, observons encore que le Péloponèse tant de fois citée n'a tout au plus que 36 lieues du couchant au levant, et 45 du midi au nord. C'est une presqu'île jointe à la Grèce par l'isthme de Corinthe: elle est entourée par la Méditerranée, et si l'on veut par la mer Adriatique, et celle de l'Archipel. Ainsi pour aller de l'Egypte au Péloponèse, il falloit entrer dans l'Asie par l'isthme de Suez, suivre le tour de la mer Noire, franchir toutes les rivières qui s'y rendent, puis enfiler l'isthme de Corinthe; ou bien il falloit traverser la Méditerranée, soit à la nage, comme Isis, ou par le moyen des vaisseaux. Alors les historiens auroient bien dû nous parler de ces flottes, et nous vaner l'habileté des pilotes qui connoissoient assez justement la position de cette presqu'île, pour y alorder de préférence aux îles de l'Archipel, entre lesquelles ils passoient sans doute.

tour les défigurèrent au point que Mélampe ne put s'empêcher de leur en faire des reproches amers. C'est la cause pour laquelle il fut persécuté et enfin chassé du royaume. On sait encore que la mythologie des Grecs a été enrichie par Orphée de tout ce qu'il avoit appris à Memphis dans son initiation. Ce qu'on ignore c'est l'établissement des grands mystères, et ce qui leur a donné lieu : le peu qu'on en lit dans nos auteurs, n'est autre chose que ce qu'ils ont bien voulu supposer, d'après quelques mots qui ressembloient aux hiéroglyphes des Egyptiens, c'est-à-dire, qui pouvoient s'interpréter de la manière que l'on vouloit ; aussi presque tous les historiens ont fait comme les prêtres, ils ont oublié que la vérité seule devoit les faire agir, et que leur emploi exigeoit qu'ils sacrifiasent à cette idole sacrée leur intérêt et leur amour propre (22). Enfin Plutarque

(22) En comparant les ouvrages des historiens et des chronologistes, dont le nombre est incroyable, il est impossible d'en trouver un seul qui ne démente tous les autres. Ce qui prévient beaucoup sur ce que j'ose avancer ici, c'est qu'il n'y a aucun livre fait pour prouver que deux et deux ne font pas quatre ; par conséquent l'histoire ne devant être qu'une suite claire et nette de faits et de dates, tous sentimens particuliers, tou-

au traité d'Isis et Osiris, nous dit qu'Isis étoit née en Egypte, qu'elle épousa Osiris, et qu'ils vécurent dans une parfaite union; qu'ils s'appliquoient à polir leurs sujets, à les instruire, à leur enseigner l'agriculture et les autres arts nécessaires à la vie. Typhon, jaloux de cette félicité, se révolta contre Osiris, son frère (23), et accompagné de soixante-douze complices, il le tua, puis le mit dans un coffre qu'il cacha dans un petit bois. Isis, désespérée, chercha le corps de son mari, mais inutilement. Une nuit que Typhon chassoit au clair de la lune, il retrouva le coffre dans lequel il avoit mis le corps d'Osiris: il l'en retira, et le coupa en quatorze parties, qu'il dispersa en différentes contrées. Isis courut partout pour retrouver son mari,

tes suppositions, toutes coniectures ne méritent aucune confiance. Enfin il me semble que l'on devroit être d'accord sur l'histoire comme on l'est sur toutes les vérités éternelles.

(25) Hésiode, contemporain d'Homère, est le premier qui nous ait parlé de Typhon; il nous dit qu'il étoit fils du Tartare et de la Terre. On rapporte ainsi sa naissance: Junon, indignée de ce que Jupiter avoit enfanté Minerve sans aide ni compagnie, frappa la terre avec sa main, et reçut les plus fortes vapeurs qui en sortirent: ce fut de ces vapeurs que naquit Typhon. Voyez le dictionnaire de la fable.

et ce sont ces courses que l'on a célébré en Egypte qui ont donné naissance à ces mystères si vantés. L'histoire d'Isis et d'Osiris est rapportée différemment dans quelques auteurs.

Diodore ne donne que 26 complices à Typhon, et coupe le corps d'Osiris en 26 morceaux. D'autres à qui la coupure fait encore moins de peine qu'à Diodore, partagent le pauvre Osiris en 56 parties. Heureusement que de nos jours M. Court de Gébeline, t. 4, p. 528, s'est imaginé qu'il falloit lire 28 dans Diodore, quoique partout il étoit dit 26, attendu, nous dit-il, que la moitié de 28 est 14, que quatre fois 14 font 56, et qu'enfin tout cela exprime l'inondation du Nil, qui doit être de quatorze coudées (24). Je crois

(24) Je ne puis trouver un seul auteur qui autorise absolument cette allégorie ingénieuse de M. Court de Gébeline. Pline même dit :

Justum incrementum est cubitorum 16. Minores aquæ non omnia rigant : Ampliores detinent tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt, solo madente; illo non dant sitiente. In duodecim cubitis famem sentit (Provincia), in tredecim etiamnum esurit : quatuordecim cubita hilaritatem adferunt, quindecim securitatem, sexdecim delicias. Plin. lib. V.

La crue nécessaire est de 16 coudées ; les eaux, à une moindre hauteur, n'arrosent pas tout le pays ; et à une hauteur plus considé-

au moins que cet emblème de la crue du Nil convaincra de la profondeur des mystères de l'Égypte. Ceux d'Eleusis ont une origine à peu près semblable. Pluton ayant enlevé Proserpine lorsqu'elle cueilloit des fleurs dans les campagnes de la Sicile, Cérès, sa mère, alluma deux flambeaux sur le mont Etna, puis courut jour et nuit pour chercher sa fille. Voilà l'origine des mystères de Cérès et des fêtes nocturnes, autant connu par le ridicule et l'indécence, que par le merveilleux qu'on a cru y voir. M. Court de Gébelin prétend dans ses allégories ingénieuses (25) que les mystères de Cérès sont nés dans les campagnes d'Eleusis, par une suite des fêtes que les laboureurs faisoient après leur récolte. Le même auteur prétend encore que

able, elles tardent trop à se retirer. Trop fortes, elles inondent encore les terres au tems de les ensemercer ; trop basses, elles sont cause qu'on ne peut pas semer sur un sol trop aride. A 12 coudées, la famine se fait sentir ; à 13, encore disette ; 14 coudées font naître la gaîté et l'espoir ; à 15 coudées on n'a plus rien à craindre ; et les 16 amènent l'abondance et le bonheur

(25) C'est ainsi que s'exprime M. Court de Gébelin, en parlant de son monde primitif, tom. 4, p. 19. Ce que je donne au public, dit-il, n'est qu'une allégorie ingénieuse, il y en a cinq gros volumes de



les fêtes furent établies en Sicile avant que de l'être à Athènes. Voici le raisonnement que se fait M. Court de Gébelin. « Si la lumière a tant de peine à percer dans ces tems actuels malgré les ressources infinies qu'on a pour les répandre, avec quelle lenteur ne se seroit-elle pas propagée dans ces premiers tems, si l'on n'eût trouvé ainsi les moyens (les mystères et les fêtes) de la mettre en action, et de la rendre agréable à tout le monde. Ce sont les Athéniens qui, pour des vues d'intérêt, dans les premiers tems, établirent des fêtes consacrées à l'agriculture. Chaque année, immédiatement après la moisson, on vit les Athéniens en corps se transporter, avec tout l'éclat et toute l'allégresse d'une pompe solennelle, dans ces riches contrées d'Eleusis, rendre grâce à Dieu des biens qu'il venoit de leur procurer par l'invention de l'agriculture, et entretenir avec le peuple laboureur d'Eleusis ces liens de fraternité qui faisoient disparaître toute la morgue des citadins (dans ces premiers tems), et sans lesquels ils n'eussent pas pu subsister. Ces cérémonies, revêtues de tout ce que les fêtes ont de plus brillant, et la religion de plus auguste, rendoient le laboureur grand à ses propres yeux, et ne lui montroient dans ses maîtres que des amis et

Les protecteurs. » M. Court de Gébelin suppose encore « que les mystères furent établis pour donner aux hommes un point de réunion qui les fît réfléchir sur les avantages de la société, et qui leur fît sentir combien on seroit malheureux sans les lois de l'ordre. Les mystères, dit-il encore, avoient pour but de faire de tous les hommes un seul corps et un esprit par l'amour fraternel. » J'avoue que ces suppositions et des milliers d'autres, répandues dans tous les livres, sont bien belles sans doute ; mais la vérité qu'elles ont obscurcie, peut-être anéantie, nous faisoit mieux connoître l'antiquité, instruisoit, et par conséquent seroit beaucoup plus précieuse. Avant de quitter cet article, je crois devoir rapporter une cérémonie fort ancienne, dont parlent Macrobe et Plutarque. Au tems de la moisson, nous disent-ils, chaque laboureur, couronné d'épis, portant dans ses bras son dieu Pénate (26), et accompagné de ses en-

(26) Les dieux Pénates ou Lares, étoient, dit-on, des petites statues de bois, de pierre, ou même de terre, que chaque chef de famille faisoit et gardoit avec le plus grand soin dans un coin de sa maison. Ces statues grossièrement faites, n'avoient souvent aucune forme déterminée ; elles étoient presque toujours accompagnées d'un chien, nommé *Familias*, qui partageoit les honneurs de la divinité.

fans , f isoit trois fois le tour de ses champs avant que d'en couper les productions. Cette action de grace rendue par le cultivateur devint par la suite (on n'a aucune époque de ces fêtes) une fonction sacerdotale ; alors les 12 prêtres portant, au lieu de tiare. des couronnes de feuilles ou de fruit qui étoit consacré au dieu particulier que l'on honoroit, se promenoient à l'entour des campagnes, en chantant des hymnes et en faisant des libations. Amphyction, roi des Thermopyles, avoit aussi établi une espèce de fête qui se célébroit deux fois l'année ; douze villes grecques envoioient deux députés chacune aux Thermopyles, pour honorer leurs dieux, leur offrir des sacrifices, puis délibérer sur les affaires de la nation. Chez les Egyptiens, une autre cérémonie qui en imposoit beaucoup encore, étoit celle des funérailles qui se faisoient au labyrinthe (27). Hérodote qui assure avoir vu

En Egypte ces dieux se nommoient *Anachis*, *Tictis*, d'*Imon* et *Héros*. En Grèce et chez les Romains, c'étoient deux jumeaux appelés *Larès* ou *Pénate*, fils de *Lara* ou *Larunde*, concubine de *Mercur*. Puis les *Vieles*, les *Compitales*, les *Urbani*, les *Hostilites*, et les *præslites*.

(27) Il fut bâti, selon *Diodore*, par *Mendis*, roi d'*Egypte*, pour lui servir de sépulture ; et, selon *Hérodote*, par douze rois qui, d'accord ensemble, gouvernoient l'*Egypte*.

cet édifice incroyable , nous dit que la partie supérieure étoit dédiée au soleil , et la souterraine aux dieux infernaux. Chacune de ces parties étoit composée de douze palais (28) immenses , qui communiquoit à quinze cents chambres , séparées par des terrasses , et dont l'arrangement ne laissoit aucune sortie à ceux qui s'engageoient de les visiter (29).

(28) On prétend que ce sont ces palais qu'Homère , dans son *Odyssée* , appelle les douze portes du soleil , qui fermoient l'entrée des enfers.

(29) Tous ceux qui suivent *Ussérius* disent que ces douze rois commencèrent à régner l'an du monde 685 avant J. C. , et finirent 15 ans après , 670 ans avant J. C. , *Hérodote* est né 201 ans après , 484 ans avant J. C. Il paroît qu'il n'avoit pas moins de 24 ans lorsqu'il fut en Egypte. Ainsi il y avoit à peu près 215 ans que le labyrinthe étoit bâti : je mets dix ans pour la construction. Mais un récit que fait *Hérodote* (*Thalie* , l. 3) , démentira peut-être de quelques années cette chronologie. Avant de le rapporter , je crois devoir donner les époques qui me font douter , faute de plus grandes connoissances. *Cambysé* fut vainqueur des Egyptiens l'an 525 avant J. C. Il y avoit donc 65 ans au moins lorsqu'*Hérodote* vint en Egypte ; et voici ce que dit cet historien : Je parcourus la plaine où les deux armées avoient combattu ; elle étoit couverte d'ossements humains entassés par monceaux : ceux des prêtres étoient d'un côté , ceux des Egyptiens de l'autre , parce que les naturels

On pouvoit entrer dans la partie supérieure, mais la souterraine, qui étoit destinée à la sépulture des rois, n'étoit habitée que par les prêtres et les initiés. Ce labyrinthe étoit situé à 40 lieues de Memphis, du côté de la Lybie, au nord du grandissime lac de Mœris, et au nord du marais Achérusie, ou petit lac Cha-

Le pays avoient eu soin de les séparer après le combat. Ils me firent remarquer un fait qui m'eût paru bien étonnant sans l'explication qu'ils m'en donnèrent. Les crânes des Perses, minces et fragiles, se brisoient lorsqu'on les frappoit légèrement avec une pierre; ceux des Egyptiens, épais et compactes, résistoient aux coups de cailloux. Ils attribuoient cette différence de solidité à l'habitude qu'ont les Perses de se couvrir la tête de tiaras dès leur enfance, et à l'usage où sont les Egyptiens de laisser leurs enfans la tête nue et rasée, exposée aux ardeurs du soleil. Cette explication, ajoute-t-il, m'a paru satisfaisante. Ce passage, tel qu'on le trouve dans M. Savary, semble prouver que du tems d'Hérodote, ni les Perses, ni les Egyptiens n'enterroient ni ne brûloient leurs morts, ce qui paroît contredire tous les passages de l'histoire, que les ossemens humains résistent très-long-tems exposés aux différentes températures d'un climat chaud, etc. etc. Il n'y a point à douter que ces ossemens ne soient ceux des guerriers tués dans la bataille que gagna Cambyse sur Psammenite. M. Savary le dit formellement dans ses lettres sur l'Égypte.

ron (30) qui en bernoit l'entrée. C'étoit sur le bord de ce lac que les prêtres jugeoient les actions et les ames des rois en grande cérémonie (31) (dans ces premiers tems), nous dit aussi Diodore. Les Egyptiens étoient fort attachés à leurs souverains; le deuil de la maison royale étoit ordinairement pour chaque famille un deuil domestique, que l'on témoignoit pendant quarante jours, en public, par des habits déchirés, et dans le particulier par des abstinences rigoureuses. Ce deuil et les jeûnes étoient dirigés par les prêtres (32).

(30) Charon, en langue égyptienne, signifie nautonnier. Celui-ci étoit le seul qui pût avoir une barque sur ce lac, ou plutôt sur les eaux d'un marais nommé *Achérusie*, qui avoit à peu près trois-quarts de lieue.

(31) Ces cérémonies, ainsi que toutes celles qui se faisoient en Egypte, regardoient les prêtres, et coûtoient de grosses sommes immenses. On leur donnoit un talent d'argent, qui valoit alors mille écus, pour simplement embaumer le corps d'un roi. *Hérodote*, t. 2. 85. *Diodore*, l. 2. p. 81.

(32) Diodore voudra bien convenir avec moi, que les prêtres auroient dû laisser la liberté et l'honneur de ces abstinences aux Egyptiens, puisqu'ils étoient si fort attachés à leurs rois, qu'à leur mort ils déchiroient leurs habits. Mais peut-être étoit-ce les prêtres qui forçoient tout ce monde à paroître en lambeaux. Moïse avoit conservé encore

La durée de ce deuil étoit le tems que l'on gardoit le corps dans le palais du défunt. Après les quarante jours on apportoit le mort, conduit par les prêtres et le peuple, au bord du lac Charon. Là une assemblée de prêtres-juges, vêtus d'une robe couleur pourpre, et portant au col une chaîne d'or, où pendoit un saphir sur lequel étoit gravée une figure sans yeux, que l'on disoit être la Vérité. Le premier de ces juges faisoit signe au convoi d'arrêter, puis demandoit au chef des prêtres qui le conduisoit ce qu'il avoit à dire pour ou contre le défunt. Celui que l'on interrogeoit répondoit comme il croyoit devoir répondre. Après quoi le grand juge se levoit, et demandoit à tous les assistans s'ils n'avoient point d'accusation prouvée à faire contre le mort. Le peuple alors pouvoit se plaindre, et on l'écoutoit. Sur cet aveu public, chaque juge laissoit tomber un billet dans une urne qui étoit au milieu d'eux. Cela fait, le chef de tous les prêtres ouvroit l'urne, et prononçoit à haute voix la sentence. Lorsqu'elle étoit prononcée, tous unanimement excluient le mort de la sépulture, et les prêtres annonçoient que son ame (35) seroit à jamais

cette maxime. Voyez Lévit. 10, et la 56^e. figure de la Bible, Nabad et Abiud.

(35) Hérodote, lib. 2, et plusieurs auteurs errants

errante, et souffroit des peines infinies. Mais si la sentence étoit à l'avantage du défunt, on le passoit dans la barque, et l'assemblée prioit les dieux de le recevoir dans la compagnie des justes, et de l'associer à leur bonheur. Dès que le mort étoit arrivé de l'autre côté du lac, des prêtres couverts d'un grand voile s'en emparoié, et le portoient dans le tombeau qui lui étoit destiné. A peine le corps étoit-il entré dans le labyrinthe, que le deuil général se changeoit en la plus grande réjouissance publique. La persuasion où étoit le peuple que le défunt alloit être admis au nombre des bienheureux, faisoit porter l'enthousiasme à l'extrême. Il paroît qu'on n'étoit pas plus chagrin lorsque le corps alloit

nous disent que les Egyptiens ont connu les premiers l'immortalité de l'ame. Quelques-uns prétendent que par l'ame des hommes, ils entendoient leurs ouvrages, et qu'elle vivoit plus ou moins, selon ce que les hommes avoient fait. L'ame des astronomes habitoit le ciel, celle des navigateurs habitoit les eaux, etc. Les Perses, nous dit-on, figuroient le passage de l'ame au ciel par un escalier élevé qui conduisoit à sept portes différentes : la première étoit de plomb, la 2^e. d'étain, la 3^e. d'airain, la 4^e. de fer, la 5^e. de bronze, la 6^e. d'argent, et la 7^e. d'or. Cela signifioit les sept planètes qu'il falloit traverser, savoir, Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la Lune, et le Soleil.

aux enfers. Riches, nobles, se mêloient sans distinction avec les pauvres et les artisans. La familiarité des discours, l'indécence même n'offensoit jamais personne ; les femmes même, esclaves (54) en Egypte, se livroient à la joie la plus libre et la plus lascive. La profusion des vins, et par conséquent la débauche, étoit surprenante : les sacrifices, les jeux de toute espece, les illuminations qui décoroient des milliers de barques qui vo- guoient sur les canaux du Nil, la musique, le chant, la danse ; enfin tout ce qui peut rendre une fête éclatante et complète étoit employé par les Egyptiens pour le retour du labyrinthe, ou la fête des funérailles. Cet oubli des mœurs, et cette ivresse publique ; étoient, comme on le voit, dirigés par les plus grands sages de l'antiquité. Ces fêtes duroient quelquefois huit jours (35) ; elles étoient très-fréquentées, n'étoient pas moins ridicules les unes que les autres, ne se cédoient rien sur ce qui regardoit les excès du

(34) Voyez la quinzième lettre de M. Savary, écrite du grand Caire ; il y détaille les mœurs et les occupations des Egyptiennes avec la plus grande vérité.

(35) M. l'abbé Terrasson, auteur de la fidèle traduction de Di dore de Sicile, nous dit que ces fêtes duroient quelquefois un mois.

libertinage. Il est difficile de décider lesquelles ont été les plus vicieuses, dans quels tems et chez quels peuples. Hérodote, un des plus anciens historiens, qui ait été initié aux mystères des Egyptiens, et témoin oculaire de leurs fêtes, ne nous en fait pas une description bien avantageuse (36), et nous montre, par les préjugés de son tems, dont il est esclave, combien les prêtres qui exis-

(36) De toutes les parties de l'Égypte, les peuples se rendent en foule à la fête de Diane, à Bubaste; une multitude de bateaux voguent vers cette ville. Dans chaque barque, des musiciens accompagnent leur chant avec des cymbales et le tambour de basque; des hommes jouent de la flûte, d'autres chantent et battent des mains en cadence. On s'arrête devant toutes les villes qui sont sur le passage, et la musique recommence. Les femmes, s'abandonnant à l'ivresse de la joie, agacent, par les propos les plus libres, celles qu'elles rencontrent, chantent des airs libertins, et exécutent des danses lascives. Lorsqu'on est arrivé à Bubaste, on immole pendant la solennité des victimes innombrables; et l'on boit plus de vin dans un jour que dans tout le reste de l'année, excepté les autres fêtes. Plus de sept cent mille personnes s'y trouvent réunies. M. Savary qui rapporte ce passage, assure que l'on fait encore aujourd'hui toutes ces cérémonies autour des tombeaux des Sautons, et devant les églises Coptes.

toient alors, et qui l'ont instruit, étoient faux et orgueilleux. Enfin les mystères de Bacchus, apportés en Grèce, à l'instant de leur naissance (57), ne sont connus que par

(57) P tint de nations dans le monde qui aient oublié sitôt ce qu'on leur enseignoit, ou qui aient eu la tête aussi dure que les Egyptiens. On sait qu'Osiris, puis Mercure, leur apprirent tous les arts utiles, et sur-tout celui de labourer la terre. Eh bien ! Bacchus, fils aussi de Jupiter, après avoir fait la conquête des Indes (elles n'ont guère que trois mille lieues de tour), alla en Egypte, où il enseigna l'agriculture, planta la vigne et fut adoré. Il punit sévèrement Panthée (tous ceux qui ont établi de nouveaux cultes ont agi ainsi) qui vouloit s'opposer à ces solennités. Il est fort difficile de concilier le tems où vivoit Bacchus avec celui où le prêtre Mélampe vint en Grèce. Aristée, fils d'Apollon, épousa Autoané, fille de Cadmus; et Mœris, fille d'Aristée, reçut Bacchus dans ses bras à l'instant que périt Sémélé qui étoit enceinte de Bacchus. Ne mettons que trente ans pour Autoané, fille de Cadmus; trente ans pour Mœris, fille d'Autoané, et quarante ans pour Bacchus, pour ses voyages, ses conquêtes et l'établissement de ses mystères, nous aurons cent ans à retirer sur 1519 ans (tems où je place Cadmus); restera 1419 ans. Mélampe est venu en Grèce vers l'an 1380 avant J. C.; il n'y avoit donc que 39 ans tout au plus que les mystères étoient établis en Egypte ou en Thrace, (l'une est en Afrique, et l'autre en Europe, dans la Romanie, sur

les excès honteux où l'on s'y livroit. Ces fêtes, nous disent les historiens, se célébroient par toutes sortes de débauches. Des femmes, appelées *Bacchantes*, vêtues de peaux de tigres, toutes échevelées, tenant des thyrses (38) et des torches enflammées, pousoient des hurlemens effroyables, et profitoient de ces instans de démence pour commettre mille actions impudiques et sangui- naires (39). Ces extravagances se terminoient

les bords de l'Archipel : il n'y a que toute la Méditerranée à traverser), lorsque les Grecs les connurent. On voit que pour ne pas mettre la chronologie en défaut, j'oublie qu'Agénor, père de Cadmus, ne bâtit la ville de Tyr que l'an 1255 avant J. C., et qu'Aristée, père de Mœris, fut admis aux mystères de Bacchus par Bacchus même. Voyez les articles de Cadmus, d'Aristée, de Bacchus, de Mœris, etc. dans la fable.

(38) Bâton couvert de feuilles de vignes et de lierre, terminé par une pomme de pin.

(39) Les mêmes auteurs qui décrivent les bacchantales, nous disent qu'Orphée ayant perdu Eurydice, son épouse, eut beaucoup d'indifférence pour les femmes, ce qui fâcha tellement les Bacchantes, qu'elles s'irritèrent contre lui, et le mirent en pièces. Observons ici que ce même Orphée, qui apporta aussi des mystères en Grèce, étoit contemporain du prêtre Mélampe, puisqu'Aristée, gendre de Cadmus, employa tous les moyens pour séduire Eurydice sa femme.

par le sacrifice d'un bouc, animal consacré au dieu instituteur de ces orgies. Les fêtes de Priape, fils de Bacchus, celles de Phallus, de Mercure, de Saturne, n'étoient pas moins infâmes. Ce n'étoient pas là les seules divinités qu'avoient les peuples de l'antiquité; ils honoroient encore, par les mêmes excès, Vénus, Cotytto, Persica, Prema, Pertunda, Lubentie, Volupie, etc. Minerve même, que l'on regardoit comme déesse de la sagesse, avoit une fête à Sais, que l'on célébroit avec beaucoup d'éclat, mais encore avec plus de licence. Il ne faut pas oublier les Tubilustries en l'honneur de Vulcan, dont les sacrifices consistoient à jeter des animaux vivans dans le feu. Les oracles cruels de Saturne exigèrent en même tems des victimes humaines, et les souverains les plus intrépides ne balancèrent point à faire égorger leurs sujets, leurs amis, et leurs propres enfans. Ce qui étonne, c'est que tous ces cultes, aussi ridicules que criminels, étoient ordonnés et dirigés par des prêtres (41) ou

(40) A Tyr, dit Philon de Biblos, d'après Sanchoniaton, et à Carthage, dit Rollin, d'après Philon, Quint-Curce et Plutarque, c'étoit la coutume, dans les grandes calamités, que les rois immolassent leur fils. Les Phéniciens, les Cananéens, les Israélites

Prêtresses, et que le philosophe humain et juste, qui s'élevoit contre de pareilles absurdités, étoit accusé d'irrévérence envers les dieux, et punis comme impie.

Cicéron, qui desiroit ardemment que les mystères de la bonne déesse redevinssent aussi augustes et aussi purs que l'idée que lui en donnoient les écrits de Platon; Cicéron (41), dans ses lois, se déclare fortement contre toutes ces horreurs que lion célébroit la nuit, appelées *sacrifices nocturnes*. Deux cents ans après Cicéron, Adrien qui, par une

même, brûloient inhumainement leurs enfans, ou ceux qu'ils achetoient. Hérodote, liv. 7, cap. 167, qui, dans ses récits, surpasse tous les historiens, nous assurent que pendant la bataille (elle dura depuis le matin jusqu'au soir) que Gélon, tyran de Syracuse, livra aux Carthaginois, le général de ces derniers, nommé Amilcar, ne cessa de sacrifier aux dieux des hommes tous vivans et en grand nombre. Cela n'empêcha pas, comme on peut le penser, les Carthaginois d'être vaincus. Par de telles abominations, je laisse à juger de la sagesse et de la vertu des prêtres.

(41) Cicéron est né à Arpine en Toscane, l'an 106 avant J. C. Il paroît qu'il n'avoit pas plus de 25 ans lorsqu'il vint à Athènes, dans laquelle ville il ne resta que deux ans, plus occupé à devenir le rival des grands orateurs qu'à passer son tems dans les épreuves de la connoissance des mystères. Il mourut âgé de 63 ans, 43 ans avant J. C.

foiblesse indigne d'un empereur tel que lui , fit élever des temples au jeune Antinoüs , lui donna des prêtres , des prophètes , un oracle. Adrien même crut devoir remédier aux abus des mystères ; il fit plusieurs réglemens relatifs à leur célébration ; mais comme de semblables erreurs ne peuvent se corriger, Théodore en ordonna l'extinction totale.

Sans doute , en se laissant éblouir par l'appareil pompeux des mystères , par les sciences profondes que l'on y enseignoit , par les cérémonies imposantes , même pour celui qui les occasionne ; enfin par la morale que chaque initié devoit mettre dans ses actions , on a pu s'enthousiasmer pour ces pratiques plus singulières que religieuses. Mais lorsqu'on se rappellera les abus honteux pour la raison auxquels les mystères ont donné lieu , qu'ils n'ont été institués que par l'orgueil et la cupidité , et toujours aux dépens de la tranquillité et de la bonne foi des peuples , on conviendra sans peine , que quand ils auroient eu réellement pour but de rendre hommage au créateur de l'univers (42) , ils

(42) L'opinion que l'univers ne s'est pas formé par hasard , et sans une intelligence qui le gouverne dans toutes ses révolutions , est très-ancienne ; l'auteur en est inconnu ; les poètes , les philosophes la tiennent des anciens législateurs et théologiens. La créance

auroient encore été vicieux, puisqu'ils ne corrigeoient pas les hommes de leurs erreurs, et qu'on ne pouvoit y prétendre sans le consentement des prêtres. Il paroît plus simple de croire que l'Être tout parfait, moteur et conservateur des mondes et des astres qui roulent et semblent se perdre dans l'immensité de l'espace, n'a jamais exigé de ces faux ministres de ces faux ministres de pareils honneurs, aussi futiles que vains, et que tout mortel sensible et juste a pu lui offrir en tout tems, et dans tous les lieux, ses vœux et sa reconnoissance. Ainsi, malgré le respect que l'on a pu avoir pour les mystères, n'ayons pas l'inconséquence d'assurer, par une suite de conjectures peu vraisemblables, qu'ils étoient aussi augustes que divins : disons plutôt que la foiblesse qui maîtrise le genre humain, qui porte les hommes à s'enthousiasmer pour les erreurs qu'ils s'inculquent successivement, en s'apprenant à balbutier des mots ; qui les a fait s'entr'égorger pour maintenir chacun sur des

en est établie fermement, non-seulement dans la tradition et dans l'esprit du vulgaire, mais encore dans les mystères et dans les offices sacrés de la religion, tant parmi les Grecs que parmi les barbares : elle est répandue sur toute la terre. *Plutarque, chap. d'Isis et d'Osiris.*

autels leurs idoles plus ou moins ridicules, plus ou moins monstrueuses, qui les a engagés à faire boire la ciguë au sage Socrate, pour le punir de son incrédulité envers leurs faux dieux; disons plutôt que cette foiblesse qui, chez les Eleuthes, fait rendre les honneurs divins au grand Lama, et chez les Turcs regarder Mahomet comme un inspiré de Dieu; qui, dans les Indes, fait révéler le fanatisme cruel et insensé des bramines, des bonzes, des Talapoins, et les excès honteux des Sautons chez les mahométans; disons plutôt enfin que c'est cette foiblesse qui a fait naître cette grande vénération pour les mystères. C'étoit ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus imposant pour ce temps-là: le philosophe y désiroit ce qui n'y étoit pas, et les autres croyoient y voir ce qui n'y avoit jamais été.

CHAPITRE V.

*Sciences que possédoient les ministres
des mystères.*

CE qu'on enseignoit dans les grands mystères (nous disent Stromate, l. 3, et M. Court de Gébelin), concernoit l'univers; c'étoit la fin, le comble de toutes les ins-

fructions ; on y voit les choses telles qu'elles sont ; on y envisage la nature et ses ouvrages. . . . Cela peut avoir été , mais dans quel tems , et quelles en sont les preuves ? Les Egyptiens ont connu et cultivé les sciences et les arts ; rien n'est plus vrai , rien n'est plus authentique : en sont-ils les inventeurs , ou les tenoient-ils de quelques autres peuples ? C'est ce que nous n'avons jamais su , et conséquemment ce que nous ne saurons jamais. Contentons-nous donc de démontrer ici la mauvaise foi et la crédulité ignorante des premiers philosophes qui ont écrit , et prouvons , par l'histoire même , que si nous n'avions encore sous les yeux ces pyramides étonnantes , ces colonnes , ces obélisques , ces sphinxs , et ces temples ruinés que l'on rencontre à chaque pas en parcourant l'Égypte moderne (1) , nous serions en droit de douter que les Egyptiens aient seulement connu l'architecture , tant les récits et les assertions des historiens sont exagérés et ridicules. Le plus déshonorant pour la raison et pour les lettres , c'est que les anciens ne sont pas les seuls auxquels on puisse faire ces reproches.

(1) Tous les voyageurs s'accordent assez sur cette vérité.

Joseph, contre Apion (2), l'abbé Banier, et mille autres, nous disent que dans les tems les plus reculés, même avant le déluge, les Chaldéens avoient en soin de conserver par des inscriptions publiques, et par d'autres monumens, le souvenir de tout ce qui s'étoit passé, et de faire écrire ces annales par les plus sages de la nation. Ptolomée dit que Xixutrus, qu'on imagine être Noé, déposa dans la ville de Siphara, des mémoires qu'il avoit composés avant le déluge : ces mémoires furent cachés sous terre dans la ville du soleil (Siphara). L'abbé Banier continue, et dit qu'il n'est pas douteux qu'Alorus, premier roi des Chaldéens, soit Adam, et Xixutrus, dixième roi, soit Noé. Comme dans l'histoire fabuleuse des Chaldéens, rapportée dans la chronique du Syncelle (3), il

(2) Apion, Egyptien, ennemi des Juifs, grammairien grec ou alexandrin, auteur d'une histoire sur l'Egypte, florissoit l'an 40 de J. C. Il vint à Rome sous Caligula, empereur, l'an 57. Flavius Joseph, juif de race sacerdotale, né l'an 37 de J. C., florissoit sous Néron et Vespasien, c'est-à-dire depuis l'an 53, où il vint à Rome, jusques vers l'an 80 de J. C.

(3) Syncelle est un nom que l'on donnoit à un homme placé auprès d'un patriarche pour être témoin de ses actions. Le nom de celui-ci est Georges : il vivoit dans le huitième siècle. Il a écrit une chronographie d'après

est dit que sous ce dernier roi il arriva un déluge qui détruisit le genre humain, et que Cronos (Saturne) (4) apparut en songe à Xixutrus, qui lui ordonna d'écrire l'origine, l'histoire et la fin de toutes choses, et de cacher sous terre ces mémoires. On conclut de là que l'histoire du monde fut écrite et conservée pour instruire les descendans de Noé.

Au lever de la canicule, rapporte Diodore dans son histoire, le Nil rompit ses digues, et se déborda d'une manière si furieuse, qu'il submergea presque toute l'Egypte, et sur-tout cette partie, dont Prométhée étoit gouverneur; de sorte que peu d'hommes échappèrent de ce déluge. L'impétuosité de

la chronique d'Eusèbe, évêque de Césarée, mort en 338. Eusèbe avoit eu pour guide Porphyre et Jules Africain, historien chrétien du troisième siècle. Jules étoit redevable de ses ouvrages à l'histoire phénicienne de Sanchoniathon, que Philon de Biblos, mort au commencement du deuxième siècle, avoit traduite en grec.

(4) L'abbé Banier, t. I, p. 156, dit que Saturne, selon l'opinion la plus commune, vivoit du tems d'Abraham, vers l'an du monde 2033, 1914 ans avant J. C.; puis il nous dit après que Saturne régna environ 62 ans, qu'il a commencé 1842 ans avant J. C.; l'an du monde 2162, et qu'il est mort l'an 2224, quelque tems avant Inachus.

ce fleuve lui fit donner le nom d'Aigle.
 « Chaque année, dit M. Court de Gébelin,
 » p. 524) le Nil couvrait de ses eaux les cam-
 » pagnes des Egyptiens : il ne faisoit qu'une
 » vaste mer de ces fertiles plaines, que le la-
 » boureur avoit embellies avec tant de soins.
 » Quelles ne durent pas être sa surprise et sa
 » douleur, la première fois qu'il se vit ex-
 » posé à une inondation, qui partout ail-
 » leurs, auroit traîné à sa suite la famine et
 » la désolation. Tandis que Prométhée, con-
 » tinue-t-il, changeoit la face de l'Egypte,
 » qu'il faisoit naître des moissons et des peu-
 » ples dans des lieux jusqu'alors arides et
 » sauvages (5), le Nil, au moment de la ca-
 » nicule, vient couvrir toute la contrée, et
 » semble renverser tous ses travaux : Promé-
 » thée est obligé de s'enfuir sur les monta-
 » gnes; Jupiter l'attache au mont Caucase; un
 » aigle (d'autres disent un vautour) rongé

(5) On voit à présent que ce n'est plus Osiris, Mercure, Esculape, fils de Ménès, premier roi d'Egypte, qui empêchèrent les égyptiens de se manger, et qui leur apprirent les arts; c'est Prométhée. Mais pour autoriser M. Court de Gébelin, je ne trouve guère que le poète Eschyle qui nous dit que Prométhée fut un prince qui inventa les sciences et les arts. C'est l'abbé Banier qui nous rapporte ce passage, pag. 156.

» son cœur (la fable dit son foie); et cet aigle,
» s'écrie M. Court de Gebelin, est le fleuve;
» son cœur et ses campagnes, par le quelles
» il s'est sacrifié, où il avoit mis tous ses
» soins, qui avoient reçu toutes ses avances
» pour être en culture ».

Il explique ensuite le mont Caucase, en disant qu'il signifie une montagne, et conclut que cette montagne n'est autre que les deux monts Cassius, dont l'un, dit-il, serroit de borne, entre l'Égypte et la Palestine; et l'autre entre la Palestine et la Syrie; ainsi M. Court de Gebelin, pour expliquer par des allégories l'Histoire fabuleuse de Prométhée, veut que l'Égypte ait été habitée et cultivée avant que le Nil existât, ou tout au moins se débordât. Qu'étoit donc l'Égypte où il ne pleut jamais, qui n'a d'autre eau que celle du Nil, qui n'est fertilisée que par le débordement de ce fleuve? Voilà où nous mène la passion de faire un système, et de vouloir juger des choses qui se sont passées des milliers d'années avant nous, et sur lesquelles nous n'avons aucune preuve (6).

(6) Bochart, ministre protestant dans le 17^e. siècle, veut absolument que Prométhée soit Magog, dont parle de l'Écriture Sainte. Pour moi, j'avoue que je connois Prométhée que par la fable. En lisant le déluge chimé-

Enfin , M. Court de Gebelin nous assure que Mercure est l'inventeur de l'astronomie (Cal. p. 90) Les Egyptiens , nous dit-il (p. 18.) , connurent de très-bonne heure la division des jours , en douze parties égales ; et ils les désignoient dans leurs allégories , par l'emblème du Cynocephale. Puis (p. 19.) les Egyptiens ont inventé la division des jours , en douze parties égales. Diodore (l. 5 , ch. 10.) assure que les Babyloniens divi-

rique de Deucalion , roi de Thessalie , on apprend que Prométhée étoit père de Deucalion , que ce dernier eut un fils nommé *Amphyction* , qui régna à Athènes 1523 ans avant J. C. Ainsi , quand Prométhée , grand-père d'Amphyction , auroit régné cent ans avant , c'eût été l'an du monde 2381 , 1623 ans avant J. C. A cette époque , il y avoit long-tems que l'Egypte étoit habitée , puisque Abraham y étoit venu l'an du monde 2034 , 297 ans avant Prométhée. Plusieurs auteurs prétendent encore que cette fable de Deucalion et de Prométhée est fondée sur l'histoire ; voici ce qu'ils rapportent : « L'an 1500 avant J. C. , Deucalion , fils de Prométhée , régna en Thessalie , le cours du fleuve Pénée fut arrêté par un tremblement de terre , à l'endroit où ce fleuve grossit ses eaux de quatre autres , et se décharge dans la mer. Il tomba cette année une pluie si abondante , que toute la Thessalie fut inondée. Deucalion se sauva sur le mont Parnasse. » Tout cela ne me semble pas expliquer l'histoire de Prométhée en Egypte.

soient le jour en douze parties égales; que chez les Egyptiens, Saturne découvrit par l'assiduité de ses observations, le cours du soleil, de la lune et des astres. Philon Joseph et plusieurs autres, prétendent que la division du tems en sept jours, étoit connue de tous les peuples, et étoit aussi ancienne que le monde (p. 87.) Les Egyptiens comptèrent les jours depuis un, jusqu'à trente : tel étoit leur calendrier (p. 88). Les Egyptiens comptoient par semaine de sept jours, et par dixaine, ce qui faisoit trente-six divisions par an, à chacune desquelles presidoit un génie, nommé *Décan*. Les Egyptiens (p. 90.) appeloient le premier mois et le premier jour de ce mois, *thot*, nom de Mercure, qui signifie *signal*, et crainte qu'on ne l'oublie, M. Court de Gebelin, nous répète, à la page 185, que les Egyptiens, qui avoient divisé leur pays en trente-six Nomes ou Gouvernemens, divisèrent également l'année en trente-six portions égales, de dix jours chacune (ils avoient vraisemblablement déjà oublié les sept jours), et ils mirent chacune de ces portions, sous la protection d'une Divinité particulière, qu'on appeloit *Décan*, qui signifie *Inspecteur*, *Observateur*. Chaque mois étant sous la protection de trois Dé-

cans. Le premier Décans, du signe du lion, s'appeloit *Kharknoumis* ou *Khoklnoubis* : il est représenté (7) par une tête humaine, à sept rayons; avec une grande queue de scorpion, et le signe du sagittaire sous le menton. Au dessous de cette tête est le nom de *Iao*, suivi du mot *Anok*, qui avec le nom du Décans, font cette inscription (*je suis Iao*), c'est-à-dire *Jehovah*, ou le Dieu *Khoklnoubis* (8).

(7) Dans l'Antiquité expliquée du père Montfaucon, il y a, dit M. Court de Gébeline, Cal. p. 40, un almanach égyptien en douze colonnes, contenant chacune le nom de chaque mois, le nombre des jours et leur longueur, ainsi que celle des nuits; le signe dans lequel le soleil se trouve, les fêtes, les sacrifices, etc. Cela est vrai; mais de quel tems est cet almanach? Ce n'est sûrement pas du tems d'Osymandias: ainsi que M. Court de Gébeline paroît le croire.

(9) On vient de lire plus haut que les Egyptiens comptoient par dix jours; 36 fois 10 font 360, nombre que je prie de retenir, en observant qu'il falloit alors que l'Egypte fût une province considérable pour être partagée en 36 gouvernemens. On peut voir en même tems que les Egyptiens avoient déjà beaucoup de divinités, puisqu'on vient d'en compter 36 de particulières pour les jours. Nous apprenons à la page 187, que *Khoubis* est un mot égyptien qui signifie or, et dont on a fait *Anubis*, gardien des portes célestes.

Il étoit impossible (dit toujours M. Court de Gebelin) que les premiers peuples qui découvrirent le cours du soleil dans le zodiaque , ne fixassent , as leurs années , soit soit au solstice d'été ou d'hiver , ou à l'équinoxe de l'automne ou du printemps de leur climat. Quelle raison auroient-ils eu pour prendre une autre époque ? Les Egyptiens croyoient que l'univers avoit été créé à l'équinoxe d'automne , où commence la lune de Septembre (pag. 180). L'année Egyptienne commençoit à la lune d'Août (pag. 182), par Thot , nom de Mercure. Ensuite Osiris , Isis , Vulcain , ou le bon Principe , Typhon , Horus , Pan , Agathodemon , Nephlys , Ammon , Athyr , ou Vénus , Harpocrate et Horus , ou les Gémeaux. A la page 179 , Court de Gebelin nous avoit dit que Mercure (ou Anubis à tête de chien) présidoit à la lune de Juin , au signe du Cancer. Osiris , qu'on dit être le Jupiter des Egyptiens , présidoit à la lune de Juillet , au signe du lion : le lion devint , par la suite , l'emblème de l'inondation du Nil ; c'est pour cela , dit-on , selon lui , que dans les hiéroglyphes des Egyptiens , on voyoit des personnages à tête de lion , qui tenoient des vases remplis d'eau du Nil. Isis , femme d'Osiris et symbole de la nature féconde , prési-

doit à la lune d'Août (apparemment que Mercure avoit cédé sa place), au signe de la Vierge. De ces deux signes) le lion et la Vierge , les Egyptiens formèrent le sphynx, moitié femme et moitié lion , emblème de l'inondation du Nil. Vulcain , Dieu du feu, ou le bon principe , présidoit à la lune de Septembre: Typhon, le mauvais principe , présidoit à la lune d'Octobre , au signe du scorpion. Horus , présidoit à la lune de Novembre , au signe du sagittaire , moitié homme et moitié cheval. Pan (qui signifie tout , ou le Seigneur) étoit le Dieu des campagnes, qui étoit tout , tandis que les Villes n'étoient encore rien (9), présidoit à la lune de Décembre , sous le signe de capricorne. Pan étoit représenté avec des cornes , des pieds et une barbe de bouc. Ce signe étoit très-bien choisi , dit M. Court de Gebelin , page 181 , pour le mois de Décembre , parce qu'alors au solstice d'hiver , le soleil remonte en

(9) Par cette manière de juger que la campagne étoit tout , tandis que les villes n'étoient rien , il sembleroit que les hommes connoissoient l'avantage de la campagne sur les villes , avoient tous les outils nécessaires pour l'agriculture , étoient convenus d'adorer les mêmes dieux , possédoient enfin une partie de l'astronomie avant que de vivre en société.

haut des cieux , semblable à la chèvre qui escalade toujours. Agathodémon ; le bon génie) désigné par le canope , ou par ce vase que le verseau tient dans ses mains , présidoit à la lune de Janvier (10). Nephyrse, Déesse des frontières maritimes (11), présidoit au mois de Février , au signe des poissons : Jupiter à tête de bœuf , présidoit à la lune de Mars , sous le bélier. Vénus , ou Athyr , présidoit à la lune d'Avril , sous le signe et l'emblème du taureau. Horus et Harprocrate, enfans gémeaux d'Isis , présidoit à la lune de Mai , aux signes des gémeaux. Enfin , M. Court de Gébelin (Calendrier), l'abbé Pluche (Spectacle de la nature) de Vignoles (12) Chronologie de

(10) Le douze de cette lune , qui répond au 6 de janvier , dit M. Court de Gébelin , pag. 181 , les prêtres alloient puiser de l'eau soit à la mer ou dans le Nil , et venoient la verser dans les temples. Les chrétiens orientaux ont conservé cet usage d'aller puiser de l'eau à minuit le 6 de janvier , en mémoire de ce que J. C. fut baptisé ce jour-là , et de ce que , par ce baptême , il purifia les eaux. Ils conservent cette eau jusqu'à l'année suivante , où elle fait place à d'autre.

(11) On connoissoit donc la marine alors , ou tout au moins le prix de ses frontières.

(12) Antoine Pluche , né à Reims l'an 1688 , mort en 1861. Son Spectacle de la Nature

(l'Histoire-Sainte), nous disent avec la plus grande assurance, qu'avant le déluge les années n'avoient que trois cent soixante jours, parce que le soleil ne quittoit pas l'équateur, et que l'axe de la terre étoit parallèle à celui du soleil (13), M. Court de Ge-

seroit peut-être le livre le plus recommandable et le plus instructif pour les jeunes gens, si l'on en tiroit quelques erreurs, et quelques assertions fausses. Alphose de Vignolles, né en Languedoc, l'an 1549, calviniste, mort à Berlin l'an 1744, fut un savant fort estimé du roi de Prusse, et grand ami de Leibnitz.

(13) Comment des hommes instruits, qui écrivent pour éclairer les autres, osent-ils faire de pareil les assertions! Quelles conséquences ne peut-on pas tirer de ces passages! La première qui s'offre naturellement est de juger que cette puissance si sage qui entretient cet accord parfait, cette harmonie admirable dans le mouvement des corps célestes, avoit mal conçu cet univers, et profita des défauts de ses créatures pour les punir et retoucher à son ouvrage. Notre amour-propre va jusqu'à croire que tous ces globes immenses qui brillent au-dessus de nos têtes sont tous faits pour de foibles composés de cette matière, tels que nous, dont la masse entière n'est qu'un point dans l'étendue. Nous sommes assez audacieux pour nous persuader qu'un de nos cris, un de nos mouvemens, forcé l'Être éternel, immuable, impassible, à changer le plan et l'ordre de ce qu'il a formé de sa propre volonté.

belin ajoute que ceux qui survécurent à ce bouleversement général, ne durent pas sentir de long-têms la nécessité de perfectionner cette année de trois cent soixante jours: que quand ils l'auroient aperçue, les moyens propres à y parvenir leur auroient totalement manqués; ainsi que l'année n'eut encore pendant quelques siècles que trois cent soixante jours. Puis la page suivante (126) il dit que ceux qui réparèrent la perte de l'ancien monde, accoutumés à cette année de trois cent soixante jours, ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce calcul ne s'accordoit pas avec le mouvement des astres; que cette découverte ne put échapper aux Egyptiens, attendu que l'inondation du Nil et le lever du brillant Sirius, ou de la canicule, revenoient toujours à la même époque, s'accordoient avec le cours du soleil, et non avec l'année de trois cent soixante; et qu'enfin les cinq jours furent mis à la suite des douze mois. Deux savans se sont accordés, continue M. Court de Gébelin, au sujet des connoissances astronomiques des Chinois, dès le commencement de leur empire (de Vignoles et Fréret (15). Ils ont avancé (Biblio-

(14) Nicolas Fréret, né à Paris l'an 1688, mort l'an 1749, un an après de Vignolles. Fréret, contemporain de Vignolles, et plus

thèque germanique, l. L4, pag. 142; et mémoires des inscript. t. 29, in-12) que depuis Yao, ou depuis quatre mille ans (15), l'année civile a toujours été la même pour l'essentiel; et que les changemens qu'on a faits de tems en tems à son calendrier, n'ont eu pour objet que de ramener au jour vrai les nouvelles lunes. Outre l'année civile, qui étoit lunaire, les Chinois eurent, dès le tems d'Yao, une année astronomique ou solaire, supposée de 365 jours 6 heures, et dont chaque 4^e. année étoit de 366 (16). C'est

jeune que lui de 39 ans, connoissoit la chronologie du savant calviniste. Quoi qu'il en soit, on peut remarquer ici que ces deux auteurs, aussi peu exacts et aussi peu sûrs que tous les autres, ont chacun leur système particulier, et qu'ils ne s'accordent que sur des points hasardeux et souvent faux.

(15) M. Court de Gebelin, qui cite Fréret, n'est presque jamais exact, ni dans ses citations, ni dans les époques qu'il emprunte de ce Fréret, lequel met ici plus de 4000 ans.

(16) Encore une fois je ne nie rien; mais je ne crois les choses que lorsqu'elles sont vraisemblables, et qu'elles sont ou peuvent être généralement prouvées. M. de Gêbelin, qui croit à tous les déluges imaginables, auroit dû se souvenir que le premier sur lequel il s'appuie tant de fois, le plus ancien dont il soit parlé dans tous les chronologistes,

C'est un fait, dit encore M. Fréret, prouvé par le *Chouking*, un des plus anciens livres classiques des Chinois. L'intercallatiou d'une treizième lune, ou d'un treizième mois, est également prouvée par le même livre. L'année astronomique chinoise, commençoit au solstice d'hiver. A la page 81, de son calendrier, M. Court de Gebelin rapporte un passage du *Chouking* qui dit : « Les anciens rois de la Chine, au septième jour, appelé le *grand jour*, faisoient fermer les portes des maisons; on ne faisoient ce jour-là aucun commerce, et les magistrats ne jugeoient aucune affaire. » C'étoit-là, ajoute-t-il, le calendrier; et

est le déluge que la bible dit être arrivé l'an du monde 1656, et fini l'an 1657; et que l'opinion la plus commune, d'après de Vignoles et Fréret, est que Iao fut empereur de la Chine l'an du monde 1647, 10 ans avant le déluge : qu'ainsi, dans ce tems, les années avoient déjà 365 jours et 6 heures, etc.; que l'axe de la terre n'étoit donc point parallèle à l'équateur; et qu'enfin l'année n'étoit donc pas de 360 jours, comme il a osé l'assurer. Observons encore que l'époque du regne d'Iao, et l'ancienneté des Chinois, ne sont pas moins contredites et plus certaines que l'histoire des autres peuples de l'antiquité.

voici les conséquences qu'il tire de ce passage, 1^o., p. 82.

On ne peut douter (ce n'est sûrement qu'une manière de parler) d'après cela que la division des jours par semaines, n'ait été connue dès la plus haute antiquité. 2^o. Puisque ce calendrier, qui étoit composé de semaines, est appelé l'*ancien calendrier*, cet usage n'aura été abandonné qu'insensiblement. 3^o. Puisque cette division par semaines a cessé (on a oublié sans doute de donner l'époque où elle a commencé) d'être en usage dans la Chine, la même chose peut être arrivée en d'autres contrées, en sorte qu'on ne sauroit conclure qu'elle n'a jamais été employée par les peuples mêmes, chez lesquels on n'en trouve actuellement aucune trace. 4^o. Que les Chinois, en attribuant l'observation du septième jour aux anciens rois, semblent désigner les rois antérieurs à Yao (si éloigné que l'on voudra) et faire entendre par ce mot de *grand jour*, le jour du jugement dernier de la fin du monde. 5^o. Et voyant la semaine en usage chez les Chinois, dès la plus haute antiquité, on ne peut plus douter (croit-il qu'il y ait eu des incrédules depuis qu'il nous l'a dit?) que la division septénaire des jours, n'ait été en usage long-tems

avant les Hébreux, et avant Moÿse; et que ce législateur ne fit que lui donner une nouvelle force: et en effet, après avoir dit que Dieu sanctifia le septieme jour (18), il dit qu'il en fit un jour de repos: ce qui ne pouvoit être qu'en prescrivant aux premiers hommes, l'observation de ce jour, p. 82. Moÿse en renouvela l'usage, en y ajoutant un motif puissant pour les Hébreux: c'est que ce jour-là ils avoient vu rompre leurs fers, dont l'Égypte les avoit accablés si long-tems. » Enfin, p. 142, puis-que les Chinois avoient fait cette découverte au tems d'Yao, les Egyptiens, non moins habiles dans l'astronomie, pouvoient très-bien l'avoir faite de leur côté, sous le regne d'Athothis (19). Le savant Newton

(18) Atting, dans son traité sur la Gènesé, soutient que le mot *jour*, dans l'écriture, veut dire semaine; et qu'enfin lisant ces mots *jours, dix, Gènesé 24, 8, 55*, il faut entendre semaine: ainsi, au compte de cet écrivain, la semaine a été de 10 jours.

(19) On ne doit pas être étonné que l'année et les semaines soient connues en Égypte du tems d'Athothis, que beaucoup de chronologistes placent 1237 ans avant J. C., puisque nous venons de lire qu'avant Moÿse, qui sortit d'Égypte 1491 ans avant J. C., tout cela étoit connu.

(Chron. sous l'an 884), suppose que les Egyptiens se servirent de l'année de 360 jours, jusqu'au neuvieme siecle avant J. C. : que c'est Ammon, pere de Sésostris, qui ajouta les 5 jours à l'année (20). De Vignoles dit que c'est 1522 ou 1523 ans avant J. C., 438 ans avant l'époque donnée par Newton; et dit gravement que ce fut le 20 juillet, un samedi, jour regardé comme celui de la naissance du monde; cependant il remarque encore que dans la tradition de Plutarque, lorsqu'il parle des murailles de Babylonne, qui avoient trois cent soixante-cinq stades, c'est parce que de son tems l'année avoit 565 jours, ou ces murailles ont été construites par Sémiramis, l'an 2164 avant J. C., par conséquent en Assyrie on connoissoit cette année tant discutée, 842 ans avant l'époque qu'il en donne lui-même, et Fréret, contemporain de Newton et son adversaire, pretend

(20) Il naît ici une difficulté insurmontable : Newton est le premier et le seul qui ait placé Sésostris dans le neuvieme siecle avant J. C. Des milliers d'auteurs, qui prétendent suivre Usseéris, disent qu'il régnoit en 1720, ou tout au moins 1491 ans avant J. C.

que 5 jours furent ajoutés 2784 ans avant J. C. De Vignoles s'autorise sur un passage de Lucain (21), où il fait dire par César à Achorée, prêtre Egyptien, que les prêtres ses prédécesseurs n'avoient pas fait de difficultés de découvrir leurs mystères à Platon; et sur un autre passage de Strabon (22), qui dit qu'Eudoxe et Platon demeurèrent treize ans à Héliopolis (Platon ne le dit pas) (et apprirent des prêtres Egyptiens que pour rendre l'année complete, il falloit ajouter aux 365 jours quelques parties du jour et de la nuit; c'est d'après cela que les savans que je viens de nommer, conjecturent. Je puis encore rapporter ici une autre remarque de M. Court de Gebelin, c'est qu'il nous assure que le cercle d'Osimandias, dit-on, roi d'Egypte, 2134 ans avant J. C., étoit un almanach vraiment royal, parce qu'il étoit d'or, qu'il avoit une coudée d'épaisseur, et 365 coudées de circonférence. Ce qui prouve toujours les

(21) Lucain, poëte, florissoit sous Néron, est mort vers l'an 65 de J. C.

(22) Strabon, philosophe et historien florissoit sous Auguste, empereur, jusqu'à l'an 14 de J. C. Nous n'avons de Strabon qu'une géographie.

cinq jours ajoutés à l'année; et Scaliger (24) dit (*Canones Isag. g. t. 5, p. 271*) que Jules César fut le premier qui fit cette intercalation, et que les Egyptiens ne s'en servirent jamais. Malgré cela beaucoup d'auteurs le citent, lorsqu'ils veulent prouver que les anciens ont connu notre année solaire. Je ne finirois pas si je voulois rapporter les différences étonnantes qui se trouvent entre tous ceux qui ont voulu fixer le tems, où les connaissances humaines ont commencé; je me contente donc de terminer cet article de l'année, en semaines de 7 jours, par un sentiment singulier de M. Court de Gebelin, p. 493 : Il conclut « que les 50 filles d'Égyptus, et les 50 filles de Danaus, sont les 50 semaines et de jours et de nuits, qui sont l'effet des révolutions de la lune, que les 7 fils de Rhéa signifient les 7 soleils ou les 7 jours, et les 7 filles d'Astarté, les 7 nuits. » (t. 2, p. 51.) (25). Si l'on s'en

(24) Joseph-Juste Scaliger, né à Agen, l'an 1540 de notre ère; calviniste à 22 ans, mort à Leyde en 1609, auteur de plusieurs ouvrages, entr'autre d'une chronique d'Eusebe avec des notes : *Canones Isagogici*, etc.

(25) M. Gebelin auroit dû s'apercevoir

rapporte au père Montfaucon (26), cité par M. Court de Gebelin, le calendrier des

que tout cela ne prouve pas que les Egyptiens aient été fort instruits, que 50 fois 7 ne font que 350, que ce nombre n'est nullement celui de l'année, soit solaire ou lunaire, et que cette explication allégorique ne se rapporte d'aucune manière à ses 360 jours, encore moins à 365 jours, 5 heures, 49 minutes, 15 secondes, dont notre année solaire est composée. Je crois ne jamais trop faire remarquer que des monceaux de livres sont remplis de suppositions, d'erreurs et de fictions semblables à celles que l'on vient de lire dans ce chapitre. Un poète s'est-il avisé de personnifier les vices, les vertus? Un superstitieux fanatique aura-t-il eu l'audace de crier au miracle sur ses visions, sur ses supercheries, ensuite les chronologistes et les historiens ont épuisé leur cerveau, leurs connoissances, pour trouver des dates à ces fantômes, et grossir des *in-folio* de ces mensonges, sur lesquels les compilateurs ont fait des citations. Quelle gloire les gens de lettres attachent-ils donc à vouloir juger ce qu'ils ne connoissent pas? à refuter des erreurs, par des erreurs plus dangereuses encore pour les études et la raison que les premières?

(26) Bernard de Montfaucon, né l'an 1655 de notre ère, en Languedoc, bénédictin en 1675, est un des auteurs qui ont le plus écrit; il y a 44 volumes *in-folio* de ses œuvres. Son antiquité expliquée est avec

Egyptiens étoit tres-simple : dans le mois, soit solaire, où il n'y avoit qu'une, deux, ou quatre fêtes tout au plus ; mais en récompense il y avoit beaucoup de preuves de leur superstition et de leur croyance à l'astrologie. Hésiode (27) est incontestablement le premier qui nous ait dit que les nombres

le supplément en 15 vol. *in-folio*. Cet ouvrage, ainsi que les transactions philosophiques, ont beaucoup servi à M. Court de Gebelin.

(27) Hésiode, poète grec, vivoit avant Homère, ou tout au moins étoit son contemporain ; ses ouvrages sont, 1^o. un poème sur l'agriculture, dans lequel il parle de l'influence des astres sur la terre, et sur les jours. Ce poème servit à Virgile, pour composer ses géorgiques. 2^o. La théogonie des Dieux (théologie payenne), et le bouclier d'Hercule ; il est de la plus grande évidence, que tout ce qu'on a écrit jusqu'à-présent sur la mythologie des anciens, et tout ce que nous en savons est pris absolument dans Hésiode et dans Homère : et qu'en remontant de citations en citations, on arriveroit enfin à la source, aux ouvrages de ces deux poètes. Nous n'avons point de certitude sur le tems où vivoient ces auteurs. La plus commune opinion est qu'Homère florissoit vers l'an 250, après la prise de Troye, 979 avant J. C. Il mourut l'an 920 avant J. C.

19, 29, 7, 17, le 4, 14, 24, étoient des jours heureux, et le 3, le 5, le 13, étoient des jours malheureux. Malgré tant de contradictions, et tant d'incertitudes pour la simple connaissance de l'année solaire, attribuée sûrement aux Egyptiens, Diodore de Sicile (28) dit qu'ils avoient l'art de prédire les éclipses avec la plus grande justesse. Diogene Laërce (29) rapporte (Préface des vies des Philosophes) que les Egyptiens avoient observé 373 éclipses de soleil, et 832 de lune. C'est, dit M. Court de Gebelin, le nombre d'éclipses qui peuvent arriver en un même lieu, dans l'espace d'environ 1250 ans, ce qui remonte, ajoutet-il, à plus de seize siècles avant notre ère, attendu qu'il s'agit d'éclipses observées avant que les Egyptiens eussent été subjugués par les Perses (30).

(28) Diodore de Sicile vivoit sous Auguste. On a de lui une bibliothèque historique.

(29) Diogene Laërce vivoit l'an 193 de J. C, il a composé les vies des philosophes.

(30) M. Court de Gebelin auroit dû dire près de dix-huit siècles avant notre ère, attendu que selon les historiens arabes,

Les différentes colonies de ces peuples oublioient apparemment toutes les connoissances , en s'établissant ailleurs , puisqu'on nous rapporte qu'Aglaonice , fille d'Hégétor , seigneur Thessalien , faisoit accroire à ses concitoyens , que lorsqu'elle vouloit , elle pouvoit ôter la lune du ciel ; elle étoit la seule , à ce que dit l'histoire , qui sût prévoir les éclipses de lune (ou ne dit pas où elle avoit appris cette science). Voici , je crois , le dernier effort qu'on ait pu faire , pour démontrer l'origine des connoissances humaines , et comment elles furent transmises à la postérité.

Caïn , fils aîné d'Adam et d'Eve , premiers habitans de la terre , ayant tué Abel , son jeune frère , le seul qu'il avoit alors (31) , Dieu le punit , et le condamna à être errant

L'opinion la plus commune , est que Cambyse se rendit maître de l'Egypte , l'an du monde 3479 , 525 avant J. C. ; ainsi 525 et 1260 ans que donnent ces éclipses , forment 1775 ans A cette même époque , le nouveau dictionnaire historique place pour roi d'Egypte Amenophis IV. Usérius , selon M. Rollin , veut que ce fut Ramessés Mianum , et suivant la fondation du royaume d'Argos , Osiris étoit à empêcher les Egyptiens de se manger les uns les autres.

(31) Voyez la Genese.

sur la terre. Il se sauva de la présence de son pere et de sa mere, et s'en alla à l'orient d'Eden faire bâtir une ville, qu'il nomma Enoch, du nom d'un fils qu'il eut en cette contrée. Adam et Eve restés seuls, eurent Seth, l'an du monde 130. Celui-ci pendant le cours de sa vie (32) eut plusieurs enfans, lesquels étudièrent l'astrologie, l'astrologie, etc. Assez instruits pour deviner que dans la suite des tems il arriveroit un déluge universel, et que ceux qui en échapperoient, ne sauroient rien; ils construisirent deux colonnes, l'une de brique, l'autre de pierre, sur lesquelles ils graverent les connoissances qu'ils avoient acquises. Ces monumens furent appelés *colonnes de Seth*, et servirent, ose-t-on nous l'assurer, aux hommes qui échapperent à l'inondation prédite (33). Cette belle conjecture doit sans doute l'emporter sur toutes les autres; car on ne peut guere dater de plus loin; Mercure même, ajoute-

(32) La Genese dit qu'il vécut 912 ans.

(33) Flavius Josephe est le premier, je crois, qui ait fait toutes ces suppositions; ses écrits sont remplis d'exagérations et de partialités. M. Fourmon, l'aîné, proteste que ces colonnes n'ont point été construites du tems de Seth.

t-on, s'instruisit sur ces colonnes. Ce premier roi de la Thébaïde (34), nous disent

(34) Il est dit par-tout que Mercure fut le premier roi de Thebes, et j'avoue que je ne sais comment. On a vu par ma dix-huitième note du chapitre IV, que Mercure étoit fils de Ménès, et dans ma dixième note du chapitre II, j'ai fait observer que Ménès, fils de Cham, vint s'établir en Egypte, l'an 2188 avant J. C. Or, c'étoit dans la haute Egypte, puisque la basse n'existoit pas; en supposant que Mercure eût régné 88 ans (c'est sûrement un beau regne) Mercure se seroit trouvé roi de Thebes l'an 2100 avant J. C., ce qui est démontré faux par ma vingt-troisième note du chapitre IV, et par le regne d'Osymandias, dont j'ai rapporté l'époque dans ma onzième note, au chapitre II; mais pour plus grande évidence, M. Rollin, histoire des Egyptiens, pag. 125, nous dit qu'avant Osymandias, qu'il place l'an 2134 avant J. C., et long-tems après Ménès, Busiris bâtit la fameuse ville de Thebes, et qu'il y établit le siège de l'empire. Le même auteur observe, p. 130, d'après Elïen, qui regnoit selon lui l'an 1491, qu'il fut instruit par le Mercure, inventeur presque de tous les arts; il faut remarquer pourtant que M. Rollin, ne pouvant concilier tous les passages d'après lesquels il écrit, avertit qu'il y avoit eu encore un autre Mercure, célèbre chez les Egyptiens par ses rares connoissances, et beaucoup plus ancien que celui dont il parle; si cela est, alors les Egyptiens avoit encore oublié tout ce que
les

les plus savans auteurs , pour conserver les connoissances humaines qu'il possédait, fit creuser, aux environs de Thebes, des allées souterraines et tortueuses, appelées *Syringes*, qu'il remplit de pyramides triangulaires ou carrées, dont toutes les faces étoient chargées des principes des sciences, en caractères simples et hiéroglyphiques; afin que si un second déluge détruisoit le genre humain, et qu'il en échappât quelques hommes, ils pussent tirer secours des figures tracées sur ces colonnes jambliques. Clément d'Alexandrie (35), Borri-

leur premier Mercure leur avoit appris, puisque le précepteur de Sésostris fut obligé d'inventer presque tous les arts.

(35) Il y eut 2 Jambliques, à ce qu'on prétend; l'un mort sous Constantin, empereur jusqu'à l'an 337 de J. C.; l'autre contemporain de Julien l'Apostat. Ainsi la différence de tems est à-peu-près de 30 ans. Sous le nom de Jamblique, nous avons un écrit contre la lettre de Potphyre, sur les mysteres des Egyptiens, la vie et la secte de Pythagore. On ne sait lequel des deux Jambliques en est l'auteur. Ces deux philosophes étoient Platoniciens, cependant les écrits dont il est ici question, sont remplis d'idées absolument prises dans le christianisme; et Clément fut un philosophe Platonicien, qui, par la suite se rendit chré-

chius, Diodore, Plutarque (36), nous disent que ce fut sur ces colonnes de Sy-

tien, vers l'an 187 de J. C., ce qui lui mérita l'école d'Alexandrie chrétienne; il a écrit 1°. Exhortation aux Payens; 2°. un Pédagogue qu'on doit distinguer de l'ouvrage d'un Jésuite du dernier siècle, intitulé *Pédagogue Chrétien*, livre ridicule et méprisable. 3°. Sromates ou Tapisseries. 4°. Hypotyposes, ouvrage dans lequel on trouve le sectateur de Platon. Borrichius, Olaüs, Médecin à Copenhague, mort en 1690.

(36) Plutarque, né à Chéronée, Ville de la Béotie, Province de la Grece, fleurissoit sous Trajan, empereur, l'an 98, jusqu'à 117 de J. C. Nous avons de cet écrivain des Traités de morale, et les Vies des hommes illustres, grecs et latins, traduites par Amyot, et par Dacier. Un trait que l'on rapporte de Plutarque ne fait pas d'honneur à sa philosophie. Un jour il fit châtier en sa présence un de ses esclaves; l'infortuné coupable, voyant que ses larmes, ses soupirs, et ses cris n'attendrissoient point son maître, lui reprocha, avec raison, qu'il avoit des sentimens indignes d'un philosophe, et que sa conduite ne se rapportoit pas à ses écrits. Plutarque, sans être ému, expliqua tranquillement à ce malheureux tous les signes caractéristiques de la colere, et en même-tems se tournant vers celui qui frappoit l'esclave, il lui dit, avec le plus grand sang-froid, ne laissez pas, pendant que nous conversons ensemble, d'exécuter mes ordres.

ringes que Thalès (37) et Pythagore (38) apprirent la géométrie et les mathémati-

(37) Thalès, né à Milet, vers l'an 640 avant J. C., voyagea en Egypte, où il resta dit-on, beaucoup d'années. Il se fit initier à Memphis, étudia sur les colonnes de Mercure, et chez les prêtres, la géométrie, l'astronomie, la philosophie, etc. Il fit tant de progrès dans ces sciences qu'il le enseigna aux prêtres mêmes, l'art de mesurer leurs pyramides. On peut remarquer en passant que tous les auteurs conviennent qu'Amasis régnoit en Egypte, lorsque Thalès y vint. Ils font monter cet Amasis sur le trône, l'an 569 avant J. C.; ainsi Thalès alla en Egypte à 71 ans, et il y resta long-tems, dit-on; puis de retour dans sa patrie, il établit une secte de philosophie (lasonique). Enfin, Thalès, le premier des sept sages de la Grece, mourut âgé de 90 ans, 550 ans avant J. C.

(38) Pythagore, fils d'un Sculpteur de Samos, île de l'Archipel, né vers l'an 592 avant J. C., et mort âgé d'environ 95 ans; il exerça le métier d'Athlete, jusqu'à l'instant où il passa à Sio ou Chios, autre île de l'Archipel. Là, ayant entendu les leçons que donnoit Phérécyde sur l'immortalité de l'ame, il devint philosophe. Pour acquérir plus de connoissances, il parcourut l'Asie mineure et l'Egypte. Clément d'Alexandrie (Tom. I. 1.) nous dit que, voulant apprendre la divination et toutes les sciences des prêtres, il consentit à être circoncis. Il

ques. Mercure ne borna pas là ses soins; il fit construire des temples immenses qui communiquoient par des souterrains aux pyramides et aux maisons sacerdotales. C'est dans ces derniers édifices qu'il avoit rassemblé toutes les sciences universelles, et dont les prêtres ont si bien profité. Nous lisons encore dans Diodore, et dans beaucoup d'autres savans, que l'astronomie étoit porté au plus haut degré chez les Mages de Memphis et d'Héliopolis; on sait, continue-t-il, que presque tous les grands astronomes de l'antiquité étoient de l'Égypte,

paroît que les principes contenus sur les colonnes de Mercure n'étoient pas fameux, puisque ce fut Pythagore, qui, après son retour d'Égypte, inventa la démonstration du carré de l'Hyppothénuse : cette simple découverte fit tant d'effet sur notre philosophe, qu'il immola, dit-on, à Dieu une hécatombe de cent bœufs. Cela est d'autant plus admirable que Pythagore, auteur de la *Metempsychose*, défendoit expressément à ses disciples de tuer aucun animal, et de manger de la viande. Ce philosophe répétoit sans cesse que rien n'est si beau que la vérité, et cependant rien n'est si obscur que ses préceptes. Il attachoit tant de conséquences à la science des nombres, qu'il assuroit que c'étoit elle qui avoit dirigé l'intelligence suprême. Voyez Dacier, *Vie de Pythagore*, et l'examen du Fanatisme.

en y avoient été s'instruire. Les Egyptiens connoissoient les deux systèmes du monde, seuls admissibles et raisonnables : l'un, parce qu'il satisfait les sens, et qu'il a toutes les apparences de la vérité ; l'autre, parce qu'il est fondé sur la vérité même. Ainsi l'on voyoit chez les prêtres, les sphères de Ptolomée, et de l'immortel Copernic. Thalès et Pythagore apprirent en Egypte que la terre tournoit à l'entour du soleil : cette hypothese est la base de l'astronomie philolaïque (Plut. Defaux. in. orb. luna.); les jardins des prêtres étoient remplis de toutes plantes utiles, rares et curieuses, que la nature peut produire, et qu'à force d'art on parvient à conserver dans des climats contraires à ceux qui les produisent. Pour rendre la botanique complete; il y avoit une salle immense, où l'on voyoit non-seulement les plantes marines, mais encore les figures de celles qui ne peuvent absolument être transportées des lieux où elles naissent (Terrasson). Des jardins des prêtres, on passoit successivement dans les salles d'histoire naturelle et de chymie. C'est-là que, selon le philosophe Sénèque, Ep. 90, Démocrite apprit l'art d'amollir l'ivoire, et de donner au caillou la couleur et l'éclat de l'émeraude. De cette salle de chymie,

on entroit dans celle de l'anatomie, consacrée à Esculape; comme les dissections ne se faisoient que chez les prêtres, les initiés assistoient aux démonstrations des os, des muscles, des veines, des artères, etc. Ces démonstrations s'étendoient sur le corps humain, et sur tous les animaux terrestres, volatiles et aquatiques (39). Dans une autre (Diodore, l. 1. 5.) salle, on voyoit tous les modeles des machines qui avoient servi à niveler le terrain de l'Egypte. Celles avec lesquelles on avoit élevé les eaux du Nil, à une hauteur assez considérable pour les répandre dans la campagne. Celles enfin qui avoient servi à transporter ces pierres, d'une grosseur énorme, dont les pyramides et les temples (40) étoient bâtis. Les grues, les leviers, les outils de toute espee,

(39) Diodore et Plutarque.

(40) Diodore nous dit qu'en Egypte, il y avoit des temples d'or massif, bâtis et dédiés par Osiris (toujours celui qui a empêché les Egyptiens de se manger) à Jupiter, à Junon, et aux autres Dieux. Ces temples, ajoute-t-il, étoient assez grands pour contenir des prêtres, et pouvoir y faire des sacrifices; la chapelle du temple de Butos, selon Hérodote, étoit d'une seule pierre: l'intérieur avoit 60 pieds en tous sens.

étoient sans nombre; et c'est-là qu'Archimede avoit pris l'idée de sa vie, et des autres machines qu'il a inventées. Chez les prêtres de l'Egypte, il y avoit une bibliothèque plus rare et plus curieuse que celle que Ptolomée forma à Alexandrie. Elle contenoit (41) les livres des sciences, des mysteres de la religion, et d'histoire des tems qui avoient précédé Ménès. Les prêtres seuls étoient dépositaires de ces livres sacrés; et ils ne les communiqnoient qu'aux Initiés. Dans toutes ces salles, qui étoient de vraies académies, on ne recevoit que des Egyptiens (Terrasson, d'après Diodore). Outre les heures des leçons, les plus grands maîtres s'y tenoient successivement pour satisfaire aux différentes questions que toutes sortes de personnes leur venoient faire à chaque instant du jour. Cependant ils ne tenoient absolument aucun cours public, et ne faisoient aucunes dissertations qui pût instruire de quelque science, ou de quelque secret. Quoique les prêtres Egyptiens fussent les seuls juges, en matiere de droit civil, lorsqu'ils avoient quelque discussion, soit avec les rois, ou les concitoyens,

(41). Diodore, Description du Memnosium, l. I. sect. 2.

e'étoient les initiés assemblés qui en déci-
doient ; ainsi , il n'en étoit pas des lois
comme des mysteres et de la religion , qui
n'étoient connus que des prêtres : il y
avoit une salle où ces pontifes enseignoient
publiquement la jurisprudence , et au rap-
port d'Eliau et de Diodore , c'étoit la scule
école où les étrangers étoient admis , c'est-
là , dit-on , que sans cesse Lycurgue et
Solon (42) ont été s'instruire. Thalès et

(42) Lycurgue étoit fils d'Eunomus , et
frère de Polydecte , tous deux Rois de Sparte
(c'est Lacédémone) , il voyagea en Crète
(c'est l'île de Candie , située au milieu de la
Méditerranée) , en Asie ; enfin , en Egypte ,
où il apprit le grand art de gouverner les
peuples. De retour à Lacédémone , il résolut
d'y établir de nouvelles lois ; pour cet effet ,
il alla au temple de Delphes offrir un riche
sacrifice au Dieu Apollon , et consulter l'O-
racle , en présence des premiers Spartiates.
Voici la modeste réponse qu'il en reçut :
« Allez , ami des Dieux , où plutôt Dieu
qu'homme , Apollon a examiné votre priere
(il en avoit eu le tems sûrement) , et vous
allez jeter les fondemens de la plus floris-
sante république qui ait jamais été ». Alors
Lycurgue donna ses lois , l'an 884 avant J. C. ,
qui , dit-on , furent très-sages et très-belles.
1°. Il établit un sénat. 2°. Il partagea de
nouveau les terres entre tous les citoyens ,
et n'en donna pas un pouce de plus à l'un

Pythagore sont les derniers des philosophes Grecs qui ont vu ces salles (Clément Strom.)

qu'à l'autre. 3°. Il défendit l'usage de la monnoie d'or et d'argent, dont on se servoit alors. 4°. Il institua les repas publics, où tous les citoyens mangeoient ensemble des mêmes viandes. 5°. Il voulut que les filles portassent des robes fendues des deux côtés, jusqu'aux talons, qu'elles fissent les mêmes exercices que les garçons, qu'elles dansassent nues comme eux, et avec eux, et en chantant des chansons. 6°. Il prononça un arrêt contre les enfans qui en naissant ne paroïtroient pas devoir être bien conformés et bien vigoureux. Malgré ce dernier article, on peut croire que les lois de Lycurgue étoient encore favorables à la population. On ne sait pas précisément l'instant de la naissance et de la mort de ce grand législateur, on dit seulement qu'ayant fait prêter serment aux Lacédémoniens, de ne rien changer à ses lois, jusqu'à son retour, il alla se tuer dans l'île de Crète.

Solon, né à Athènes l'an 639 avant J. C., fut peut-être le plus grand législateur de la Grèce, et le second de ses Sages. Il borna son premier voyage à parcourir toute la Grèce. De retour à Athènes, ses concitoyens le nommerent Archonte, et souverain législateur. Agé de 45 ans, il donna ses lois, les fit observer, et lorsqu'elles furent bien établies, il demanda un congé de dix ans, et l'obtint. Il alla visiter l'Égypte, ensuite il passa en Lydie, resta quelque tems chez

avant leur destruction , par Cambyse , tous deux avoient demeuré en Egypte un grand nombre d'années ; ils avoient eu des liaisons d'amitié avec les Prêtres de Memphis et d'Héliopolis , et avoient été initiés à toutes les sciences les plus secrettes et les plus sublimes.

Crœsus , qui commençoient à régner (562 ans avant J. C.) , puis revint dans sa patrie. Pisistrate venoit alors de s'emparer du gouvernement d'Athènes , l'an 561 avant J. C. , et régnoit en tyran. Solon lui en fit les plus grands reproches , abandonna ses concitoyens , et s'en alla , dit-on , chez le roi Philocypre , où il mourut l'an 559 avant J. C. , âgé de 80 ans.

CHAPITRE PREMIER.

Réception et initiation aux mysteres , description des épreuves , sermens , secrets , morale que les prêtres enseignoient à leurs Prosélytes.

LES initiations aux mysteres , selon le pere Lafiteau (Jésuite , mort en 1740) étoient une école pratique de religion et de vertus , instituée par les anciens , pour apprendre aux hommes à vivre , selon les principes de la raison et de la sagesse (c'est Placée qu'en donne Cicéron.

L'initiation , dit Stobée (1) , est la fin

(1) Jean Stobée , auteur Grec , florissoit au commencement du cinquieme siecle ; il a fait un recueil des plus beaux passages des philosophes et des poètes anciens. Tous ceux qui ont commenté cet auteur , ont ajouté ou retranché de ses écrits , suivant ce qu'ils vouloient prouver , de maniere que l'ouvrage de Stobée paroît n'être qu'une compilation de pensées , prises dans les philosophes payens , ajustées sur la morale du christianisme. Photius , écrivain du neuvieme siecle , et patriarche de Constanti-

de la vie profane « regardée comme vie animale : c'est une mort au vice ». Ce n'est d'abord qu'erreurs et incertitudes , que courses laborieuses , que marche pénible et effrayante à travers les ténèbres. Arrivé aux confins de la mort et de l'initiation , tout se présente sous un aspect terrible , ce n'est que tremblemens , que crainte : mais dès que ces « objets effrayans sont passés , une lumière miraculeuse et divine frappe les yeux , des plaines brillantes , des prés émaillés des fleurs se découvrent de toutes parts : des hymnes et des chœurs de musique , enchantent les oreilles ; les doctrines sublimes de la science sacrée y font les sujets des entretiens : des visions saintes et respectables tiennent les sens en admiration. Initié et rendu parfait , on est désormais libre ; on n'est plus asservi à aucune crainte ; couronné et triomphant , on se promène par les régions des bienheureux : on conserve avec des hommes-saints et vertueux ; et l'on célèbre les saints mystères. Les plus solides , les plus étonnans , les plus anciens monumens qui soient sortis

nople , qui , selon l'abbé Fleury , agissoit en scélérat , et parloit en saint , rapporte les fragmens de Stobée dans la bibliothèque.

de

de la main des hommes » ; les pyramides (2) d'Égypte enfin servoient, dit-on, d'entrée aux souterrains (3), où se passoient les épreu-

(2) Je ne veux parler ici que des 3 grandes pyramides que l'on voit encore aujourd'hui auprès de Meuf; tous les historiens ne sont pas plus d'accord sur les princes qui ont fait construire ces édifices, que sur le tems où ils ont été élevés. Hérodote nous dit que ce fut Chéops qui fit bâtir la moins considérable de ces pyramides, et que sa construction dura 50 ans; que Kephren, frere de Chéops, bâtit la seconde, après laquelle on travailla 56 ans, et que Mykerinus, fils de Chéops, fit élever la grande, à laquelle 100,000 ouvriers travaillerent pendant 30 ans; mais Diodore assure que ce fut Kemnis ou Kebes qui bâtit la grande. D'autres veulent que ce soit Cabrius, fils de Kemnis, qui ait fait construire la seconde pyramide, et que Mykerinos, autre fils de Kemnis, ayant fait bâtir la grande, mourut avant qu'elle fût achevée. Voyez tous les chronologistes, aux rois d'Égypte. Il ne faut pas omettre M. Paw, qui prétend dans ses Recherches philosophes, que la grande pyramide étoit le tombeau d'Osiris; on doit se ressouvenir de ce que j'ai dit de ce soi-disant Dieu, dont on trouve le nom par-tout.

(3) Hérodote, Diodore de Sicile, Pline, l'abbé Terrasson, etc., assurent ce fait. M. Savary prétend que ne sont que des conjectures.

ves de l'initiation. La ville de Memphis se trouvoit alors auprès de ces édifices ; aussi impo ans par leur masse énorme , qu'admirables par leur hauteur et leur position : la plus grande de ces pyramides a été comptée dans ce qu'on appelle les sept merveilles du monde (4). Elle est , ainsi que les autres , bâtie sur un roc considérable

(4) Croiroit-on que depuis Hérodote, jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, depuis 2246 ans (j'ai supposé qu'Hérodote étoit venu en Egypte à 24 ans), on ne sache pas encore les vraies dimensions des pyramides ? Cependant elles ont été mesurées par un nombre infini de voyageurs, et admirées par tous ceux qui ont visités l'Egypte.

Cette différences dans les mesures des voyageurs vient, dit-on, de ce que les sables de la Lybie s'étant beaucoup plus amoncelés au nord-est, qu'au sud-est et sud-ouest de cet édifice ; ceux qui ont monté par ce dernier côté, ont trouvé plus de gradus ou d'assises, que ceux qui ont monté par l'angle nord-est. Quoiqu'il en soit ; il n'est pas moins vrai que M. Maillet, qui, de son propre aveu, a visité 40 fois la grande pyramide, et M. de Chazelles qui a été exprès en Egypte pour la mesurer, ne sont pas plus exacts que les autres ; et qu'enfin pas un n'a jugé à propos de monter des deux côtés de ce monument, d'en faire le tour, et d'en numérotter et graduer chaque assise sur une simple toise.

qui lui sert de fondement. Sa base est carrée, ses faces sont des triangles équilatéraux, et ses quatre angles indiquent, avec la plus grande justesse, les quatre points cardinaux, c'est-à-dire, l'orient, l'occident, le midi, le septentrion : cette pyramide est formée par assise de pierres calcaires (5), qui vont toujours en diminuant : elle ressemble de tous côtés à un grand escalier, dont les premières marches ont à-peu-près quatre pieds de haut, et les autres moins, à proportion qu'elles approchent de la cime, laquelle paroît n'être qu'une pointe, tandis que c'est une plateforme de plus de quinze pieds carrés.

Du côté du nord, au-dessus de la sixième assise (6), étoit une fenêtre de trois pieds

(5) On prétend, et il paroît évident que la grande pyramide, ainsi que la seconde, ont été entièrement revêtues de marbre blanc; la plus petite étoit recouverte de granite de Sienne. C'est un espèce de marbre noir, ou tacheté de noir, ou mélangé de rouge.

(6) Il paroît que ce trou est enséveli sous les sables, attendu que celui qui s'y trouve actuellement est à une bien plus grande hauteur. Maillet prétend que la grande pyramide fut fermée exactement pendant longtemps, et que le trou et le chemin qui conduit

quarrées , qui servoient d'entrée à une allée de même mesure , que la pente et les détours rendoient presqu'impraticable : ceux

au cercueil , qui est dans l'intérieur de cet édifice , n'ont été ouverts et vidés qu'avec des peines incroyables. M. Savary , dans sa dix-huitième lettre sur l'Égypte , datée du grand Caire , rapporte les observations et les probabilités de Maillet , sur les moyens dont on s'est servi pour ouvrir ce trou , et le canal auquel il sert d'entrée , et dit (p. 239.) « que quelques auteurs arabes prétendent que ce fut la soif de l'or , qui porta vers le commencement du huitième siècle le Calif Mahmoud , à violer cet antique monument. D'autres écrivains orientaux attribuent cette entreprise au fameux Calif Aaroun-Araschild , c'est le père du précédent (il est mort en 809) , qui vivoit du tems de Charlemagne ; quoiqu'il en soit de ces différentes opinions , on ne peut douter que l'ouverture de la pyramide n'ait été exécutée , sous la domination des Arabes , c'est-à-dire , depuis Omar , l'an 639 de J. C. , jusqu'à Salaheddin , l'an 1171. « Il me paroît difficile de concilier cette assertion de M. Savary , avec le passage de Strabon , liv. 17 , rapporté par M. Savary , même , p. 19 , la voici. Vers le milieu de la hauteur d'un des côtés , à plus de 300 pieds de la base , est une pierre que l'on peut lever. Elle ferme un canal oblique , qui conduit au cercueil déposé dans l'intérieur de la pyramide. Strabon est mort sous Tibere , environ 614 ans avant la domination des Arabes.

qui s'engageoient à la traverser, étoient obligés de se servir de leurs mains, comme de leurs pieds pour marcher : cette première allée conduisoit à une autre allée de même hauteur, mais encore plus difficile, puisqu'elle étoit remplie de degrés, qu'il falloit monter et descendre à chaque pas, soit sur le ventre ou sur le dos, jusqu'à ce qu'enfin on arrivât à un puits, dont l'aspect ne pouvoit manquer d'effrayer. Qu'on s'imagine ce que devoit penser un homme qui venoit de traverser des allées aussi fatigantes que sombres, guidé par une seule lampe, dont la lueur vacillante contribuoit encore à rendre ces cavités ténébreuses, plus singulières et plus imposantes ? Qu'on s'imagine, dis-je, ce qu'un homme devoit penser, en arrivant au bords d'un puits, qui paroïssoit être un précipice, auquel il n'y avoit ni corde, ni autres moyens apparels pour y descendre, ou pour en remonter, et dont tout le mur en dedans, étoit couvert d'un mastic noir, dur et poli. Aussi presque tous ceux, qui par curiosité ou par motif d'observation ; traversoient les deux allées, dont nous avons parlé, se trouvoient comme forcés de s'arrêter là. Mais ceux que l'on destinoit à être reçus, avoient toujours avec

eux un initié (7), qui, sans les avertir sur rien, leur servoit de guide, jusqu'à un certain terme. Soixante échelons de fer, de six pouces de long, enduits du même mastic que le dedans du puits (8), et scellés dans

(7) Il étoit très-défendu aux initiés d'inviter personne à se faire recevoir parmi eux, lorsqu'un homme de quelque rang qu'il fût, alloit demander l'initiation, les prêtres sembloient la lui accorder avec facilité; mais en même-tems ils lui faisoient écrire son nom et sa demande, et lui donnoient un initié pour lui indiquer ses épreuves. Celui-ci avoit soin de s'instruire des mœurs, de la religion, de la patrie et de la qualité de l'aspirant, et le prévenoit qu'il falloit absolument qu'un initié répondit de lui, soit parce qu'il en seroit connu, ou par un excès de confiance. Cette formalité étoit observée par-tout. Lorsqu'Hercule même voulut se faire initier à Athènes, il fallut qu'il fût adopté par un Athénien initié. Ce dernier se nommoit *Pylus*, mot signifie introducteur ou parrain (Court de Gebelin, p. 513.) Toutes ces conventions arrêtées, celui qui s'engageoit à protéger l'aspirant, le munissoit d'une forte lampe, faite exprès et dont le dessous étoit creusé de manière à ce qu'elle pût être mise sur la tête.

(8) Dans le voyage d'Egypte de Paul Lucas, mort en 1736, on voit la description de 2 puits à-peu-près semblables, qui existoient encore.

l'épaisseur du mur, à un pied de distance l'un de l'autre, servoient à descendre un espace de soixante pieds. Arrivé au dernier, ne trouvant plus rien pour par enir jusqu'au bas on étoit obligé de remonter ou de passer par une espede de fenêtré, que l'on sentoit à côté de soi : cette ouverture ser voit d'entrée à un chemin commode, creusé dans le roc, qui descendoit en tournoyant, environ cent trente pieds. Au bout de ce chemin, qui conduisoit au fond du puits (9), on

(9) Maillet, dans sa description de la grande pyramide dit : » le puits descend vers le bas de la grande pyramide, par une ligne perpendiculaire à l'horison, qui va cependant un peu en biaisant, et forme la figure d'une broche. Environ à 60 pieds de l'ouverture, on rencontre dans ce canal une fenêtré carrée, d'ou l'on entre dans une petite grotte, taillée dans la montagne, qui en cet endroit n'est pas de pierre vive, mais d'une espèce de gravier dont les grains sont fortement attachés les uns aux autres : cette grotte s'étend d'orient en occident et peut avoir 15 pieds de longueur ; on trouve ensuite une autre ceulisse, creusée de même dans le roc, fort penchante, et approchant beaucoup de la perpendiculaire ; elle a de largeur 2 pieds 4 pouces, sur 2 pieds et demi de hauteur ; elle descend en bas par une espace de 125 pieds, après quoi on ne rencontre plus que des sables et des pierres, qu'on y a jetés

trouvoit au nord une grille d'airain, et au midi une forte grille de fer, bien fermée, à travers de laquelle on voyoit une allée, à perte de vue, bordée des deux côtés d'une suite d'arcades, éclairée par de grandes lucres de lampes et de torches : ces arcades étoient le dessous des autres pyramides, qui étoient de vrais tombeaux, qui répondoient à des temples souterrains. C'est dans ses grottes immenses et profondes (10) que les prêtres et les prêtresses faisoient des sacrifices nocturnes, et chantoient des hymnes funebres pour honorer Dieux, et le remercier d'avoir admis les bons rois au séjour des bienheureux. Ces hymnes admirables, ces sons tristes et harmonieux que l'écho des

à dessein ». Malgré tout cela, Maillet ne paroît pas être de l'avis des auteurs qui prétendent que ce puits, ces grottes et souterrains, etc. aient servi aux initiations.

(10) Paul Lucas nous assure avoir été dans ces grottes souterraines, et dit que quelques-unes sont encore habitées par des familles Coptes, qui vivent en commun ; que ces souterrains paroissent être aussi anciens que l'Égypte même. Plusieurs auteurs modernes conviennent que les premiers enthousiastes de la primitive église se sont retirés dans ces grottes profondes, méditer en silence et pratiquer les plus dures austérités.

voûtes rendoit encore plus imposans et plus lugubres, fixoient bientôt l'attention de ceux qui pénétroient jusques-là; mais comme ce n'étoit pas le but où l'aspirant devoit s'arrêter, l'initié qui étoit avec lui, le conduisoit à la grille d'airain, par laquelle il devoit passer. Celle-ci qui étoit à deux battans, à pivots et à quart de cercle, portée par des crapontins d'acier, poli et huilé, s'ouvroit entièrement et sans bruit, dès qu'on les poussoit un peu; mais en retombant d'eux-mêmes pour se rejoindre, ils rendoient nécessairement un son très-fort, qui se portoit successivement, et se perdoit dans le fond de ces vastes souterrains. Ce bruit qui sembloit n'être qu'une suite naturelle du métal, et de la fermeture de la grille, servoit à avertir les prêtres, qu'il y avoit un aspirant qui s'engageoit dans les épreuves de l'initiation; c'est à cet instant qu'ils venoient le reconnoître à travers des ouvertures, pratiquées exprès dans les murs; et lorsqu'il paroissoit décidé à les continuer, des officiers préparoient tout pour le recevoir. A peine étoit-il passé la grille d'airain, qu'il rencontroit à sa droite une porte facile à ouvrir par laquelle on entroit dans un chemin voûté, d'environ huit pieds de haut, sur six de large, très uni et très-droit. En en-

trant dans ce nouveau souterrain, l'aspirant ne pouvoit s'empêcher de jeter la vue, soit à droite ou à gauche, sur une inscription tracée, en lettres noires, sur un marbre blanc et poli. Cette inscription étoit conçue en ces termes : *Quiconque fera cette route seule, sans regarder et sans retourner en arrière, sera purifié par le feu, par l'eau et par l'air, et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, il reverra la lumière, et il aura droit de préparer son âme à la révolution des mystères de la grande Déesse Isis.* Lorsque le Candidat avoit lu cette inscription, et qu'il persistoit à continuer sa route, l'initié qui l'avoit accompagné jusqu'à cet instant, le laissoit aller seule et l'abandonnoit à sa prudence et à son courage. Cependant il le suivoit de loin, sans qu'il le sût, afin que si le cœur venoit à lui manquer, il pût le secourir : dans ce dernier cas, le conducteur ramenoit cet homme foible à la fenêtre de la pyramide; et lui conseilloit, pour son honneur, de faire une entreprise, à laquelle il avoit succombé, et l'avertissoit de ne se présenter jamais à l'initiation dans aucun temple de l'Égypte (12). Ceux que l'inscription n'in-

(11) Les prêtres tenoient un tableau

timidoit pas, étoient étonnés de marcher une heure dans ses souterrains, sans rien apercevoir de nouveau. Après ce voyage, ils trouvoient du côté du midi, une petite porte toute de fer, gardée par trois hommes armés, et couverts d'un casque en forme de tête de chien. Ces trois hommes s'avançoient devers le Candidat, et l'un d'eux lui disoit : « Nous ne sommes point ici pour vous empêcher de passer; continuez votre route, si les Dieux vous en ont donné la force : puissiez-vous ne pas être assez malheureux pour revenir sur vos pas, car alors nous vous arrêterons. Vous pouvez encore vous en retourner; mais faites bien attention qu'après ce moment, vous ne sortirez jamais de ces lieux, si vous ne parvenez incessamment au but que vous vous étiez proposé d'atteindre : songez sur-tout que vous ne pouvez y réussir, qu'en vous frayant un passage devant vous, sans tourner la tête et sans reculer ». Je laisse à penser combien la fatigue, l'inscription et ce dernier discours arrêtoient d'aspirans. Aussi les hommes qui étoient assez pussillanimes pour retour-

exact des noms, du rang et du pays de ceux qui avoient eu la foiblesse de retourner sur leurs pas.

ner sur leurs pas , racontaient différemment ce qu'ils avoient vu , selon les diverses impressions que chaque chose avoit faites sur eux. Les uns disoit que l'ou descendoit vivant aux enfers , et qu'il falloit revenir par des travaux effroyables. Les autres prétendoient que pour parvenir à l'initiation , les prêtres vous faisoient subir une mort douloureuse , et qu'ils vous ressuscitoient à leur gré , ont apportoit pour preuve que des hommes qui avoient passé pour très - hardis , n'en étoit jamais revenus. Mais enfin celui qui joignoit la présence d'esprit au courage , assuroit ces trois hommes que rien ne pouvoit l'ébranler ; alors ceux ci le laissoient passer et le suivoient de loin Car c'étoit en cet endroit que son premier conducteur le quittoit absolument , il passoit par la petite porte de fer , et alloit instruire les prêtres des divers sentimens qu'il avoit remarqué dans celui qu'il venoit d'abandonner. L'aspirant qui continuoit son chemin n'avoit pas fait cinquante pas , qu'il apercevoit un peu loin de lui , une lueur très-vive , qui augmentoit à mesure qu'il avançoit ; parvenu à l'endroit d'où sortoit la lumière , il se trouvoit à l'entrée d'une voûte qui avoit plus de cent pieds de long et de large , et dont le premier aspect donnoit l'idée d'une fournaise ardente

ardente et effroyable. Là commençoient les épreuves du feu, tant des morceaux de bois, plantés de bout près les uns des autres, entortillés de branches de beaume arabe, d'épine d'Egypte et de tamarin (12), remplissoient un espace de trente pieds quarrés de chaque côté de ce vaste souterrain, et ne laissoient entr'eux qu'un passage d'environ 8 pieds; on avoit l'attention d'allumer ces bois odoriférans. dès l'instant que le Candidat assuroit aux trois hommes de la porte de fer, qu'il continuoit son chemin. Des tuyaux exprès placés dans la voûte, servoient à faire évaporer la fumée que ces feux pouvoient occasionner. Mais les flammes vives et abondantes se recourboient par ondes, et remplissoient fréquemment l'espace par lequel il falloit passer. Sorti de cet embrâsement, on étoit forcé de marcher dans les vides d'une cage carrée, ou grillée de fer, rougie au feu, posée sur le pavé, et formée de losanges, qui ne laissoient entr'elles que la place du pied: cette grille avoit vingt pieds de long, sur huit de large et six de

(12) L'abbé Terrasson qui rapporte presque mot pour mot ce qu'on vient de lire, assure que ces trois sortes de bois sont très-inflammables et très-odoriférans.

haut, elle commençoit à l'extrémité des bûchers, et finissoit au nord d'un canal de 50 pieds de large, dont l'eau qui venoit du Nil entroit du côté du souterrain, avec un bruit et une rapidité étonnante, et en sortoit de même par l'autre. Il falloit aussi traverser ce canal à la nage, ou à l'aide de deux balustrades qui sortoient du fond de l'eau et qui empêchoient qu'on ne s'écartât de la route qu'on devoit tenir, pour arriver à l'endroit marqué. Si la peur du danger arrêtoit l'aspirant, ou qu'en subissant ces épreuves, la présence d'esprit vînt à lui manquer, et qu'enfin il courût risque de périr par le feu ou de se noyer, les trois officiers qui l'avoient averti le secouroient de toutes leurs forces. Mais alors sa liberté étoit perdue, ils le conduisoient par une autre route dans les temples souterrains, desquels il ne sortoit jamais, de crainte qu'il ne divulgât la nature des épreuves. Cependant pour ne pas lui rendre sa prison trop austère, les prêtres le faisoient officier du second ordre, et le marioient même, s'il le vouloit, avec une des filles des officiers de sa classe. Il lui étoit encore enjoint de ne point monter dans les temples supérieurs, et ne parloit de sa vie à aucun profane; et pour délivrer sa famille de toute inquiétude à son égard, on l'obligeoit d'écrire

et signer une formule que les prêtres faisoient parvenir à ses parens. Elle étoit, nous dit-on, conçue en ces termes : « Craignez, respectez et aimez les Dieux; moi (le nom étoit ici) pour avoir tenté une entreprise téméraire, leur justice me retient pour jamais dans une prison que leur miséricorde me rend favorable (13) ». Aussi pour être initié, nous répète-t-on sans cesse, il ne falloit succomber en rien (14). Dès que l'aspirant

(13) Ce qu'on vient de lire n'est sûrement qu'une supposition peu réfléchie. Comment se persuader que des sages ont été assez orgueilleux et assez hardis pour priver leurs concitoyens de la liberté, et les ravir à leur famille. Si cela est vrai, de quels crimes les prêtres n'étoient-ils point capables.

(14) Pour être initié, dit M. Court de Gebelin, p. 512, il falloit réunir la pureté des mœurs, au courage et à l'élévation de l'ame, on s'obligeoit par un engagement solennel à commencer une vie nouvelle, suivant les règles les plus étroites de la vertu. Soumis à des inscriptions si belles, animées par de si grandes espérances, les initiés étoient regardés comme les seuls hommes heureux. Aussi dans le cœur des grenouilles, act. 1, d'Aristophane (il vivoit du tems de Socrate), l'initié dit, c'est sur nous seuls que luit l'astre favorable, nous seuls recevons du plaisir de l'influence de ses rayons, nous

étoit arrivé à l'entrée de la voûte enflammée, il devoit avec autant de rapidité que d'adresse passer à travers la fournaise ardente, marcher entre les losanges de la grille de fer rouge, et sans perdre haleine, se déshabiller et traverser le canal. Il devoit encore avoir l'attention de conserver sa lampe allumée, car quoique les feux rendissent assez de clarté, pour lui faire apercevoir l'étendue de l'eau, il lui étoit facile de juger qu'après l'avoir traversée, il auroit besoin de lumière pour se conduire. Parvenu à l'autre bout du canal, le premier soin du candidat étoit de remettre ses habits. Il se trouvoit alors proche d'une grande arcade, dans laquelle il étoit obligé de monter par le moyen de plusieurs degrés pratiqués exprès, et qui le conduisoient à un pont levé, dont les tourillons tenoient à la dernière marche, et les bascules au mur qu'il avoient derrière lui, de manière que ce pont sembloit être abaissé pour le laisser passer. Les premiers objets qui s'offroient ensuite à sa vue étoient ceux

qui sommes initiés et qui exerçons envers le citoyen et l'étranger, toutes sortes d'actes de justice et de piété. Je dois remarquer qu'Aristophane n'a dit cela que pour montrer l'enthousiasme des initiés et faire apercevoir le ridicule des mystères.

murs d'airains, l'un à droite et l'autre à gauche; dans l'épaisseur de ces murs étoient appuyés les essieux de deux grandes roues, aussi d'airain, qui ne laissoient entr'elles au bout du pont, qu'un pas age d'environ un pied et demi; leurs moitiés supérieures, dont on ne voyoit qu'une partie, étoient chargées d'une grosse chaîne de fer, qui paroissoit soutenir quelques machines très-lourdes, mais qui se trouvoient en-dessous, et de l'autre côté du mur, de sorte qu'on ne pouvoit les apercevoir. A un pied de distance de ces roues, il y avoit une porte de six pieds de haut, recouverte du plus bel ivoir, et garnie au milieu de deux filets d'or, qui marquoient qu'elle s'ouvroit en dedans. Tous les efforts que l'aspirant faisoit pour la repousser étoient inutiles, et cette résistance lui faisoit bientôt juger qu'il devoit chercher un autre moyen pour sortir de ce lieu. Ce qui l'affligeoit le plus, étoit de ne voir aucune issue devant lui, et qu'il lui étoit défendu de retourner sur ses pas: après un examen plus ou moins long, il apercevoit au linteau de la porte deux gros anneaux d'acier poli, qui brilloient à la faveur de sa lampe, et qui sembloit l'inviter à y porter les mains. L'alternative d'être privé du plus grand bien commun à tout ce qui

respire, la liberté, ou de parvenir à l'honneur d'être regardé comme un de ces hommes extraordinaires, faisoit qu'on ne négligeoit rien. C'étoit de ces anneaux que dépendoit tous les secrets. A peine l'aspirant les tiroit-il, que la détente des roues se levoient, et par un mécanisme simple et adroit, ces roues acqùeroient un mouvement rapide, qui faisoit baisser la bascule du pont levis, ébranloit fortement le seuil sur lequel étoit le candidat, et l'obligeoit à se tenir ferme aux anneaux, de peur d'être entraîné dans le précipice qui sembloit s'ouvrir derrière lui. Aussi-tôt il se sentoit emporté avec violence par le linteau même qui s'élevoit à plus de vingt pieds, en ouvrant à mesure un espace ténébreux, d'où sortoit un vent considérable, qui éteignoit la lampe de l'aspirant, et souffloit sur lui avec une impétuosité difficile à soutenir : il avoit alors au-dessous de lui un vîde de plus de quarante pieds, qui répondoit à d'autres voûtes et dans lesquels se mouvoient toutes ces machines de fer et d'airain, dont le bruit épouvantables faisoit croire que plusieurs tonnerres écrasoient l'édifice ; ainsi malgré la fermeté et la présence d'esprit dans cette dernière épreuve, il étoit presque impossible de ne pas craindre pour sa destruction même.

Le candidat restoit suspendu environ une minute, après quoi le linteau auquel étoit attaché un contrepoids, le redescendoit doucement et le replaçoit proche de la porte d'ivoire. Alors les deux battans de cette porte s'ouvroient, et laissoient voir enfin à l'aspirant le lieu où il alloit recevoir le premier degré de l'initiation. Rien n'étoit plus capable d'inspirer l'étonnement et le respect, que l'endroit où se treuvoit alors le candidat; c'étoit le derrière du sanctuaire du temple d'Osiris, d'Isis et d'Horus, les trois grandes divinités de Memphis et de toute l'Egypte. L'or qui y brilloit de toute parts, et la lumière d'une infinité de lampes de cristal, éblouissoient d'autant plus l'aspirant, que ce dernier sortoit des plus épaisses ténèbres; les prêtres pour lesquels on avoit une profonde vénération; étoient en habit de fin lin et formoient deux haies, au milieu desquels s'avançoit le récipiendaire. Le grand prêtre assis sur un trône à l'extrémité de ces rangs, recevoit le nouveau disciple, avec les démonstrations de l'amitié, il le félicitoit sur son courage, puis il lui présentoit une coupe pleine de l'eau du Nil. Que cette eau, lui disoit-il, soit un breuvage du Lethé ou d'oubli, pour toutes les fausses maximes que vous avez ouïes de la bouche des hommes

profanes. On faisoit ensuite prosterner le récipiendaire au bas de la statue de la grande divinité, puis Hiérophante prononçoit sur lui ces paroles, « Isis, ô grande Dée se des égyptiens, donnez votre esprit au nouveau serviteur qui a surmonté tant de péril et de travaux pour se présenter à vous; faites qu'il soit victorieux de même dans les épreuves de son ame: Rendez-le docile à vos lois, afin qu'il mérite d'être admis à vos augustes mystères. »

Tous les prêtres répétoient en chœur ce vœu. Lorsqu'ils avoient fini, le Hiérophante relevoit le prosélyte et lui présentoit une liqueur confortative, en lui disant que ceci soit un breuvage de Mnémosyne ou de mémoire (15) pour les leçons que vous recevrez de la sagesse. Telles étoient les cérémonies du premier point de l'initiation. Celui qui étoit admis s'appeloit Myste (16).

(15) Cette eau de mémoire signifioit que l'on devoit toujours se ressouvenir du bonheur d'être initié, et des vertus que ce rang devoit inspirer.

(16) Lorsque toutes ces conditions étoient remplies (dit M. Court de Gebelin, p. 318), on étoit admis aux petits mystères, sous le nom de myste (c'est-à-dire voilé), on ne

Il lui étoit défendu de faire aucune question et de proposer aucun doute, tant qu'il seroit dans cette classe. Cette observance étoit fondé sur ce qu'il s'agissoit d'instruire alors le nouveau converti, et disposer son ame à des vérités qu'il ne pouvoit pénétrer, qu'avec la connoissance des mystères. Un appartement préparé pour le prosélyte, dans la maison sacerdotale, étoit le lieu où on le conduisoit, et dans lequel il trouvoit tout ce qui lui étoit nécessaire. On laissoit trois jours à l'aspirant pour se remettre des fatigues qu'il avoit essayées; des officiers lui servoient tous ce qu'il desiroit, attendu qu'il ne lui étoit pas permis de sortir de son appartement; après ces jours de repos, trois prêtres venoient l'avertir qu'il alloit commencer un jeûne de 5 mois, ou de 91 jours: que dans les 21 premiers, et même toute sa vie, il s'abstiendrait de manger des fèves (17) et de la chair de plusieurs animaux

pouvoit aller au de-la du vestibule du temple, on n'entroit dans l'intérieur et l'on ne voyoit tout à découvert, que lorsqu'on étoit admis aux grands mystères. Alors on s'appelloit Eoptes, c'est-à-dire, qui voit tout à découvert.

(17) C'est une partie des principes que

qu'on lui citoit ; que pendant 7 fois 7 jours suivans , il n'auroit plus que du pain et des fruits cruds , qu'enfin , dans les 21 derniers , il n'auroit pour toute nourriture que 2 fois 9 onces de pain par jour. Ce jeûne étoit encore une suite de la purification du corps , il n'y avoit que les instructions que l'on recevoit en même-tems et d'autres pratiques religieuses qui fissent partie des épreuves de l'ame. Pendant ces austérités l'aspirant n'avoit que de l'eau pour boisson , à moins qu'il ne tombât malade ; dans ce cas ses devoirs étoient suspendus ; mais lorsqu'il avoit recouvert la santé , il étoit obligé de recommencer tout ce qui regardoit la purification de l'ame. Cette dernière partie de l'initiation , se divisoit en invocation et en instruction. L'invocation consistoit à assister tous les jours , à des heures marquées , aux sacrifices qui se faisoient en présence du peuple. Comme on ne permettoit pas à l'aspirant d'entrer dans le sanctuaire , il étoit placé dans un lieu disposé exprès , où il ne pouvoit voir ni être vu. L'instruction s'étendoit sur l'histoire , tant sacrée que profane ,

Pythagore enseignoit à ses disciples. Voyez Plutarque.

sur les vertus, sur la morale et sur les devoirs de l'initié, selon sa condition, ou les dignités qu'il avoit à prétendre. Pendant les 70 premiers jours de jeûne, l'aspirant alloit une heure le matin, et une heure et demie le soir, dans un lieu où les prêtres s'assembloient et tenoient des conférences entr'eux. Dans celle du matin, ils rapportoient l'origine symbolique des égyptiens, desquels les premiers gouverneurs avoient été des Dieux. Ils en comptoient sept : *Knep, ou Vulcain, le Soleil, Agathodemon, ou bon principe, Kronos, ou Saturne, Osiris, Isis, et Typhon ou mauvais principe.*

Les successeurs de ceux-ci n'avoient plus été que demi-Dieux, qu'ils nommoient *Horus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Amnon, Thitoes, Sosos, Jupiter, Mercure et Esculape*. Ils démontroient la nécessité des premiers, ce qu'ils étoient à l'univers; et les secours que les hommes en retiroient. Ils exaltoient les vertus et les connoissances des seconds, et tâchoient d'inspirer à leur prosélyte, le désir de marcher sur leurs pas, et de les imiter. Dans la conférence du soir, ils enseignoient la philosophie et les vertus sociales. L'aspirant ne parloit point de ces entretiens réglés; mais comme les prêtres employoient tous les moyens pour

pénétrer les sentimens de leur disciple , ils vivoient avec lui assez familièrement pendant les premiers 40 jours , et tâchoient de découvrir les ressources de son esprit. Ils lui laissoient aussi la liberté de visiter la bibliothèque , ainsi que toutes les salles où l'on démontroit les sciences aux grands initiés , bien entendu seulement de ne pas s'y trouver aux heures des leçons. Le soixantedixième jour du jeûne , on prévenoit l'aspirant , qu'à commencer du lendemain , il falloit qu'il observât un silence de neuf jours , pendant lesquels il ne pourroit prononcer un seul mot , pour quelque chose que ce pût être. On l'obligeoit d'assister encore aux deux conférences ordinaires ; s'il vouloit se distraire , on lui permettoit de le faire , soit en se promenant dans les jardins des prêtres , où les prêtresses alloient souvent , soit en fréquentant toujours les salles d'études , pourvu qu'il ne fît absolument attention à personne , sous peine d'être privé de l'initiation. Le matin de chaque jour de ce silence , trois des plus respectables prêtres entroient dans la chambre de l'aspirant , pour lui reprocher les fautes qu'ils lui avoient vu commettre , et les vices qu'ils avoient pu apercevoir dans son caractère , ils lui en faisoient des sévères réprimandes , auxquelles

quelles il ne lui étoit pas permis de répondre d'aucune manière. Ce silence passé les prêtres venoient consoler leur disciple, et l'invitoient d'oublier ses fautes pour ne penser qu'aux vertus qu'il devoit pratiquer. Ils l'avertissoient ensuite que pendant neuf jours, à commencer de celui où il recouvroit la parole, il lui étoit enjoint de leur donner chaque soir un précis du jugement qu'il portoit, sur tout ce qu'on avoit exigé de lui; sur ce qu'on lui avoit appris; enfin, sur ce qu'il avoit entendu et vu. Il est essentiel, lui disoient-ils, que les écrits que nous vous demandons, soient aussi clairs que réfléchis, attendu qu'ils resteront entre nos mains, comme des témoignages certains des qualités de votre cœur. Les conférences du soir et du matin cessoient alors; mais les prêtres qui cherchoient toujours à élever l'ame de celui qu'ils vouloient admettre parmi eux faisoient en sa faveur un discours, dont le sujet étoit : « la connoissance de l'homme, le but de l'initiation : et quels devoient être le caractère et les mœurs de l'initié (18) ». L'orateur, qui étoit le plus

(18) Tous les grands poètes et les romanciers ont parlé des épreuves de l'initiation, de la grandeur et de l'ancienneté des my-

éloquent et le plus instruit des prêtres, ne se contentoit pas de prouver combien l'initiation étoit au-dessus des autres hommes; ils lui démontroient encore que la sagesse, les vertus et l'humanité qui régloient tous ses actions, étoient l'effet des principes, dont les prêtres remplissoient son ame. Non, disoit-il, l'homme n'a aucune idée par lui-même; il n'apporte en naissant que la foiblesse et la sensibilité; conduit nécessairement par la douleur et les besoins, le bien et le mal moraux lui sont indifférens, il ne peut avoir de motif qui l'engage à faire l'un plutôt que l'autre. Mais bientôt ce qui l'entoure fait impression sur ses sens, les affecte, et fixe le fonds de ses idées; de sorte que ses

tères. Celui qui je crois en a dit le moins à ce sujet, est Terrasson; il s'est contenté d'en remplir 250 pages in-12. Apulée, le père Kicher, M. Court de Gebelin, etc., sont intarissables sur cet article. Il n'en est pas de même de la morale, que l'on y enseignoit; on voit bien que c'étoit un très-grand secret pour les mages et les initiés: quelques citations isolées, répétées successivement par les apologistes et les admirateurs de l'antiquité, sont ce que nous en savons. J'avoue donc que je n'ai pu rapporter ici ces citations, sans remplir des lacunes considérables. Puissent-elles être dignes des augustes mystères, et des sages qui les ont connus.

tions ne sont qu'une suite de ce qu'il a vu faire, et de ce qu'on lui a enseigné : semblable à une pierre brute, dont la forme plus ou moins précieuse dépend des coups que l'artiste lui donne ; l'homme est plus ou moins vicieux, plus ou moins éclairé, selon les erreurs et les vérités qu'on lui inculque (19). L'initiation est la fin de cette vie profane, que nous regardons comme vie animale (20). L'amour de la vertu et des devoirs prend la place de toutes les passions dans celui qui la reçoit. Son être, ou plutôt le principe qui l'anime, est renouvelé. Qui, sans doute, substituer les connoissances et les vertus à l'ignorance et aux préjugés, c'est faire passer l'âme dans un autre corps (21). L'initié doit réfléchir sur

(19) Je puis me tromper, mais je crois que ce sentiment pourroit servir à expliquer les diverses opinions des hommes.

(20) Stobée.

(21) La métempsicose de Pythagore n'est pas tout-à-fait la même chose. Ce philosophe enseignoit à ses disciples, qu'à la mort des hommes, leurs âmes passoient dans d'autres corps humains ; et que si elles avoient été vicieuses, elles étoient enfermées dans des corps d'animaux, relatifs aux passions qui les avoient gouvernés pendant leur vie. Pour prouver ce système, Pythagore assu-

son existence, se rendre raison de ses intentions et de ses actions; être toujours en garde contre lui-même, et travailler sans cesse à se perfectionner : il doit plaindre les sots, en tâchant de les instruire; fuir les méchans, secourir les malheureux, et mettre au nombre des foiblesses humaines, l'orgueil, l'intérêt et l'envie. Dans quelque rang qu'il se trouve placé, soit par la naissance ou la fortune, il ne doit s'y croire établi, que pour être utile et faire le bien de l'humanité en général. Enfin, il doit étudier la nature, respecter ce qu'il ne peut approfondir et pénétrer son ame des vérités les plus sublimes.

Tel étoit le fonds des discours que l'on tenoit à celui que l'on vouloit initier.

Le lendemain des neuf jours, les prêtres venoient présenter à l'aspirant, les lois auxquelles il devoit se soumettre. Elles exigeoient qu'il écrivît la morale, et le but qu'il se proposoit de faire servir de base à toutes les actions de sa vie; son consentement à remplir avec la plus grande exactitude, tous les devoirs que lui imposeroit

roit que son ame avoit animé Euphorbe, qui fut tué par Ménélas, au siège de Troie, 617 ans avant Pythagore.

Initiation; qu'enfin il prêteroit serment, en présence des Dieux et des prêtres, de garder à jamais un secret inviolable, sur tous les mystères qu'on lui révéleroit ou qu'il verroit pratiquer. On le prévenoit qu'il devoit penser mûrement à tous ces articles, afin de ne rien écrire contre les intentions et les sentimens de son cœur. Que dans trois jours, on viendroit chercher sa réponse pour la porter au tribunal sacré des prêtres, et la soumettre à leur jugement. L'aspirant étoit alors abandonné à ses réflexions. Il ne lui étoit pas permis de sortir dans son appartement, et on ne le visitoit que pour lui porter la quantité de pain et d'eau à laquelle on avoit borné sa nourriture. Le soir du troisième jour, trois officiers entroient chez l'aspirant, lui faisoient prendre ce qu'il avoit écrit, et lui disoient de les suivre, sans leur faire la moindre question; ils le menotent dans un dôme obscur, éclairé par une seule lampe, qui répondoit au derrière du sanctuaire, et le remettoit entre les mains de son conducteur, ou parrain. Ce dernier, accompagné d'un prêtre, nommé *Hydranos* (22), demandoit au candidat, si de

(22) Hydranos signifie baptiseur. Voici ce que M. Court de Gebelin rapporte, p. 316.

toutes les épreuves qu'il avoit subies, aucune ne lui paroissoit ridicule et superflue, s'il étoit bien décidé à recevoir l'initiation, et à en respecter jusqu'aux plus petites circonstances. Lorsque l'aspirant avoit répondu conformément à ce qu'on exigeoit de lui, l'Hydranos le faisoit déshabiller nu, jusqu'à la ceinture, l'approchoit d'une cuve, remplie d'eau de la mer, ou du Nil, dans laquelle on avoit mis du sel, de l'orge et du laurier, puis lui ordonnoit de porter ses mains dans la cuve, et lui versoit de l'eau sur la tête, en disant : « Puisse cette eau, symbole de la pureté, effacer tout ce qui peut avoir souillé votre chair, et en vous rendant votre candeur et votre première innocence, purifier votre corps, ainsi que la vertu doit purifier votre ame ». Ces pa-

« L'eau qui donne la pureté au corps nécessaire pour paroître en société, devenoit le symbole de cette pureté ; de cette candeur nécessaire, pour remplir ce que l'ordre et les devoirs réciproques exigent de tous ceux qui sont unis pour vivre ensemble, et qui étoit indispensable pour être admis dans la société la plus parfaite. On se préparoit à cette espèce de baptême, par une longue suite d'observances austères et de cérémonies, propres à élever l'ame, et à la remplir d'amour pour la vertu ».

robes achevées, il revêtoit le candidat d'une veste, d'autres disent d'une robe, de fin lin blanc (23), en lui prescrivant de ne jamais la quitter, que pour en revêtir un autre, que les prêtres lui donneroient; ils lui faisoient reprendre ses habits, puis le laissoient sans lumière avec son parrain. A peine l'Hydras étoit sorti, que plusieurs éclairs factices se succédant les uns aux autres, répandoient dans ce lieu une clarté mystérieuse, et laissoient apercevoir des fantômes et des spectres de forme monstrueuse (24). Au même instant la foudre sembloit éclater, et le temple paroissoit s'ébranler; mais bientôt un silence profond succédoit à ces prestiges, les portes du sanctuaire s'ouvroient, et le parrain y introduisoit le récipiendaire au son d'une infinité d'instrumens, qui se faisoient entendre (25). Cette partie du temple étoit étince-

(23) Mystères d'Isis, Ane d'or, t. premier.

(24) « Avant que d'admettre l'initié dans le lieu des mystères, on faisoit paroître devant lui des fantômes, sous la figure de chien, et plusieurs autres spectres, de forme monstrueuse ». Scholies, sur les oracles imaginaires de Zoroastre. Virgile, dans sa descente d'Enée aux enfers, Apulée, Clément, etc.

(25) L'aspirant étant entré dans le dôme,

lante de lumière, et ornée des statues, qui représentoient les Dieux du ciel et de la terre, quinze des plus instruits d'entre les prêtres, formoient, dans ce lieu impénétrable à tous profanes, un sénat auguste, auquel présidoient les ministres des mystères. C'est devant ce conseil que le Ceryce présente l'aspirant : en entrant on le fait prosterner pour rendre hommage aux Dieux, puis on le plaçoit au milieu de la salle, sur un siège de bois (27). Alors un

on lui faisoit quelques demandes symboliques, auxquelles il répondoit, suivant ce qu'on lui avoit appris. Après quoi le récipiendaire étoit introduit dans le sanctuaire du temple, au milieu de la plus profonde obscurité. L'horreur en étoit augmenté par tout ce que l'industrie humaine peut imaginer de terrible. Le tonnerre gronde de toute part, les éclairs brillent, la foudre tombe, l'air est rempli de figures monstrueuses, le sanctuaire tremble et la terre paroît s'entrouvrir; mais bientôt le calme succède à la tempête, « et au fracas des éléments déchaînés, la scène se déploie et s'étend au loin : le fond du sanctuaire s'ouvre, et l'on aperçoit une prairie agréable, où l'on va se réjouir ». *Mystères de Cérés, Court de Gebelin, p. 520.*

(27) « Au milieu de la nuit j'aperçus le soleil étincelant de lumière, je vis les Dieux des enfers et des cieux; je m'appro-

des prêtres lisoit à haute-voix les écrits de l'aspirant, ils contenoient, comme nous l'avons dit, ses réflexions sur ses épreuves, la morale et les vertus qu'il se proposoit de pratiquer à l'avenir, et son dévouement à l'obéissance des lois. Après que le sénat en avoit fait un examen sévère, le Hiérophante demandoit au parrain du candidat s'il n'avoit point découvert de foiblesse dans sa conduite, et s'il osoit en répondre. Oui, souverain ministre, répliquoit l'initié interrogé, « et j'assure de plus au conseil incorruptible, qui m'entend, que la fermeté et la constance du nouveau disciple, le rendent digne d'être admis aux divins mystères ». Alors le hiérophante ordonnoit au parrain d'amener le prosélyte au pied du tribunal; dès qu'il y étoit arrivé, l'orateur sacré lui disoit avec le ton de l'enthousiasme : *Mortel, que les Dieux regardent d'un œil favorable, soumets-toi à leur puis-*

chai et je les adorai. Quand le jour fut venu, je fus placé sur un siège de bois, au milieu du temple, devant l'image de la déesse Isis, avec un habit de lin. De la main droite, je tenois une torche allumée, et j'avois sur la tête des branches de palmes, arrangées en rayon ». Apulée, mystères d'Isis, M. Court de Gebelin, et beaucoup d'autres.

sance , et remplis ta destinée sans murmurer. Prosterne-toi devant eux , et prête une oreille attentive à ce qu'ils te vont dicter par ma bouche.

Ils exigent de toi : Que tu leur rende un pur hommage , et que tu honore tes parens ; que tu sois juste et bienfaisant envers tous les hommes ; que tu sois humble et sincère ; que tu sois reconnoissant , non-seulement envers tes semblables , mais encore avec tous les animaux qui te sont utiles (28) ; et ils t'ordonnent surtout de garder à jamais un secret inviolable , sur ce que tu as appris parmi nous , et sur ce que tu découvriras des mystères sacrés et trop augustes , pour être connus des hommes profanes.

Si tu pratiques en silence ces vertus , que t'impose une sagesse infinie , encore ignorée par toi , un jour viendra , où tu en seras récompensé ; tu jouiras de la félicité des

(28) Voyez Plutarque , d'Isis et d'Osiris , Porphyre , Euselle , etc. Il étoit défendu par les lois des mystères , nous disent les mêmes auteurs , d'égorger le bœuf , dont les prêtres avoient fait un Dieu , qui partageoit avec l'homme les travaux de la campagne. Cet animal est encore si estimé en Egypte , qu'il est défendu de tuer un veau.

bienheureux, et ton esprit dégagé d'illusions et d'erreurs te fera connoître entièrement le prix et le but de ton existence.

Ce discours fini, l'aspirant témoignoit sa volonté et sa résignation à l'assemblée; après quoi on lui faisoit prêter un serment terrible, par lequel il consentoit de remplir exactement tous les devoirs qu'on venoit de lui imposer, sous peine de déshonneur et de mort (29). Le serment prononcé, le Hiérophante consacroit le prosélyte à Isis, mère de la nature, déesse de la sagesse, à

(29) Le silence et le secret, observés dans les mystères, étoient la base des instructions et des initiations. Les prêtres exigeoient des sermens de ceux à qui ils confioient quelque chose; et ils avoient fait une loi, par laquelle le parjure étoit regardé comme le plus grand des crimes. Il n'en coûtoit pas moins que la vie à ceux qui dévoient quelque partie des mystères. Il est vrai que cela ne se pratiquoit qu'en Egypte: les Grecs, et surtout les Pythagoriciens, se contentoient de diffâmer le parjure, parmi eux, de ne plus prononcer son nom, et de lui faire des funérailles, comme s'il étoit réellement mort. Cependant il pensa en écouter la vie au poëte Eschyle, parce qu'on crut que dans une de ses pièces, il avoit voulu révéler quelque chose des mystères de Cérés.

Osiris, bienfaiteur du genre humain, et à Horus, Dieu de la raison et du silence; après cette consécration, on donnoit au nouvel initié, une ceinture blanche, rayée de bleu et de pourpre, et des signes particuliers pour se faire reconnoître à ceux qui commelui avoient reçu la seconde initiation. Enfin, toutes les cérémonies de l'admission aux grands mystères se terminoient par une procession pompeuse (30), que l'on nommoit la *manifestation* ou le *triomphe de l'initié* (31); on revêtoit le nouveau prosélyte d'une robe de fin lin blanc, rayée de

(30) Je crois rendre un service au lecteur en lui épargnant le détail minutieux de l'ordre et de la marche de cette procession; il lui suffira, je crois, de savoir qu'elle étoit composée de prêtres, de prêtresses et d'initiés, qui marchaient un à un, ou deux à deux, et que chacun portoit quelque statue, ou quelques hiéroglyphes, auxquels personne ne connoissoit rien. Les curieux pourront lire l'infatigable père Kircher, Clément d'Alexandrie, le père Montfaucon, Apulée, Terrasson, M. Court de Gebelin, etc. etc.

(31) A Louvain, ville des Pays-Bas autrichiens, on peut voir quelque chose de semblable au triomphe de l'initié, dans les honneurs que l'on rend au philosophe qui remporte le prix de l'université.

pourpre

pourpre , de bleu et d'écarlate ; on lui plaçoit sur la tête , une couronne de myrthe et de palmiers , et en cet état , on le faisoit voir au peuple. De retour à la maison sacerdotale , on lui donnoit , pendant trois jours , un festin , où les prêtres , les prêtresses et les initiés assistoient ; et lorsqu'il étoit fini , on offroit aux Dieux un sacrifice propiciatoire (32). Voilà tous les secrets que les mages de Memphis découvroient aux étrangers. Mais ils en avoient de plus sacrés et de plus grands qu'ils ne partageoient qu'avec les Egyptiens. Lorsqu'ils apercevoient dans ces derniers , les vertus et les intentions nécessaires au sacerdoce , ils les engageoient à rester avec eux , et si les initiés y consentoient , les prêtres employoient tous les moyens possibles , pour en faire

(32) Le jour de l'initiation étoit appelé *régénération nouvelle*. Apulée s'exprime ainsi : « J'avois un habit de lin , rayé de blanc , de bleu , de pourpre et d'écarlate , couronné de branches de palmier ; on me fit voir au peuple. On célébra ensuite ma nouvelle naissance par un festin. On répéta les mêmes cérémonies pendant trois jours ; puis , tout se termina par un repas , auquel les prêtres et les initiés assistoient , et par un sacrifice propitiatoire.

des savans , et par conséquent des mages. Trois , quatre , ou quelquefois sept ans (33) se passaient à étudier la nature , les sciences et les arts. Les prêtres pensoient que plus l'homme étoit instruit , plus il sentoit la foiblesse de son être. La connoissance des opérations de la nature , du mouvement des astres , de l'ordre de l'univers , disoient ces philosophes , nous porte infailliblement à l'admiration , et nous force bientôt à reconnoître un créateur suprême : connoissance qui fait le seul but des grands mystères (34).

(33) Tous ces nombres étoient , dit-on , sacrés chez les Egyptiens ; ils désignoient , si l'on en croit Plutarque , le principe de la nature par le triangle , emblème du premier impair ; la divinité suprême étoit désignée par le nombre 4. Dacier s'imagine que c'est parce qu'il n'existoit que 4 lettres dans le nom de Dieu. Le nombre 7 étoit révééré , parce que les Egyptiens connoissent les 7 planettes , les 7 jours , et tout ce qui peut se rapporter à 7.

(34) Les prêtres égyptiens avoient grand soin de cacher ces mystères sacrés aux étrangers , parce que , disoient-ils , chacun de retour dans sa patrie , mêleroit l'idée sublime d'un être divin et impassible aux erreurs et aux différens dogmes de sa religion ; tandis que la connoissance d'un Dieu doit être la suite de l'admiration , des réflexions et de la pratique des vertus.

Aussi ce n'étoit plus par des illusions, des prestiges et des mensonges, que les prêtres étonnoient celui qu'ils alloient admettre parmi eux. C'étoit par des vérités authentiques, et par la philosophie la plus épurée. Un temple découvert et commode, construit dans un jardin agréable et champêtre, entouré et ombragé par des arbres, dont les rameaux sembloient se perdre dans les nues, étoit le lieu où l'on introduisoit l'initié. Les yeux du nouveau prosélyte n'étoient point blessés par les représentations matérielles et ridicules des Dieux que les hommes se sont imaginés; le brillant astre qui éclaire également tous les mortels; le ciel d'un jour pur et tranquille, étoit ce qui s'offroit à ses regards lorsqu'il les évoit; les mages habillés uniformément, rangés en demi-cercle, ayant au milieu d'eux leur disciple, sembloient rougir de l'orgueil et de la présomption qu'ils avoient montrés jusqu'alors. On lisoit dans leur maintien, et dans leurs regards, qu'ils ne cherchoient qu'à parler en sages modestes qui tremblent de se tromper en desirant instruire.

Celui que tous les autres regardoient comme le plus savant, commençoit par prouver qu'il y avoit un Dieu unique et suprême, moteur et conservateur de l'uni-

vers; il démontroit, par des raisonnemens profonds, que la matière ne sauroit acquérir par elle-même du mouvement et de l'intelligence; ils avouoient que ceux que l'on regardoient comme des demi-Dieux, n'avoient été que des hommes célèbres par leur sagesse et leurs connoissances, que la suite des tems avoit déifiés (35) dans l'esprit du peuple; mais que les prêtres et les initiés se bornoient à honorer leur mémoire et imiter leurs vertus. Qu'enfin, le respect qu'ils avoient pour eux, n'étoit que celui qu'on doit à des législateurs éclairées, tels que ceux-ci qui étoient les fondateurs de la gloire égyptienne. D'après ces vérités, disoient l'orateur, il te sera peut-être difficile de comprendre le motif qui nous fait agir si contradictoirement dans la société civile. Nous gémissons en secret de profaner la divinité par des illusions ou des mensonges; mais nous avons la foiblesse de croire qu'il faut au peuple, qui vit dans l'ignorance, des images qui puissent tomber sous ces sens. Nous le croyons incapable d'adorer un être impassible, qu'il ne peut comprendre. Voilà

(35) Les Indiens les plus orientaux rendent encore un culte extérieur à leur premier savant.

ce qui nous oblige à lui mett. e sous les yeux des représentations grossières et fragiles, qu'il toucheroit bientôt au doigt, si l'on n'avoit recours aux prestiges, pour lui faire respecter en elles quelques attributs de la divinité (36). Nous savons bien que le sage, l'honnête homme n'a besoin d'autre juge que son cœur; sa raison corrige en lui les foiblesses de l'humanité; mais comment en imposer à des tyrans qui ont tout le pouvoir mortel dans leurs mains, si ce n'est en es pénétrant de l'idée d'un Dieu sévère, qui témoin de leurs sentimens et de leurs actions, tient en main la foudre pour les écraser. Cette puissance à laquelle ils ne peuvent rien opposer, met nécessairement un frein à leur penchant, et la crainte d'un châtement terrible, auquel ils ne sauroient échapper dans l'autre vie, est bien capable de faire naître des remords dans l'ame du plus méchant des hommes. Quant à nous, pénétré de l'existence du Dieu suprême, nous respectons sa puissance infinie, et nous nous persuadons que celui qui nous créa, celui qui forma nos cœurs, s'est sans doute réservé le droit de le connoître, qu'il nous voit, qu'il nous entend

(36) C'est l'idée que Lucain en donne dans sa Pharsale, traduite de Brébœuf.

et que si dans l'éternité il est des récompenses pour la vertu, il est des punitions pour les crimes. Ne nous étonnons pas, foibles mortels que nous sommes, de ne pouvoir concevoir la nature de cet Etre tout parfait. Gardons-nous sur-tout, à l'exemple des autres philosophes, de le faire penser et agir selon nos vues et nos caprices, notre individu n'est, ainsi que tout ce qui nous environne, qu'un foible composé de matière qu'un rien peut désunir. Notre force et notre entendement sont bornés : ne soyons point ingrats envers le créateur, parce que nous n'avons point sa puissance et que nous ne pouvons pénétrer ses secrets. Remercions-le plutôt de nous avoir tiré du néant, et de nous avoir formés sensibles et raisonnables, prouvons cette sensibilité, cette raison, par la pratique des vertus. Sacrifions notre intérêt personnel, notre vie même s'il le faut, à l'intérêt de nos semblables, que les préjugés et l'ingratitude des hommes ne nous arrêtent jamais. Faisons le bien et pardonnons l'erreur. Souvenons-nous enfin que le souffle qui nous anime, est un bienfait de la divinité, et peut-être une partie de son essence.

Tels étoient, sans doute, les divins mystères, connus des sages de l'antiquité. Ce-

lui qui y étoit admis, devenoit nécessairement l'ami de tous les hommes, et ne socioit jamais avec ces fourbes détestables, qui faisoient égorger tous ceux qu'il ne pouvoient rendre dupes de leur orgueil et de leurs rêveries.

F I N.



TABLE

DÈS CHAPITRES.

- CH. I. *E*RREURS de l'histoire et de la chronologie du monde. Origine des lettres; par qui elles ont été inventées. Origine de la nouvelle année. Ce que pouvoient être les Druides. Page 1.
- CH. II. *E*xposition de l'Egypte, ce qu'elle étoit, ce qu'elle devint, ce qu'elle est; position des villes de Memphis, d'Héliopolis, du Caire, etc. Source du Nil, ses cataractes; cause de son débordement, et dans quel tems; formation du Delta. 14.
- CH. III. Philosophie des Mages. Leur Hiéroglyphes et leurs Dieux; expiation; funéraires. Origine des oracles; des miracles et des vices des Mages. 32.
- CH. IV. Origine des mystères et des fêtes de l'antiquité, assertions des Historiens. 50.
- CH. V. Sciences que possédoient les Ministres des Mystères. 94
- CH. VI. Réception et initiation aux mystères. Descriptions des épreuves, sermens; morales que les prêtres enseignoient à leurs initiés. 131.



